

***KOTAVA Tela Tamefa Golerava***

*Piskura : Kotava.org gesia ~ ~ www.kotava.org*

**Raymond Radiguet**

**ORETLIK  
KOE ALTO**

Berpot  
(1923)

Kalkotavaks : Laurent Lermigny (2017)

*Raymond Radiguet  
Le Diable au corps*

*Roman  
(1923)*

*Traduction : Laurent Lermigny (2017)*

## Le Diable au corps

Je vais encourir bien des reproches. Mais qu'y puis-je ? Est-ce ma faute si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de la guerre ? Sans doute, les troubles qui me vinrent de cette période extraordinaire furent d'une sorte qu'on n'éprouve jamais à cet âge ; mais comme il n'existe rien d'assez fort pour nous vieillir malgré les apparences, c'est en enfant que je devais me conduire dans une aventure où déjà un homme eût éprouvé de l'embarras. Je ne suis pas le seul. Et mes camarades garderont de cette époque un souvenir qui n'est pas celui de leurs aînés. Que ceux déjà qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances.

Nous habitions à F..., au bord de la Marne.

Mes parents condamnaient plutôt la camaraderie mixte. La sensualité, qui naît avec nous et se manifeste encore aveugle, y gagna au lieu de s'y perdre.

Je n'ai jamais été un rêveur. Ce qui me semble rêve aux autres, plus crédules, me paraissait à moi aussi réel que le fromage au chat, malgré la cloche de verre. Pourtant la cloche existe.

La cloche se cassant, le chat en profite, même si ce sont ses maîtres qui la cassent et s'y coupent les mains.

Jusqu'à douze ans, je ne me vois aucune amourette, sauf pour une petite fille, nommée Carmen, à qui je fis tenir, par un gamin plus jeune que moi, une lettre dans laquelle je lui exprimais mon amour. Je m'autorisai de cet amour pour solliciter un rendez-vous. Ma lettre lui avait été remise le matin avant qu'elle se rendît en classe. J'avais distingué la seule fillette qui me ressemblât, parce qu'elle était propre, et allait à l'école accompagnée d'une petite, comme moi de mon petit frère. Afin que ces deux témoins se tussent, j'imaginai de les marier, en quelque sorte. À ma lettre, j'en joignis donc une de la part de mon frère, qui ne savait pas écrire, pour Mlle Fauvette. J'expliquai à mon frère mon entremise, et notre chance de tomber juste sur deux sœurs de nos âges et douées de noms de baptêmes aussi exceptionnels. J'eus la tristesse de voir que je ne m'étais pas mépris sur le bon genre de Carmen, lorsque, après avoir déjeuné avec mes parents qui me gâtaient et ne me grondaient jamais, je rentrai en classe.

À peine mes camarades à leurs pupitres – moi en haut de la classe, accroupi pour prendre dans un placard, en ma qualité de premier, les volumes de la lecture à haute voix –, le directeur entra. Les élèves

## Oretlik koe alto

Va jontika culimera fu jintú. Voxen va tokcoba rotaskí? Kas golde jin kase ba abic aksat poki kogejara tiyí santoldaf? Ape jinafa dilizesa skaltewera bak bat volgubef ugal tiyid ke inda gimesatolena ba mana klaa ; voxen larde mecoba lieke tuguazasa nekev awiaca sotir, to wetce sardik xuton gu stuva di golinulayá lize ayik co zo tokteyer. Me tí antaf. Isen setikeks ke jinyon palik icde ban ugal me titir milaf gu tel ke abdif korik. Kontan ixam sates va jin, gogestir dacoba geja tove jontik sardik tiyir : tilderugalafa balemda.

Koe F- widava, kene Marne kuksa, sokeyev.

Gadikeem va aotcafa pusuca lodamon lanzayar. Pestapuve, sokoblise do min is va int guwiiskase, voneweyer lodame solelaweyer.

Sometí klokesik. Koncoba nutisa klok sedme artan, i sedme kontan loon folidjaf, sedme jin nutir ageltafa lion dam bluda sedme karvol, nekev trivafa biota. Neken biota krulder.

Batvielu biota empawer, pune karvol sokimpavantar, kore to felisik empar ise va nuba volins vangaber.

Kali san-tolda mekon al fiaé, vaxe va sardya yoltkirafa gu Carmen, i gu tela staksemba gan jin kan lojotafe velikye va twa lize va jinafa rena koeon muxayá. Batinde roverenayá nume kakevetcadayá. Jinafa twa pu in ba riel abdi lanira ko bema zo deayar. Va antafa sardikya vektasa va jin kir parvuafa al solwiyí, isen ina do beryama ko bema gilaniyir, dum jin do beryeme. Enide bat toloy vrutasik di stivaweyed, va sintafa yerumara gestiyí, laninde. Acum va twa ke berye medjusutese ta Fauvette W<sup>yama</sup> gu jinafa twa zokeyevé. Pu berye va jinafa anamkalira diveyé, is va cinaf ervay uzeckes kev toloya milklaafa berikya is dem cugunaykapafa yoltega. Ve tiyí gabentaf wison da va riganya ke Carmen me al kunipayá viele vani miafizestura do gadikeem gigarumbes va jin is somebuzegas ko pula gin laniyí.

Moida palik ben bugi rundanyad, voxe jin tigus katice pulaxo is kurdanyes naritison kou brost va konaka karba ta volunt belira wetce taneik,

se levèrent. Il tenait une lettre à la main. Mes jambes fléchirent, les volumes tombèrent, et je les ramassai, tandis que le directeur s'entretenait avec le maître. Déjà, les élèves des premiers bancs se tournaient vers moi, écarlate, au fond de la classe, car ils entendaient chuchoter mon nom. Enfin, le directeur m'appela, et pour me punir finement, tout en n'éveillant, croyait-il, aucune mauvaise idée chez les élèves, me félicita d'avoir écrit une lettre de douze lignes sans aucune faute. Il me demanda si je l'avais bien écrite seul, puis il me pria de le suivre dans son bureau. Nous n'y allâmes point. Il me morigéna dans la cour, sous l'averse. Ce qui troubla fort mes notions de morale, fut qu'il considérait comme aussi grave d'avoir compromis la jeune fille (dont les parents lui avaient communiqué ma déclaration), que d'avoir dérobé une feuille de papier à lettres. Il me menaçait d'envoyer cette feuille chez moi. Je le suppliai de n'en rien faire. Il céda, mais me dit qu'il conservait la lettre, et qu'à la première récidive il ne pourrait plus cacher ma mauvaise conduite.

Ce mélange d'effronterie et de timidité déroutait les miens et les trompait, comme, à l'école, ma facilité, véritable paresse, me faisait prendre pour un bon élève.

Je rentrai en classe. Le professeur, ironique, m'appela Don Juan. J'en fus extrêmement flatté, surtout de ce qu'il me citât le nom d'une œuvre que je connaissais et que ne connaissaient pas mes camarades. Son « Bonjour, Don Juan » et mon sourire entendu transformèrent la classe à mon égard. Peut-être avait-elle déjà su que j'avais chargé un enfant des petites classes de porter une lettre à une « fille », comme disent les écoliers dans leur dur langage. Cet enfant s'appelait Messenger ; je ne l'avais pas élu d'après son nom, mais, quand même, ce nom m'avait inspiré confiance.

À une heure, j'avais supplié le directeur de ne rien dire à mon père ; à quatre, je brûlais de lui raconter tout. Rien ne m'y obligeait. Je mettrais cet aveu sur le compte de la franchise. Sachant que mon père ne se fâcherait pas, j'étais, somme toute, ravi qu'il connût ma prouesse.

J'avouai donc, ajoutant avec orgueil que le directeur m'avait promis une discrétion absolue (comme à une grande personne). Mon père voulait savoir si je n'avais pas forgé de toutes pièces ce roman d'amour. Il vint chez le directeur. Au cours de cette visite, il parla incidemment de ce qu'il croyait être une farce. – Quoi ? dit alors le directeur surpris et très ennuyé ; il vous a raconté cela ? Il m'avait supplié de me taire, disant que vous le tueriez.

Ce mensonge du directeur l'excusait ; il contribua encore à mon ivresse d'homme. J'y gagnai séance tenante l'estime de mes camarades et des

bemagadesik kolaniyir. Ravesik ranyad. In va twa koe nuba giyir. Jinaf nimateem wayawer, karba lubeweyed aze treduyú, edje gadesik pu tavesik dokaliyir. Ixam, vayasik moe taneafa starka van jin kerukaf arte pulaxo rwodeyed kire va jinaf yolt tinteyed. Tere, gadesik va jin rozayar, aze gedelon pursatason vols nekison va rietaja ko kon bemik, bam sendayar kire va roliskafa twa dem san-toloyu bu al suteyé. Eruyur kase miv ant al suteyé aze djiayar da ko bazaxo di radimelaniyí. Me laniyiv. Koe kusk leve tcanda va jin riduyur. Torigiyir da rotplekura va sardikya ( inaf gadikeem va jinafa twa pu in al goleyer ) tiyir tegi astirbafi lion dam falura va tweluxok, numen batcoba va jinaf lidopaf stravok ve skaltepeyer. In dratceyer da va bat eluxok den jin fu stakseyer. Voseyé da meinde di askiyir. Xaayar voxé kaliyir da va twa di videyer ise ba taneafa tolaskira va jinafa linularaja mea ropalseter.

Bata aotcuca dem arouca is vazuca va intikeem xayeyer ise coeyer, milinde koe bema jinafa drikuca jupayar da gu ravesikany zo krupteyé, i ageltafa vunguca.

Ko pulaxo gin kolaniyí. Tavesik beonaf va jin gu Don Juan yoltayar. Zo derbepeyé, moekote larde yolt ke grabom grupen gan jin vols kon palik zo ozwayar. Inafa « Va Don Juan kiavá » ewa isu dofugafa kicera va pulikeem mu jin di artazukayad. Rotir ixam al grupeyer da va rumeik ke omafa pula ta burera va twa pu « yikya » al vajgeyer, i pu « yikya » inde bemik kan olgaf avot gikalid. Yolt ke bat rumeik tiyir Staksasik ; volto nope yolt al narayá, neken bat yolt va jin al dirnuyur.

Ba tane bartiv, va gadesik al voseyé enide in va mecoba pu gadikye di kaliyir ; ba baleme braldehyé da va kotcoba fu pwadeyé. Mecoba va jin blagayar. Va bata welidara paton gu ronjuca co plekú. Grupeson da gadikye me di mibuegayar, sopron zo felbeyé kiren ine va jinafa sega fu grupeyer.

Nume welidayá, intotcon loplekuson da gadesik va belikafa tixoluca al abdiplekuyur ( dum pu milgik ). Gadikye djugrupeyer kase va bat renaberpot koton me al glotcayá. Ine den gadesik laniyir. Bak bata worara va coba fotisa liona katecton pulviyir.

— Va tokcoba ? ~ gadesik akoyen is argepen kaliyir. ~ In va batcoba al pwader ? Al voseyer da stivawé, kalison da edeme gan rin co zo aytar.

Bata rotuxadara ke gadesik va ine skaleyir ; va jinafa ayikyefa grijuca ware webeyer. Va karolara ke paliikeem is miabuditará ke tavesik vere wayá.

clignements d'yeux du maître. Le directeur cachait sa rancune. Le malheureux ignorait ce que je savais déjà : mon père, choqué par sa conduite, avait décidé de me laisser finir mon année scolaire, et de me reprendre. Nous étions alors au commencement de juin. Ma mère ne voulant pas que cela influât sur mes prix, mes couronnes, se réservait de dire la chose, après la distribution. Ce jour venu, grâce à une injustice du directeur qui craignait confusément les suites de son mensonge, seul de la classe, je reçus la couronne d'or que méritait aussi le prix d'excellence. Mauvais calcul : l'école y perdit ses deux meilleurs élèves, car le père du prix d'excellence retira son fils.

Des élèves comme nous servaient d'appeaux pour en attirer d'autres.

Ma mère me jugeait trop jeune pour aller à Henri-IV. Dans son esprit, cela voulait dire : pour prendre le train. Je restai deux ans à la maison et travaillai seul.

Je me promettais des joies sans bornes, car, réussissant à faire en quatre heures le travail que ne fournissaient pas en deux jours mes anciens condisciples, j'étais libre plus de la moitié du jour. Je me promenais seul au bord de la Marne qui était tellement notre rivière que mes sœurs disaient, en parlant de la Seine, « une Marne ». J'allais même dans le bateau de mon père, malgré sa défense ; mais je ne ramais pas, et sans m'avouer que ma peur n'était pas celle de lui désobéir, mais la peur tout court. Je lisais, couché dans ce bateau. En 1913 et 1914, deux cents livres y passent. Point ce que l'on nomme de mauvais livres, mais plutôt les meilleurs, sinon pour l'esprit, du moins pour le mérite. Aussi, bien plus tard, à l'âge où l'adolescent méprise les livres de la Bibliothèque rose, je pris goût à leur charme enfantin, alors qu'à cette époque je ne les aurais voulu lire pour rien au monde.

Le désavantage de ces récréations alternant avec le travail était de transformer pour moi toute l'année en fausses vacances. Ainsi, mon travail de chaque jour était-il peu de chose, mais, comme, travaillant moins de temps que les autres, je travaillais en plus pendant leurs vacances, ce peu de chose était le bouchon de liège qu'un chat garde toute sa vie au bout de la queue, alors qu'il préférerait sans doute un mois de casserole.

Les vraies vacances approchaient, et je m'en occupais fort peu puisque c'était pour moi le même régime. Le chat regardait toujours le fromage sous la cloche. Mais vint la guerre. Elle brisa la cloche. Les maîtres eurent d'autres chats à fouetter et le chat se réjouit.

À vrai dire, chacun se réjouissait en France. Les enfants, leurs livres de prix sous le bras, se

Gadesik va vidjera palseyer. I kimtik va coba ixam jinon grupena me grupeyer : gadye, lemisteyene gan inafa linulara, al kiblayar da va bemafa tanda di tenukeyé aze dimon di zo nariyí. Batcoba bam tiyir tozi teveaksat. Gadya kuraniyir da jinaf waks iku gablexa me di zo turestayad, batdume keyer enide va trakuray moi xolera di kaliyir. Ba bat viel, tuke memalyaca ke gadesik gojon kivas va keskeem ke dilintaf rotuxadaks, antaf ke pula va moavafa sona mbi zilukeyé, i sona riwena gan seotasik va donaf waks. To patavaraja : bema va toloy lokiewaf vayasik drasuyur, kiren gadikye ke seotasik va donaf waks va nazbeik di tiolteyer.

Yon vayasik dum cin va vigrokasik ta jekura va yonar zanudayad.

Gadya malyedayar da tiyí jotarsaf ta vayara dene Henri-IV olda. Koe inafa swava, batcoba sugdalayar : ta koyara kan impadimak. Acum dene mona toldon zavzagiyí ise ant kobayá.

Va kimiskafa daava pu int abdiplekuyú, kire lajuraplekuson va kobara bad balemoy bartiv voldum tolda ke jinyon savsaf milbemik, tiyí nuyaf bak loon afizacku. Kene Marne kuksa ant gibegozayá, i kene Marne en tisa cinafa kuksa eke pulvison va Seine, berikya kaliyid va « ara Marne kuksa ». Va tota ke gadye dace rundanyayá, nekev inafa poua ; voxme detceyé ise me welidayá da jinafa vudera me tiyir tela ke volvegera vols vuda. Gibeliyí, ranyes koe bata tota. Bak 1913 is 1914 va tol-decemoya neva koeon al belí. I me va nuve bata nevaja vols ape tela lokiewafa neva, icle sedme riwedara lodam swava. Acum vamoion, ba klaa edje sardik va olkoy ke Raltadukaf Nevak givligur, pune va sinafa rumeafa mempera toz grivuteyé, beka batugale vaon vol djubeliyí.

Troy ke batyona zexara goatesa gu kobara tiyir da batcoba va varafa tanda gu rolaf tilderugal artazukayar. Acum, jinafa vieleafa kobara tiyir abiccoba, voxme larde leedje dam artan kobayá ise bak tilderugal ostik kobayá, pune bata abiccoba tiyir uxadaf tiracuk viden remi blira arte ault beka tce va tanoy aksat dem milka co abduabayar.

Ageltaf tilderugal vanfiyir voxen trumansayá larde tove jn tiyir mila dilizera. Karvol va bluda valeve biota wan disukeyer. Voxen geja sokiyir. Va biota empayar. Felisik va arcoba di goviusuyud numen karvol wauneyer.

Ae, kottan koe Franca wauneyer. Rumeik, dem gablesa neva leve ma, lente finta tandeweyed.

pressaient devant les affiches. Les mauvais élèves profitaient du désarroi des familles.

Nous allions chaque jour, après dîner, à la gare de J..., à deux kilomètres de chez nous, voir passer les trains militaires. Nous emportions des campanules et nous les lancions aux soldats. Des dames en blouse versaient du vin rouge dans les bidons et en répandaient des litres sur le quai jonché de fleurs. Tout cet ensemble me laisse un souvenir de feu d'artifice. Et jamais autant de vin gaspillé, de fleurs mortes. Il fallut pavoiser les fenêtres de notre maison.

Bientôt, nous n'allâmes plus à J... Mes frères et mes sœurs commençaient d'en vouloir à la guerre, ils la trouvaient longue. Elle leur supprimait le bord de la mer. Habitué à se lever tard, il leur fallait acheter les journaux à six heures. Pauvre distraction ! Mais vers le vingt août, ces jeunes monstres reprennent espoir. Au lieu de quitter la table où les grandes personnes s'attardent, ils y restent pour entendre mon père parler de départ. Sans doute n'y aurait-il plus de moyens de transport. Il faudrait voyager très loin à bicyclette. Mes frères plaisaient ma petite sœur. Les roues de sa bicyclette ont à peine quarante centimètres de diamètre : « On te laissera seule sur la route. » Ma sœur sanglote. Mais quel entrain pour astiquer les machines ! Plus de paresse. Ils proposent de réparer la mienne. Ils se lèvent dès l'aube pour connaître les nouvelles. Tandis que chacun s'étonne, je découvre enfin les mobiles de ce patriotisme : un voyage à bicyclette ! jusqu'à la mer ! et une mer plus loin, plus jolie que d'habitude. Ils eussent brûlé Paris pour partir plus vite. Ce qui terrifiait l'Europe était devenu leur unique espoir.

L'égoïsme des enfants est-il différent du nôtre ? L'été, à la campagne, nous maudissons la pluie qui tombe, et les cultivateurs la réclament.

Il est rare qu'un cataclysme se produise sans phénomènes avant-coureurs. L'attentat autrichien, l'orage du procès Caillaux répandaient une atmosphère irrespirable, propice à l'extravagance. Aussi mon vrai souvenir de guerre précède la guerre.

Voici comment :

Nous nous moquions, mes frères et moi, d'un de nos voisins, homme grotesque, nain à barbiche blanche et à capuchon, conseiller municipal, nommé Maréchaud. Tout le monde l'appelait le père Maréchaud. Bien que porte à porte, nous nous défendions de le saluer, ce dont il enrageait si fort, qu'un jour, n'y tenant plus, il nous aborda sur la route et nous dit : « Eh bien ! on ne salue pas un conseiller municipal ? » Nous nous sauvâmes. À partir de cette impertinence, les hostilités furent déclarées. Mais que pouvait contre nous un conseiller

Vayasikaj va grivodjura va yasa impavantayad.

Kotvielon vani sielestura, ko J- golda arte toloye decitmetre denu cin laniyiv, witison va sayakaf impadimak pokolapis. Va tcalarna divbureyev aze pu sayakik kalkabuyud. Awemkirikya va keravor ko menk gimayad ise va jontik inoc mo etol vilunden gu imwa malpleyed. Bata varafa belca va tcateyafa setikera den jin isker. Isen meviele manote vor zo mogrebeyer isen imwa zo vanmimayad. Va dilkeem ke mona gu nilt udayav.

Fure ko J- mea laniyiv. Jinaf berikeem va geja toz sateyer, krupteyer da ina tiyir jijarsasa. Va biradom pu sin pouyur. Gaveon gimodeyes, berik va fela ba teve bartiv re golusteyed. Kimtafa zexara ! Voxen moni tol-sane ke anyusteatsat, bat jotaf rostazik gin pokeded. Terektason va gadye pulvise va mallapira bene azega zavzagid lodame bulud lize milgik vangaved. Ape meka liziba mea zo rodadir. Kan tolkrafol ilon fu gokoyat. Berye va beryama kranded. Xakola ke inaf krafoleem tir vas lowe balem-sanoye decemeametre : « Va rin antaf moe vawa isketev. » Berya buwejer. Voxen mana seramuca ta ernigera va tolkrafol ! Mea vunguca. Draged da va tel jinaf fu dimempad. Grupeteson va warzot, mali vanafiz ranyad. Edje kottel destar, va vrati ke bata gugafamuca tere kosmá : koyara kan tolkrafol ! kal bira ! is bira sumefa loon dam gilton isu listafa. Lokalion lapitison, va Paris co anteyayad. Coba tueaftasa va Europa al vanpiyir sinafa tanafa pokolera.

Kas ketsuca ke rumeik tir amidafa gu tela minafa ? Idulugalon koe tawaday, va muvara girotapsat, voxen midusik imaxud.

Sokira ke dubist voldo darefa wica sotir riaca. Osterafa bilmara, xeftoara ke Caillaud arpeo va merokagaellan alpoz zeitafa gu testuca anamgimayar. Acum jinafa ageltafa setikera va geja tir abdi geja.

Batinde :

Berye is jin va tan vegungik yoltkiraf gu Maréchaud balgeyev, i va vertovik, i va klodik dem batafaf is djimotkiraf lukastam, i va dotapirdotik. Kottan gu Maréchaud gadikany dayoltayar. Beka keveon sokeyev, vol rovekiavayav numen in riyomepeyer jontikeke beomason va cin moe vawa lanviele domuyur aze kaliyir : « Ex kle ! va dotapirdotik me kiavac ? » Yateyev. Mali bata eskarnaca, plabura zo kabudayar. Voxen va tokcoba dotapirdotik kev cin rotaskiyir ? Koulanison va bema isu kolanison, berye va inafi mamlesiki impayad,

municipal ? En revenant de l'école, et en y allant, mes frères tiraient sa sonnette, avec d'autant plus d'audace que le chien, qui pouvait avoir mon âge, n'était pas à craindre.

**La veille du 14 juillet 1914**, en allant à la rencontre de mes frères, quelle ne fut pas ma surprise de voir un attroupement devant la grille des Maréchaud. Quelques tilleuls élagués cachaient mal leur villa au fond du jardin. Depuis deux heures de l'après-midi, leur jeune bonne étant devenue folle se réfugiait sur le toit et refusait de descendre. Déjà les Maréchaud, épouvantés par le scandale, avaient clos leurs volets, si bien que le tragique de cette folle sur un toit s'augmentait de ce que la maison parût abandonnée. Des gens criaient, s'indignaient que ses maîtres ne fissent rien pour sauver cette malheureuse. Elle titubait sur les tuiles, sans, d'ailleurs, avoir l'air d'une ivrogne. J'eusse voulu pouvoir rester là toujours, mais notre bonne, envoyée par ma mère, vint nous rappeler au travail. Sans cela, je serais privé de fête. Je partis la mort dans l'âme, et priant Dieu que la bonne fût encore sur le toit, lorsque j'irais chercher mon père à la gare.

Elle était à son poste, mais les rares passants revenaient de Paris, se dépêchaient pour rentrer dîner, et ne pas manquer le bal. Ils ne lui accordaient qu'une minute distraite.

Du reste, jusqu'ici, pour la bonne, il ne s'agissait encore que de répétition plus ou moins publique. Elle devait débiter le soir, selon l'usage, les girandoles lumineuses lui formant une véritable rampe. Il y avait à la fois celle de l'avenue et celles du jardin, car les Maréchaud, malgré leur absence feinte, n'avaient osé se dispenser d'illuminer, comme notables. Au fantastique de cette maison du crime, sur le toit de laquelle se promenait, comme sur un pont de navire pavoisé, une femme aux cheveux flottants, contribuait beaucoup la voix de cette femme : inhumaine, gutturale, d'une douceur qui donnait la chair de poule.

Les pompiers d'une petite commune étant des « volontaires », ils s'occupent tout le jour d'autre chose que de pompes. C'est le laitier, le pâtissier, le serrurier, qui, leur travail fini, viendront éteindre l'incendie, s'il ne s'est pas éteint de lui-même. Dès la mobilisation, nos pompiers formèrent en outre une sorte de milice mystérieuse faisant des patrouilles, des manœuvres et des rondes de nuit. Ces braves arrivèrent enfin et fendirent la foule.

Une femme s'avança. C'était l'épouse d'un conseiller municipal, adversaire de Maréchaud, et qui, depuis quelques minutes, s'apitoyait bruyamment sur la folle. Elle fit des recommandations au capitaine : « Essayez de la prendre par la douceur ; elle en est tellement privée, la pauvre petite, dans cette maison

pirtapon kiren vakol co tis ke jinafa klaa tiyir merokivan.

**Darekeon.** Bak dareviel ke 14/07/1914, lanison van jinyone berikye, evodara tir gijafa viele va tari kabdue polku ke Maréchaud wí. Konaka basgamayana frumba va garia arte matela palsejed. Mali tole kielbartiv, inafa kwikya vanpiyisa oviskafa moe kepaita al gelber ise vol djuprotitlanir. Ixam Maréchaud yasa, kovudana gan bilita, va telvungeem al buder maninde folve ke bat oviskik moe kepaita gan nutisa jovlenuca ke mona zo laumar. Korik iegad, exuked da felisik va mecoba ta giwara va bat kimtik sopud. Inya moe mikiya lopcer, beka meinde nutir izakotik. Batlize wan djuzavzagí, voxen cinaf kwik stakseyen gan gadya artlanir azen ta kobara gomallanid. Edeme va jora al co zelá. Ton awalk koe gloga mallaní, ise va Lorik bliké enide kwikya moe kepaita wan tigitir viele va gadye ko golda aneyatá.

Wan tigr, voxen ríaf lanisik mal Paris ta sielestura az tcokera va sirta ampud. Acum va tanoy ewaraf verast puon anton kaxaad.

Ostik, batvieli, tove kwikya, batcoba anton tir loleon sanegafa abdizirsera. Ina ba siel tozuweter, kare favuca, dem afifa gumurda tazukasa va ageltucaf stirk. Tel ke ikpa is tel ke atela belcon tid, kiren Maréchaud wetce strabik va koafira me al rovenyuger beka nugracer. Puda ke battanya va tacuke ke bata mona ke gomil webeper, i ke ayik dem ezas usuk gozas moe kepaita dum niltkirafa azeba : i puda meayafa is laridafa is pibafa eke va wilalma askir.

Kevfirdesik koe dotama tid « kuranik », va arcoba vols fird afizcekon giviunsud. To vrodbildesik ok lupasik ok ludotiasik tid aze vani kobara artlapid aze fu artfirdad ede fird miv me al grirunkawer. Mali tixara, cinaf kevfirdesik va teca bulafa ervolita fiesa ik tiusa ik mielon enintesa ostik al tazukad. Bat budik tere artlanid aze va tari ludzed.

Ayikya abduvanir. To kurenik ke dotapirdotik kevelaf gu Maréchaud tir ise mali konaka wexa va oviskikya lorason forendar. Pu redakik juiker : « Lagal da va ina zijnon askipel !! Bata kimtikyama en tir volkalafa, koe bata mona lize dun zo alier. Ison, ede kivara va divkobara num tira a rundak va mana

où on la bat. Surtout, si c'est la crainte d'être renvoyée, de se trouver sans place, qui la fait agir, dites-lui que je la prendrai chez moi. Je lui doublerai ses gages. »

Cette charité bruyante produisit un effet médiocre sur la foule. La dame l'ennuyait. On ne pensait qu'à la capture. Les pompiers, au nombre de six, escaladèrent la grille, cernèrent la maison, grimpant de tous les côtés. Mais à peine l'un d'eux apparut-il sur le toit, que la foule, comme les enfants à Guignol, se mit à vociférer, à prévenir la victime.

— Taisez-vous donc ! criait la dame, ce qui excitait les « En voilà un ! En voilà un ! » du public. À ces cris, la folle, s'armant de tuiles, en envoya une sur le casque du pompier parvenu au faite. Les cinq autres redescendirent aussitôt.

Tandis que les tirs, les manèges, les baraques, place de la Mairie, se lamentaient de voir si peu de clientèle, une nuit où la recette devait être fructueuse, les plus hardis voyous escaladaient les murs et se pressaient sur la pelouse pour suivre la chasse. La folle disait des choses que j'ai oubliées, avec cette profonde mélancolie résignée que donne aux voix la certitude qu'on a raison, que tout le monde se trompe. Les voyous, qui préféraient ce spectacle à la foire, voulaient cependant combiner les plaisirs. Aussi, tremblant que la folle fût prise en leur absence, couraient-ils faire vite un tour de chevaux de bois. D'autres, plus sages, installés sur les branches des tilleuls, comme pour la revue de Vincennes, se contentaient d'allumer des feux de Bengale, des pétards.

On imagine l'angoisse du couple Maréchaud, chez soi, enfermé au milieu de ce bruit et de ces lueurs.

Le conseiller municipal, époux de la dame charitable, grimpé sur un petit mur de la grille, improvisait un discours sur la couardise des propriétaires. On l'applaudit.

Croyant que c'était elle qu'on applaudissait, la folle saluait, un paquet de tuiles sous chaque bras, car elle en jetait une chaque fois que miroitait un casque. De sa voix inhumaine, elle remerciait qu'on l'eût enfin comprise. Je pensai à quelque fille, capitaine corsaire, restant seule sur son bateau qui sombre.

La foule se dispersait, un peu lasse. J'avais voulu rester avec mon père, tandis que ma mère, pour assouvir ce besoin de mal au cœur qu'ont les enfants, conduisait les siens au manège en montagnes russes. Certes, j'éprouvais cet étrange besoin plus vivement que mes frères. J'aimais que mon cœur batte plus vite et irrégulièrement. Ce spectacle, d'une poésie profonde, me satisfaisait davantage. « Comme tu es pâle », avait dit ma mère. Je trouvai le prétexte des feux de Bengale. Ils me donnaient, dis-je, une

tegira jupad, pune kalil da va ina den jin di kokobata !! Va inafa kuba jontolata. »

Bata lorasa sodura va rotakafa keska den tari askir. Weltikya argar. Tari va gralomera anton trakur. Kevfirdesik, oton gu teva, va polku urped, va mona ivamudad, kotliz ticumason. Voxen vielu tan mo kepaita awir, pune walzeteson va kosik tari toz taspugar, dum rumeik pu Guignol.

— Stivawec, en !! ~ weltikya iegar nume va « To tan vanlanir ! To tan vanlanir ! » eviegara lular.

Ba batyona iegara, oviskya va mikiya vangir aze va tana mo atsa ke kevfirdesik artteriges va verol kalmimar. Tel aluboy ar vere titlanid.

Edje mukerma is embela is kapaliez moe Dotaxe viga arubad kire va dik anelik wid, remi miel edje kazawaks co gotir wemtackaf, tcoketeson va tcabanera laof sotik va rebava urped aze mo preima tanded. Oviskya va konakcoba vulkutuna kalir, trobindason kexapon dum viele ovesa lanera pu puda sozilir ise kottan rokler. Sotik abdiabas va bata disukexa gu kapa, va puve soe djupendad. Acum, skotceson kivason va gralomera va oviskya bak intafa gracera, ta etsa moe intokol govovulted. Konakar loproyaf, rundanyayas moe gama ke frumba dum ta ingoy ke Vincennes, va tcafey ik tuivuro anton anteyad.

Va polera ke Maréchaud tolonga gestit, i ke korik deneon kobudeyes, vanmieae mana lorara is bat afigeem.

Dotapirdotikye, kurenik ke sodusikya, waganyese moe rebavama ke polku, va dewitca icde vudesuca ke pilkotik luwir. Zo permur.

Folison da to int zo permur, oviskya kiavar, dem konaka mikiya leve meem, edje va tana kevmimar kotviele kona atsa jowikar. Ton meayafa puda ina grewar kire tere zo gildar. Va kona yikya, i va tcordaf redakik, ant zavzagisa moe tota flaydusa trakú.

Tari tcastawer, legamafi. Do gadye al zavzagí edje gadya va arak ke yasa van gurakoliavafa embela star, gardieteson va djumera va takrarotok ke rumeik. Efe, va bata divulafa olegara loeke dam bete berye satolecké. Albá kotviele jinafa takra lokalion is mevexon yarter. Voxen refa disukexa ezlapafa va jin loeke keldaskir. « En til zwapaf », gadya al kalir. Va tcaty al yontá. « Sin gu jin va kusafa uka nekid », al dulzé.

couleur verte.

— Je crains tout de même que cela l'impressionne trop, dit-elle à mon père.

— Oh, répondit-il, personne n'est plus insensible. Il peut regarder n'importe quoi, sauf un lapin qu'on écorche.

Mon père disait cela pour que je restasse. Mais il savait que ce spectacle me bouleversait. Je sentais qu'il le bouleversait aussi. Je lui demandai de me prendre sur ses épaules pour mieux voir. En réalité, j'allais m'évanouir, mes jambes ne me portaient plus.

Maintenant, on ne comptait qu'une vingtaine de personnes. Nous entendîmes les clairons. C'était la retraite aux flambeaux.

Cent torches éclairaient soudain la folle, comme, après la lumière douce des rampes, le magnésium éclate pour photographier une nouvelle étoile. Alors, agitant ses mains en signe d'adieu, et croyant à la fin du monde, ou simplement qu'on allait la prendre, elle se jeta du toit, brisa la marquise dans sa chute, avec un fracas épouvantable, pour venir s'aplatir sur les marches de pierre. Jusqu'ici j'avais essayé de supporter tout, bien que mes oreilles tintassent et que le cœur me manquât. Mais quand j'entendis des gens crier : « Elle vit encore », je tombai, sans connaissance, des épaules de mon père.

Revenu à moi, il m'entraîna au bord de la Marne. Nous y restâmes très tard, en silence, allongés dans l'herbe.

Au retour, je crus voir derrière la grille une silhouette blanche, le fantôme de la bonne ! C'était le père Maréchaud en bonnet de coton, contemplant les dégâts, sa marquise, ses tuiles, ses pelouses, ses massifs, ses marches couvertes de sang, son prestige détruit.

Si j'insiste sur un tel épisode, c'est qu'il fait comprendre mieux que tout autre l'étrange période de la guerre, et combien, plus que le pittoresque, me frappait la poésie des choses.

Nous entendîmes le canon. On se battait près de Meaux. On racontait que des uhlands avaient été capturés près de Lagny, à quinze kilomètres de chez nous. Tandis que ma tante parlait d'une amie, enfuie dès les premiers jours, après avoir enterré dans son jardin des pendules, des boîtes de sardines, je demandai à mon père le moyen d'emporter nos vieux livres ; c'est ce qu'il me coûtait le plus de perdre.

Enfin, au moment où nous nous apprêtions à la fuite, les journaux nous apprirent que c'était inutile.

Mes sœurs, maintenant, allaient à J... porter des

— Neken kiva da batcoba va in fu woerser, ~ ina pu gadye kalir.

— Ox, ~ ine dulzer, ~ metel loeke tir meropestaes. Va betcoba rodisuker, vaxe basalman libol.

Gadye va batcoba al kalir enide zavzagí. Voxe gruper da bata disukexa va jin fu romplekur. Pestalé da va ine dere askir. Erú da ine va jin mo epiteem plekur enide lokiewon wí. Ae toz krezé, nimateem va jin mea burer.

Re anton mon tol-sanoy korik wan tigid. Va semint gildev. To farura dem teyok tir.

Decemoya tilderda va oviskya laizon koafid, milinde afigasuteteson va warzaf bitej radimi zijnafi afi ke stirk magnel vinustar. Bam, tegulason va nubeem ton donera, is folison va tena ke tamava ok fure vannarira, ina mou kepaita va int mimar, va trivaga lubeson empar, ton mayakafa nokodara, aze mo avlak kum rapor stokewer. Batvieli va kotcoba vol al tabí, beka jinaf oblakeem nolieyer ise takreluca va jin graceyer. Voxen gildason va korik iegas : « Ina wan blir », ve krezé nume mou epiteem ke gadye luber.

Gribindeyes domon ic Marne gan ine zo dolizí. Gavepon zavzagiv, amlitason, senyes koe werd.

Dimlanison, va batakafa brucka kadime polku fowí, i va tacedik ke kwikyá ! To Maréchaud gadikany dem kiltaf gom tir, nyases va voyeem, va intafa trivaga, is va yona mikiya, is va preima, is va intyono imwaxo, is va avlak kotraf gu fortrey, is va intafa vilayana targuca.

Va batmana zixa karaké kiren ina jupar da va divulgafa rekola ke geja loon dam kotar gildat, isen jontikeke gan ezla ke debala lodam loske zo pedarar.

Va buli gildev. Lyumara poke Meaux dilized. *Uhlán* okolsayakik poke Lagny arte san-aluboye decitmetre vane cin nuve al zo gralomed. Edje jinafa zivavikyá va nikya otceyesa mali toza is kotawayasa va yona varla isu bor dem widiovu lev matela pulvir, pune pu gadye va mergil to divburera va cinyona savsafa neva erú ; to bata drasura tir tela jinafa lozolonafa puidera.

Tere, viele djuprogotcev, pune fela givad da batcoba tir mefavlafa.

Re, jinafa berikyá ko J- gilton lanid ise va kita dem



paniers de poires aux blessés. Elles avaient découvert un dédommagement, médiocre, il est vrai, à tous leurs beaux projets écroulés. Quand elles arrivaient à J..., les paniers étaient presque vides !

Je devais entrer au lycée Henri-IV ; mais mon père préféra me garder encore un an à la campagne. Ma seule distraction de ce morne hiver fut de courir chez notre marchande de journaux, pour être sûr d'avoir un exemplaire du *Mot*, journal qui me plaisait et paraissait le samedi. Ce jour-là, je n'étais jamais levé tard.

Mais le printemps arriva, qu'égayèrent mes premières incartades. Sous prétexte de quêtes, ce printemps, plusieurs fois, je me promenai, endimanché, une jeune personne à ma droite. Je tenais le tronc ; elle, la corbeille d'insignes. Dès la seconde quête, des confrères m'apprirent à profiter de ces journées libres où l'on me jetait dans les bras d'une petite fille. Dès lors, nous nous empressions de recueillir, le matin, le plus d'argent possible, remettions à midi notre récolte à la dame patronnesse et allions toute la journée polissonner sur les coteaux de Chennevières. Pour la première fois, j'eus un ami. J'aimais à quêter avec sa sœur. Pour la première fois, je m'entendais avec un garçon aussi précoce que moi, admirant même sa beauté, son effronterie. Notre mépris commun pour ceux de notre âge nous rapprochait encore. Nous seuls, nous jugions capables de comprendre les choses ; et, enfin, nous seuls, nous trouvions dignes des femmes. Nous nous croyions des hommes. Par chance, nous n'allions pas être séparés. René allait au lycée Henri-IV, et je serais dans sa classe, en troisième. Il ne devait pas apprendre le grec ; il me fit cet extrême sacrifice de convaincre ses parents de le lui laisser apprendre. Ainsi nous serions toujours ensemble. Comme il n'avait pas fait sa première année, c'était s'obliger à des répétitions particulières. Les parents de René n'y comprirent rien, qui, l'année précédente, devant ses supplications, avaient consenti à ce qu'il n'étudiât pas le grec. Ils y virent l'effet de ma bonne influence, et, s'ils supportaient ses autres camarades, j'étais, du moins, le seul ami qu'ils approuvassent.

Pour la première fois, nul jour des vacances de cette année ne me fut pesant. Je connus donc que personne n'échappe à son âge, et que mon dangereux mépris s'était fondu comme glace dès que quelqu'un avait bien voulu prendre garde à moi, de la façon qui me convenait. Nos communes avances raccourcirent de moitié la route que l'orgueil de chacun de nous avait à faire.

Le jour de la rentrée des classes, René me fut un guide précieux.

Avec lui tout me devenait plaisir, et moi qui, seul, ne pouvais avancer d'un pas, j'aimais faire à pied,

efte pu bakanik bured. Va ae rotakafa grikidara va intyon atitsuyus listaf azed al kosmad. Kotviele va J-artlanid, pune kita tid riwe vlaradafa !

Va Henri-IV olda fu kofiyí ; voxen gadye abduabayar da koe tawaday tandon wan zavzagiýí. Remi bat brigaf idulugal, jinafa antafa suskera tiyir kotviele ko feladolexe vulteyer, laneteson va seotara va tanoy tulok ke *Le Mot*, i ke fela puvesa va jin is sosanegana ba pereaviel. Ba kotbat viel waveon ranyayá.

Voxen imwugal artfiyir ise va jinyona taneafa zobarama tuitupayar. Yontason va axoferá, remi bat imwugal, ton taneavielafe blucte konakviele gozayá, do jotikya roneon. Va vim giyí ; bantanya va badona dem sugdeya. Mali toleafa axoferá, milfradjik al taveyed inde va manyon nuyaf afizcek rovodimpavantayá, i va afizcek kotviele do sardikya tigiýí. Acum va cuga erba gazdon govokayestayav aze va warolaks pu tilikya bulkayav aze afizcekon fiaeteson mo datca ke Chennevières laniyiv. To taneafa toma tiyir da va nik dikiyí. Do inafa berikya djukaraxofeyé. To taneafa toma tiyir da do yikye abditcafe lion dam jin gilduyú, dace mafelason va inafa listuca isu balijuca. Cinafa dofa vligura va milklaaf yikeem va cin ware tuyastayar. Ant cin malyedayav da va coba rodegildayav ; ise adim, ant cin fogetiyiv bagaliaf gu ayikya. Fogetiyiv ayikye. Bexe, me di zo solparsayav. René va Henri-IV olda fu kofiyir, isen koe inafa pula fu tigiýí, i koe tela bareekafa. Sye va Ellasava me fu raveyer ; mu jin wetapayar, kevbuiveson va gadikeem enide di raveyer. Batkane remi oldugal belcon di tiyiv. Larde va taneafa tanda me al diskuyir, gan batcoba gu pilkovafa loplekufa kobara zo ikavebayar. Gadikeem ke René mekon gildayar kire daretandon al fineyer da ine va Ellasava me fu vayar. In va keska ke jinafa turestucanya wiyir ise beka va inaf ar palikeem vol tabiyir, pune tiyí tanoy nik inon vanovan.

To taneafa toma tiyir, mek tiderugalaf viel ke bata tanda tiyir rusagaf gu jin. Kle dosteyé da kontan va intafa klaa somedivvawar ise dum opra jinafa wupekirafa vligura al jeweyer vielu kontan va jin al dulapeyer inde batcoba va jin katiyir. Cinafa dofa abduagara va kelda ton miala tutrelayad, i va kelda gonexuletena golde cinafa intotcuca.

Ba tozaviel ke bemaf cadim, René tiyir tciamaf nyapesik mu jin.

Do ine kotcoba vanpiyir puve. Abdion ant me rolaniyí. Voxe re va zalor tolon vieleon djukamoolaniyí, i va zalor wale Henri-IV olda is

deux fois par jour, le trajet qui sépare Henri-IV de la gare de la Bastille, où nous prenions notre train.

Trois ans passèrent ainsi, sans autre amitié et sans autre espoir que les polissonneries du jeudi – avec les petites filles que les parents de mon ami nous fournissaient innocemment, invitant ensemble à goûter les amis de leur fils et les amies de leur fille –, menues faveurs que nous déroboions, et qu’elles nous dérobaient, sous prétexte de jeux à gages.

La belle saison venue, mon père aimait à nous emmener, mes frères et moi, dans de longues promenades. Un de nos buts favoris était Ormesson, et de suivre le Morbras, rivière large d’un mètre, traversant des prairies où poussent des fleurs qu’on ne rencontre nulle part ailleurs, et dont j’ai oublié le nom. Des touffes de cresson ou de menthe cachent au pied qui se hasarde l’endroit où commence l’eau. La rivière charrie au printemps des milliers de pétales blancs et roses. Ce sont les aubépines.

**Un dimanche d’avril 1917**, comme cela nous arrivait souvent, nous prîmes le train pour La Varenne, d’où nous devions nous rendre à pied à Ormesson. Mon père me dit que nous retrouverions à La Varenne des gens agréables, les Grangier. Je les connaissais pour avoir vu le nom de leur fille, Marthe, dans le catalogue d’une exposition de peinture. Un jour, j’avais entendu mes parents parler de la visite d’un M. Grangier. Il était venu, avec un carton empli des œuvres de sa fille, âgée de dix-huit ans. Marthe était malade. Son père aurait voulu lui faire une surprise : que ses aquarelles figurassent dans une exposition de charité dont ma mère était présidente. Ces aquarelles étaient sans nulle recherche ; on y sentait la bonne élève de cours de dessin, tirant la langue, léchant les pinceaux.

Sur le quai de la gare de La Varenne, les Grangier nous attendaient. M. et Mme Grangier devaient être du même âge, approchant de la cinquantaine. Mais Mme Grangier paraissait l’aînée de son mari ; son inélégance, sa taille courte, firent qu’elle me déplut au premier coup d’œil.

Au cours de cette promenade, je devais remarquer qu’elle fronçait souvent les sourcils, ce qui couvrait son front de rides auxquelles il fallait une minute pour disparaître. Afin qu’elle eût tous les motifs de me déplaire, sans que je me reprochasse d’être injuste, je souhaitais qu’elle employât des façons de parler assez communes. Sur ce point, elle me déçut.

Le père, lui, avait l’air d’un brave homme, ancien sous-officier, adoré de ses soldats. Mais où était Marthe ? Je tremblais à la perspective d’une promenade sans autre compagnie que celle de ses parents. Elle devait venir par le prochain train, « dans un quart d’heure, expliqua Mme Grangier, n’ayant pu

Bastille golda liz va impadimak rundanyayav.

Va barda batinde tiskiyiv, dem antafa nuca isu pokolera va fiaera ke alubeaviel do sardikya volgunon dafuna gan gadikeem ke nik. In va belcon nikye ke nazbeye is nikya ke nazbeya ta kielestura ganeyer. Va batyona tarjama faluyuv voxe gan sinya yonton gu bevefara dere zo faluyuv.

Remi listaf cadim, gadye va jin is berikyeem gozapatason djukadostayar. Tan cinaf gelukaf mukot tiyir Ormesson is kenelanira va Morbras voa, i va kuksa mantafa gu tanoye metre is remenisa va werda lize imwa arlize merowina atrid, i imwa dem yolt jinon vultukyun. Brixax ke tenjay ik eska va lavadom pu eglusa nuga palsed. Tonga bak imwugal va konaka decitoya batakafa is raltadukafa vioma djaver. To brixaga tid.

**Darekeon.** Ba lan taneaviel ke balemeaksat ke 1917, dum jontikviele, va impadimak vane La Varenne rundanyav aze ko Ormesson lanitiv. Gadye kalir da koe La Varenne va plinafa yasa fu katrasiv, i va Grangier yasa. Va ina gruper kire va yolt ke Marthe nazbeikya koe estova ke trutcaginsa al wí. Lanviele, va gadikeem pulvis va worara ke lane Grangier weltikye al gildé. Bantan denlaniyir, dem liwayek kotraf gu grabom ke san-anyustdafa nazbeikya. Marthe akoleyer. Inafe gadikye co djumeyer da inaf lavalingeke koe sodegasa ginsa co tigiyyid, i koe ginsa dikisa va jinafa gadikya wetce taneatisik. Bat lavalingeke tiyyid mebitonaf ; va vayasikany ke zovdasa tavera muxayad, i va vayasik yoysotces is frines va lingesiki.

Moe etol ke La Varenne golda, Grangier gadikeem va cin ker. Grangier W<sup>ye</sup> isu W<sup>ya</sup> cwe tid milklaafa, mon alub-sandafa. Voxen Grangier W<sup>ya</sup> nutir klaafa loon dam kurenik ; inafa meglabuca is raneme jupad da ina mali taneafa wira va jin mepuver.

Remi bata gozara, katcalá da dun woltsoayar numen inaf jo gu ploz jontikedje zavzagis zo besar. Enide kot famint mepuves di tir teka va lana memalyuca pu int culimé, pune djumé da ina gruvdarson fu pulvir. Bantode va jin awuzar.

Gadikye, ine nutir sintaik, i savsaf levafayik sonteyen gan sayakikeem. Voxen toklize Marthe tigrir ? Guzekason va gozara do inaf antaf gadikeem, skotcé. Ine kan diref impadimak fu artlapir, « arti bartivamu, kiren zdarion me al lajutir, ~ Grangier

être prête à temps. Son frère arriverait avec elle ».

Quand le train entra en gare, Marthe était debout sur le marchepied du wagon. « Attends bien que le train s'arrête », lui cria sa mère... Cette imprudente me charma.

Sa robe, son chapeau, très simples, prouvaient son peu d'estime pour l'opinion des inconnus. Elle donnait la main à un petit garçon qui paraissait avoir onze ans. C'était son frère, enfant pâle, aux cheveux d'albinos, et dont tous les gestes trahissaient la maladie.

Sur la route, Marthe et moi marchions en tête. Mon père marchait derrière, entre les Grangier.

Mes frères, eux, bâillaient avec ce nouveau petit camarade chétif, à qui l'on défendait de courir.

Comme je complimentais Marthe sur ses aquarelles, elle me répondit modestement que c'étaient des études. Elle n'y attachait aucune importance. Elle me montrerait mieux, des fleurs « stylisées ». Je jugeai bon, pour la première fois, de ne pas lui dire que je trouvais ces sortes de fleurs ridicules.

Sous son chapeau, elle ne pouvait bien me voir. Moi, je l'observais.

— Vous ressemblez peu à madame votre mère, lui dis-je. C'était un madrigal.

— On me le dit quelquefois ; mais, quand vous viendrez à la maison, je vous montrerai des photographies de maman lorsqu'elle était jeune, je lui ressemble beaucoup.

Je fus attristé de cette réponse, et je priai Dieu de ne point voir Marthe quand elle aurait l'âge de sa mère.

Voulant dissiper le malaise de cette réponse pénible, et ne comprenant pas que, pénible, elle ne pouvait l'être que pour moi, puisque heureusement Marthe ne voyait point sa mère avec mes yeux, je lui dis :

— Vous avez tort de vous coiffer de la sorte, les cheveux lisses vous iraient mieux.

Je restai terrifié, n'ayant jamais dit pareille chose à une femme. Je pensais à la façon dont j'étais coiffé, moi.

— Vous pourrez le demander à maman (comme si elle avait besoin de se justifier !) ; d'habitude, je ne me coiffe pas si mal, mais j'étais déjà en retard et je craignais de manquer le second train. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention d'ôter mon chapeau.

W<sup>ya</sup> pebur. ~ Berikye doon artlapitir. »

Viele impadimak va golda konir, Marthe moe avlak ke omaze ranyer. « Keckel vieli impadimak vukir !! » gadikya iegar... Bata mexeyikya va jin memper.

Inaf gem opelapaf isu edji va inafa karolararsa va trakula ke megrupenik wazded. Va nuba ke rumeikye nutise san-tandafe gir. To inaf berik tir, i zwaf rumeik dem usuk ke imkirik, ton kota zatca relmesa va akola.

Moe kelda, Marthe is jin kabdueon laniv. Jinafe gadikye kadimeon lanir, wale Grangier yasik.

Jinafe berikye, do bat warzaf rabetaf palikam poub gu vultera, sine wirked.

Va Marthe gu inyon lavalingsks cpá, numen ine moron dulzer da sin tid remgudaks. Va zolonusa vol getcar. Va yona lokiewafa trutca pu jin neditir, i va « tumartigayana » imwa. To taneaafa toma tir da vol kalí da bata teca imwa sedme jin tid kipeafa.

Leve edji va jin me rowickir. Jin va ine dizvé.

— Va rinafa gadikya me vektal, ~ kalí.

— Va batcoba dile mbi pulví ; voxen viele den cin lapitil, va afigasuteks va gadya jotafa nedití, vektapá.

Bata dulzera va jin tugabentar, numen va Lorik bliké enide va Marthe me wití viele ine titir milklaafa gu intafa gadikya.

Djutekason va akolukera ke bata portafa dulzera, is me gildason da ina tiyir portafa anton tove jin larde bexe Marthe va gadikya kan jinaf iteem wir, kalí :

— Batinde usukotason, kiovel, gasitaf usuk lokiewon co fudjer.

Zo tueaftá kire va mancoba pu ayikya meviele al kalí. Va jinafa usukotara trakú, ae.

— Pu gadya roterutul ( dumedede govengar !). Loviele va int lokiewon usukotá, voxe ixam al gaveyé nume va toleaf impadimak vol djupobulfeyé. Ison va edji me djudeswayá.

« Quelle fille était-ce donc, pensais-je, pour admettre qu'un gamin la querelle à propos de ses mères ? »

J'essayais de deviner ses goûts en littérature ; je fus heureux qu'elle connût Baudelaire et Verlaine, charmé de la façon dont elle aimait Baudelaire, qui n'était pourtant pas la mienne. J'y discernais une révolte. Ses parents avaient fini par admettre ses goûts. Marthe leur en voulait que ce fût par tendresse. Son fiancé, dans ses lettres, lui parlait de ce qu'il lisait, et s'il lui conseillait certains livres, il lui en défendait d'autres. Il lui avait défendu Les Fleurs du mal. Désagréablement surpris d'apprendre qu'elle était fiancée, je me réjouis de savoir qu'elle désobéissait à un soldat assez nigaud pour craindre Baudelaire. Je fus heureux de sentir qu'il devait souvent choquer Marthe. Après la première surprise désagréable, je me félicitai de son étroitesse, d'autant mieux que j'eusse craint, s'il avait lui aussi goûté Les Fleurs du mal, que leur futur appartement ressemblât à celui de La Mort des amants. Je me demandai ensuite ce que cela pouvait bien me faire.

Son fiancé lui avait aussi défendu les académies de dessin. Moi qui n'y allais jamais, je lui proposai de l'y conduire, ajoutant que j'y travaillais souvent. Mais, craignant ensuite que mon mensonge fût découvert, je la priai de n'en point parler à mon père. Il ignorait, dis-je, que je manquais des cours de gymnastique pour me rendre à la Grande-Chaumière. Car je ne voulais pas qu'elle pût se figurer que je cachais l'académie à mes parents, parce qu'ils me défendaient de voir des femmes nues. J'étais heureux qu'il se fit un secret entre nous, et moi, timide, me sentais déjà tyrannique avec elle.

J'étais fier aussi d'être préféré à la campagne, car nous n'avions pas encore fait allusion au décor de notre promenade. Quelquefois ses parents l'appelaient : « Regarde, Marthe, à ta droite, comme les coteaux de Chennevières sont jolis », ou bien, son frère s'approchait d'elle et lui demandait le nom d'une fleur qu'il venait de cueillir. Elle leur accordait d'attention distraite juste assez pour qu'ils ne se fâchassent point.

Nous nous assîmes dans les prairies d'Ormesson. Dans ma candeur, je regrettais d'avoir été si loin, et d'avoir tellement précipité les choses. « Après une conversation moins sentimentale, plus naturelle, pensai-je, je pourrais éblouir Marthe, et m'attirer la bienveillance de ses parents, en racontant le passé de ce village. » Je m'en abstins. Je croyais avoir des raisons profondes, et pensais qu'après tout ce qui s'était passé, une conversation tellement en dehors de nos inquiétudes communes ne pourrait que rompre le charme. Je croyais qu'il s'était passé des choses graves. C'était d'ailleurs vrai, simplement, je le sus dans la suite, parce que Marthe avait faussé

« Toka teca yikya kle tir, ~ trakú, ~ lardetire doster da pelfudik icde inyon vikiluk kornar ? »

Va inyona suterotafa griva ladiepilé ; tí kalaf kiren va Baudelaire is Verlaine gruper, isen inafa albarinda va Baudelaire memper, i albara soe amidafa gu tela jinafa. Va keviera koeon soltrakú. Gadikeem va inyona griva tere al doster. Marthe va in sater kiren batcoba tir nope krenuguca. Aguntanik, koe inyona twa, da inyona belira pu ine pulvir, ise va lanyona neva pirdar voxe va aryona pour. Va « Imweem ke Rotuca » puon al biur. Givanon gu inafa aguntara, volplinon zo akoyé, voxe grupeson da ine va sayakik eskodaf kir kivas va Baudelaire vol vegeter, wivecké. Pestaleson da bantan va Marthe jontikviele ape lemister, tí valeackaf. Kaiki taneafa volplinafa akoyera, va mana vwepuca wauné, loeke kiren ede in va « Imweem ke Rotuca » co grivuteyer pune co kiva da sinafa direfa kraba va tela ke « Awalkera ke Fertikeem » co vektatar. Voxen nué dacoba va jin rotikir.

Aguntanik va zovdas cultim dere al biur. Beka meviele nobá, pune dragé da va ine fu stá, loplekuson da banlize gikobá. Voxe, waroldon kivason va kosmara va jinafa rotuxara, djiá enide ine pu jinafe gadikye me di pulvir. « In me gruper, ~ kalí, ~ da va tavera va altovonera ika lanira den Grande-Chaumière gracé. » Me djumé da ine rotrakur da va cultim pu gadikeem palsé kire va wira va lebikeya mbi pou. Tí kalaf da birga wal cin inkewer, isen jin vazaf ixam pesté duxas va ine.

Dere tí oklaf kire gu tawaday zo abdualbá, neken va zikexa ke cinafa gozara men al aflav. Konakviele gadikeem va ine rozar : « Disukel, Marthe, roneon, maneke datca ke Chennevières tir listaf ! », oken inafe berikye vanlanir aze va yolt ke yestayana imwa erur. Ine va moobrara kaxaar umeke sin me di mibuegad.

Koe werdxo ke Ormesson debanyav. Ixakaf, batcé da maneke al abdufi ise va coba al titosipé. « Radimi lepestakafa is lotuwavafa prilara, ~ trakú, ~ va Marthe co robaalpe ise va rubuca ke gadikeem co rojekú, kareizuson va lekeugal ke bata wida. » Agié. Va lazavanya fogí ise trakú da, kaiki kotcoba dilizeyesa, prilara ezepefa gu cinyona dofa guyaca va mempera co joackar. Cwe astirbaca al dilized. Batcoba tire tir ageltafa, voxen vamoion grupeté, kiren Marthe va prilara milon gu jin tuolar. Voxen me sonké nume va sugdalasa ewa fogemané. Va rena pu mesiakrikya al fogedakté. Vulkú da Grangier W<sup>ye</sup> isu

notre conversation dans le même sens que moi. Mais moi qui ne pouvais m'en rendre compte, je me figurais lui avoir adressé des paroles significatives. Je croyais avoir déclaré mon amour à une personne insensible. J'oubliais que M. et Mme Grangier eussent pu entendre sans le moindre inconvénient tout ce que j'avais dit à leur fille ; mais, moi, aurais-je pu le lui dire en leur présence ?

— Marthe ne m'intimide pas, me répétais-je. Donc, seuls, ses parents et mon père m'empêchent de me pencher sur son cou et de l'embrasser.

Profondément en moi, un autre garçon se félicitait de ces trouble-fête. Celui-ci pensait :

— Quelle chance que je ne me trouve pas seul avec elle ! Car je n'oserais pas davantage l'embrasser, et n'aurais aucune excuse.

Ainsi triche le timide.

Nous reprenions le train à la gare de Sucy. Ayant une bonne demi-heure à l'attendre, nous nous assîmes à la terrasse d'un café. Je dus subir les compliments de Mme Grangier. Ils m'humiliaient. Ils rappelaient à sa fille que je n'étais encore qu'un lycéen, qui passerait son baccalauréat dans un an. Marthe voulut boire de la grenadine ; j'en commandai aussi. Le matin encore, je me serais cru déshonoré en buvant de la grenadine. Mon père n'y comprenait rien. Il me laissait toujours servir des apéritifs. Je tremblai qu'il me plaisantât sur ma sagesse. Il le fit, mais à mots couverts, de façon que Marthe ne devinât pas que je buvais de la grenadine pour faire comme elle.

Arrivés à F..., nous dîmes adieu aux Grangier. Je promis à Marthe de lui porter, le jeudi suivant, la collection du journal Le Mot et Une saison en enfer.

— Encore un titre qui plairait à mon fiancé !

Elle riait.

— Voyons, Marthe ! dit, fronçant les sourcils, sa mère qu'un tel manque de soumission choquait toujours.

Mon père et mes frères s'étaient ennuyés, qu'importe ! Le bonheur est égoïste.

Le lendemain, au lycée, je n'éprouvai pas le besoin de raconter à René, à qui je disais tout, ma journée du dimanche. Mais je n'étais pas d'humeur à supporter qu'il me raillât de n'avoir pas embrassé Marthe en cachette. Autre chose m'étonnait ; c'est qu'aujourd'hui je trouvai René moins différent de mes camarades.

Ressentant de l'amour pour Marthe, j'en ôtais à

W<sup>ya</sup> va kota jinafa kalira pu nazbeya delvejon al rogilded ; voxen jin, kas nekev sinafa tigira pu ine co rokalí ?

— Marthe va jin me tuvazar, ~ pu int tolkalí. ~ Acum ant inaf gadikeem is jinafe gadikye weyonad da van inafa berga blaganyá aze kutcá.

Suyon ice jin, ar yik va batyon funesik wauner. Trakur :

— Bexe ant do ine me tigí ! Kire mantode dere me co rovekutcá, nume va meka skalera co gí.

Batkane vazik sovurser.

Va impadimak koe Sucy golda fu dimrundanyav. Oye bartivackupu ke kera, koe zazdazekos debanyav. Va cpara ke Grangier W<sup>ya</sup> golevgá. Sin va jin pluked. Pu nazbeya kimbad da ware tí oldik yovatas va ekul arti tanda. Marthe va kuvimeda djumulir ; dere vaon jafá. Arinton, ulison va kuvimeda co zo griporayar. Gadye mekon gildar. Gilisker da va afenka pu int zanolú. Skotcé kase gu jinafa ralidura co zo krandé. Ine askir, soe ulkeson inde Marthe me diepiler da va kuvimeda ulí kire milinde djumaskí.

Artlapiyison va F-, va Grangier yasa divkiavav. Pu Marthe abdiplekú da ba diref alubeaviel va dotay dem « Le Mot » fela is « Tanoy Cadim koe Kusto » bureté.

— Ware vergumvelt co puves pu aguntanye !

Ine kiper.

— Benje, Marthe ! ~ gadikya woltsoason kalir, lemistenon gan mana dika levgara.

Jinafe gadikye isu berikyeeem al argawed, xabe ! Kaluca sotir jintrakafa.

Direvielon, koe olda, me satolé da va jinaf afizcek ke taneaviel pu René gopwadé, beka va kotcoba gikalí. Voxe me djutcizá da zo balgé kire va Marthe birgon me al kutcá. Arcoba va jin evodar : re krupté da René me tir amidafe loon dam arak ke palikeem.

Pestaleson va rena mu Marthe, pune mu René is

René, à mes parents, à mes sœurs.

Je me promettais bien cet effort de volonté de ne pas venir la voir avant le jour de notre rendez-vous. Pourtant, le mardi soir, ne pouvant attendre, je sus trouver à ma faiblesse de bonnes excuses qui me permirent de porter après le dîner le livre et les journaux. Dans cette impatience, Marthe verrait la preuve de mon amour, disais-je, et si elle refuse de la voir, je saurais bien l'y contraindre.

Pendant un quart d'heure, je courus comme un fou jusqu'à sa maison. Alors, craignant de la déranger pendant son repas, j'attendis, en nage, dix minutes, devant la grille. Je pensais que pendant ce temps mes palpitations de cœur s'arrêteraient. Elles augmentaient, au contraire. Je manquai tourner bride, mais depuis quelques minutes, d'une fenêtre voisine, une femme me regardait curieusement, voulant savoir ce que je faisais, réfugié contre cette porte. Elle me décida. Je sonnai. J'entrai dans la maison. Je demandai à la domestique si Madame était chez elle. Presque aussitôt, Mme Grangier parut dans la petite pièce où l'on m'avait introduit.

Je sursautai, comme si la domestique eût dû comprendre que j'avais demandé « Madame » par convenance et que je voulais voir « Mademoiselle ». Rougissant, je priai Mme Grangier de m'excuser de la déranger à pareille heure, comme s'il eût été une heure du matin : ne pouvant venir jeudi, j'apportais le livre et les journaux à sa fille.

— Cela tombe à merveille, me dit Mme Grangier, car Marthe n'aurait pu vous recevoir. Son fiancé a obtenu une permission, quinze jours plus tôt qu'il ne pensait. Il est arrivé hier, et Marthe dîne ce soir chez ses futurs beaux-parents.

Je m'en allai donc, et puisque je n'avais plus de chance de la revoir jamais, croyais-je, m'efforçais de ne plus penser à Marthe, et, par cela même, ne pensant qu'à elle.

Pourtant, un mois après, un matin, sautant de mon wagon à la gare de la Bastille, je la vis qui descendait d'un autre. Elle allait choisir dans des magasins différentes choses, en vue de son mariage. Je lui demandai de m'accompagner jusqu'à Henri-IV.

— Tiens, dit-elle, l'année prochaine, quand vous serez en seconde, vous aurez mon beau-père pour professeur de géographie.

Vexé qu'elle me parlât études, comme si aucune autre conversation n'eût été de mon âge, je lui répondis aigrement que ce serait assez drôle.

Elle fronça les sourcils. Je pensai à sa mère.

Nous arrivions à Henri-IV, et, ne voulant pas la

gadikeem is berikyeem leote dadí.

Pu int kuranison abdiplekú da abdi viel ke cinafa kakevetca va ine me wití. Wori, ba siel ke bareaviel, volkeson, va skaleracka va intafa axuca trasí nume vani sielestura va tela neva is fela di buré. Marthe va wazdera va jinafa rena ton bata braldera fu wir, ~ unt kalí, ~ isen ede va mana rabatera co vewar, pune co rodestegé.

Bak bartivamu, dum oviskik kal inafa mona vulté. Bam, kivason da bak estura fu mazuké, bak sanoya waxa kabdue polku paelpepeson ké. Pokoleyé da sionera ke takra batedje co di vukiyir. Ae volson vanlaumayar. Riwe djuprogotcé, voxen mali konaka waxa male vegungaf dilk ayikya va jin riliton levdisuker, djugrupesa da gelbeson keve bat tuvel va coba askí. Va jin gorar. Mamlé. Va mona kolaní. Pu kwik erú kase Weltikya deneon tigrir. Fure, Grangier W<sup>ya</sup> ko olkobama awir liz su zo kostá.

Vagrablé, dumede kwik co gogildayar da al Weltikya guceson al erú voxe ae va Weltocikya djuwí. Tukuraweson, djiá da Grangier W<sup>ya</sup> va jinafa mazukera ba man bartiv skaler, dumede taneaf bartiv mielon co tir. Kire ba alubeaviel me rolanití, pune va neva is fela pu inafa nazbeikya kle re buré.

— Anye, ~ Grangier W<sup>ya</sup> kalir, ~ kiren Marthe va rin me co rovedgober. Inaf aguntanik va udorcek al seotar, ba aksatacku abdi inafa trakura. Arinton al artlapir, isen Marthe dene diref ikagadikeem resielon estutur.

Acum mallaní, aze larde tce mea rovowití, pune va Marthe lasumetrakú, voxe nopeon dun trakú.

Wori, lanrielon arti tanoy aksat, grableson div omaze koe Bastille golda, va ine titlanise va are omaze wí. Ine va yona coba ko dolexe ta intafa kurera fu narar. Erú da va jin kal Henri-IV di dositar.

— Ae, ~ kalir, ~ diretandon edje va toleekafa pula nobatal, pune jinafe ikagadikye titir rinaf tavesik va tawavopa.

Natcunon da va vayara mbi pulví, dumede mekara prilara co tir ke jinafa klaa, eefton dulzé da batcoba co titir nickapafa.

Ine woltsoar. Va inafa gadikya trakú.

Va Henri-IV artlaniv, aze me djubuluson vani batyona fobakasa ewa, gorá da va pulaxo arti tanoy

quitter sur ces paroles que je croyais blessantes, je décidai d'entrer en classe une heure plus tard, après le cours de dessin. Je fus heureux qu'en cette circonstance Marthe ne montrât pas de sagesse, ne me fit aucun reproche, et, plutôt, semblât me remercier d'un tel sacrifice, en réalité nul. Je lui fus reconnaissant qu'en échange elle ne me proposât point de l'accompagner dans ses courses, mais qu'elle me donnât son temps comme je lui donnais le mien.

Nous étions maintenant dans le jardin du Luxembourg ; neuf heures sonnèrent à l'horloge du Sénat. Je renonçai au lycée. J'avais dans ma poche, par miracle, plus d'argent que n'en a d'habitude un collégien en deux ans, ayant la veille vendu mes timbres-poste les plus rares à la Bourse aux timbres, qui se tient derrière le Guignol des Champs-Élysées.

Au cours de la conversation, Marthe m'ayant appris qu'elle déjeunait chez ses beaux-parents, je décidai de la résoudre à rester avec moi. La demie de neuf heures sonnait. Marthe sursauta, point encore habituée à ce qu'on abandonnât pour elle tous ses devoirs de classe. Mais, voyant que je restais sur ma chaise de fer, elle n'eut pas le courage de me rappeler que j'aurais dû être assis sur les bancs de Henri-IV.

Nous restions immobiles. Ainsi doit être le bonheur. Un chien sauta du bassin et se secoua. Marthe se leva, comme quelqu'un qui, après la sieste, et le visage encore enduit de sommeil, secoue ses rêves. Elle faisait avec ses bras des mouvements de gymnastique. J'en augurai mal pour notre entente.

— Ces chaises sont trop dures, me dit-elle, comme pour s'excuser d'être debout.

Elle portait une robe de foulard, chiffonnée depuis qu'elle s'était assise. Je ne pus m'empêcher d'imaginer les dessins que le cannage imprime sur la peau.

— Allons, accompagnez-moi dans les magasins, puisque vous êtes décidé à ne pas aller en classe, dit Marthe, faisant pour la première fois allusion à ce que je négligeais pour elle.

Je l'accompagnai dans plusieurs maisons de lingerie, l'empêchant de commander ce qui lui plaisait et ne me plaisait pas ; par exemple, évitant le rose, qui m'importune, et qui était sa couleur favorite.

Après ces premières victoires, il fallait obtenir de Marthe qu'elle ne déjeunât pas chez ses beaux-parents. Ne pensant pas qu'elle pouvait leur mentir pour le simple plaisir de rester en ma compagnie, je cherchai ce qui la déterminerait à me suivre dans l'école buissonnière. Elle rêvait de connaître un bar américain. Elle n'avait jamais osé demander à son

bartiv kaiki tavera va zovdara di kolaní. Tí kalaf da battode Marthe va int me guutcorar ise mekon culimer ise dace gu mana wetara nugrewar, i gu wetara entisa vodiskafa. Tí muntaf da ikaon me drager da ta doltura di godositá, ise va intaf ugal kozilir milinde va intaf zilí.

Koe Luxembourg gerd re tigiv ; lerdé bartiv koe bartivela ke Pulodaxe mamlar. Va olda levebgá. Koe ucom va jontika erba galovon dadí, i va erba loote dam kon oldik toldon gibeder kiren dene grevelita tigisa kadime Guignol ke Champs-Élysées va jinaf dotay dem riapafe piutegre arinton al dolé.

Bak prilara Marthe givar da den ikagadikeem fu miafizestur, voxen buivé da do jin di zavzagir. Lerdé bartiv do acku mamlar. Marthe vagrabler, me giltise da kontel mu dal int va pula jovler. Voxe, wison da moe azilrova zavzagí, me lasukimbar da moe starka ke Henri-IV re co godebanyé.

Wan mezekav. Kaluca ape tir mana ! Vakol va jumta divgrablur aze va int botcer. Marthe ranyar, dum kontan botces va klokara moi moderama is ton gexata ware kenibesa. Altouson mumar. Batcoba va sintafa gildura larbudajar.

— Bata rova tid olgarsafa, ~ kalir, dumede djuparar kire ranyer.

Va gem kum gemafo leso diskir, i va gem felayen gan debanyera. Va zovdaks rubian gan derma kev alma vol lagestá.

— Djay, larde ko olda me djulanil, pune ko dolta dosital !! ~ Marthe kalir, taneatomon aflason va jinafa iskedara mu int.

Va ine ko konaka gritadolta dositá, tatceson da ine va xa puvesa va int vols jin jafar ; tulon, taruteson va raltaduka mazukesa va jin nek intafa gelukafa uka.

Kaiki batyona mocenera, gojupá da Marthe den ikagadikeem me di miafizestur. Me trakú da puveguckuson va zavzagira do jin puon rototuxar, nume va koncoba aneyá, i va koncoba jupasa da va jin ta binkabemura fu radimelanir. Va amerikafa zazda djukugrupe. Pu aguntanik va mana lapira al

fiancé de l'y conduire. D'ailleurs, il ignorait les bars. Je tenais mon prétexte. À son refus, empreint d'une véritable déception, je pensai qu'elle viendrait. Au bout d'une demi-heure, ayant usé de tout pour la convaincre, et n'insistant même plus, je l'accompagnai chez ses beaux-parents, dans l'état d'esprit d'un condamné à mort espérant jusqu'au dernier moment qu'un coup de main se fera sur la route du supplice. Je voyais s'approcher la rue, sans que rien ne se produisît. Mais soudain, Marthe, frappant à la vitre, arrêta le chauffeur du taxi devant un bureau de poste.

Elle me dit :

— Attendez-moi une seconde. Je vais téléphoner à ma belle-mère que je suis dans un quartier trop éloigné pour arriver à temps.

Au bout de quelques minutes, n'en pouvant plus d'impatience, j'avisai une marchande de fleurs et je choisis une à une des roses rouges, dont je fis faire une botte. Je ne pensais pas tant au plaisir de Marthe qu'à la nécessité pour elle de mentir encore ce soir pour expliquer à ses parents d'où venaient les roses. Notre projet, lors de la première rencontre, d'aller à une académie de dessin ; le mensonge du téléphone qu'elle répéterait, ce soir, à ses parents, mensonge auquel s'ajouterait celui des roses, m'étaient des faveurs plus douces qu'un baiser. Car, ayant souvent embrassé, sans grand plaisir, des lèvres de petites filles, et oubliant que c'était parce que je ne les aimais pas, je désirais peu les lèvres de Marthe. Tandis qu'une telle complicité m'était restée, jusqu'à ce jour, inconnue.

Marthe sortait de la poste, rayonnante, après le premier mensonge. Je donnai au chauffeur l'adresse d'un bar de la rue Daunou.

Elle s'extasiait, comme une pensionnaire, sur la veste blanche du barman, la grâce avec laquelle il secouait les gobelets d'argent, les noms bizarres ou poétiques des mélanges. Elle respirait de temps en temps les roses rouges dont elle se promettait de faire une aquarelle, qu'elle me donnerait en souvenir de cette journée. Je lui demandai de me montrer une photographie de son fiancé. Je le trouvai beau. Sentant déjà quelle importance elle attachait à mes opinions, je poussai l'hypocrisie jusqu'à lui dire qu'il était très beau, mais d'un air peu convaincu, pour lui donner à penser que je le lui disais par politesse. Ce qui, selon moi, devait jeter le trouble dans l'âme de Marthe, et, de plus, m'attirer sa reconnaissance.

Mais, l'après-midi, il fallut songer au motif de son voyage. Son fiancé, dont elle savait les goûts, s'en était remis complètement à elle du soin de choisir leur mobilier. Mais sa mère voulait à toute force la suivre. Marthe, enfin, en lui promettant de ne pas

vol roveberur. Ostik bantan va zazda somenobar. Va yonta gí. Beka ine awuzanon vewar, wan trakú da tere fu finer. Remi bartivacku, buiveteson va kotcoba al yazgá voxe ten karaké nume den ikagadikeem djukudositá, ton swavasok ke xonukalanzanik pokoles kali bocafa vula da kon xag moe kelda van rejdera lizukonatar. Va vannisa vawa wí voxen mecoba sokir. Voxen laizon, tazeson va ralpa, Marthe va stasik ke diremork kabdue piutexe vukisir.

Kalir :

— Va jin kemel !! Pu ikagadikya fu sumepulví, kalison da koe revava tigí, slikeke iluon num zdarianson.

Arti konaka wexa, gitakeson, va imwadolesik boyoté aze va raltada tantanon nará aze va tsenke volmiv epú. Va puvegura ke Marthe abicote trakú, voxe loote guzeká da resielon ware gorotuxatar viele pu gadikeem va xanta ke raltada gonodiveter. Cinafa djumera va nobara va zovdas cultim, bak taneafa kakevera ; rotuxara ke sumepulvira resielon tolkalitina pu gadikeem, i rotuxara valey tela icde raltada, bata kotcoba tiyid mu jin tarja pibafa loon dam kutcara. Kiren jontikviele mepuveguson kutcayason va konaka sardikya is vulkuyuson da va sina me renayá, pune va kutceem ke Marthe djumansá. Solve mana dofuguca tir megрупена gan jin, batvieli.

Marthe va piutexe divlanir, ayewase, radimi tela taneafa rotuxara. Va mane ke zazda keve Daunou vawila pu stasik golé.

Bro darsaf nobasik, va batakafa femla ke zanivasik vendegar, is va inafa kuca ta botcera va dilgavaf xwey, ik va atedaf ok ezlaf yolt ke ulida. Va kerafa raltada dile senger ise abdiplekur da va lavatrutca icdeon lingeter, i va trutca zilitina pu jin ta namira va bat vielcek. Erú da va afigasuteks va aguntanik nedir. Krupté da in tir listaf. Ixam pestaleson da va jinaf trakuray tuzolonar, tí murkapaf kalison da in tir listapaf, vox vilkiranson numen ine di trakur da dolon kalickí. Batcoba tce va skaltera ko gloja ke Marthe num ostik jekura va inafa muntuca gomimar.

Voxen bak kielcek, va danda ke inafa koyara gonundev. Aguntanik dem grupena griva gu ine ta kiblara va sintaf gutoeem va int al jovler. Voxen inafa gadikya en djudositayar. Marthe, tere, abdiplekuson



faire de folies, avait obtenu de venir seule. Elle devait, ce jour-là, choisir quelques meubles pour leur chambre à coucher. Bien que je me fusse promis de ne montrer d'extrême plaisir ou déplaisir à aucune des paroles de Marthe, il me fallut faire un effort pour continuer de marcher sur le boulevard d'un pas tranquille qui maintenant ne s'accordait plus avec le rythme de mon cœur.

Cette obligation d'accompagner Marthe m'apparut comme une malchance. Il fallait donc l'aider à choisir une chambre pour elle et un autre ! Puis, j'entrevis le moyen de choisir une chambre pour Marthe et pour moi.

J'oubliais si vite son fiancé, qu'au bout d'un quart d'heure de marche, on m'aurait surpris en me rappelant que, dans cette chambre, un autre dormirait auprès d'elle.

Son fiancé goûtait le style Louis XV.

Le mauvais goût de Marthe était autre ; elle aurait plutôt versé dans le japonais. Il me fallut donc les combattre tous deux. C'était à qui jouerait le plus vite. Au moindre mot de Marthe, devinant ce qui la tentait, il me fallait lui désigner le contraire, qui ne me plaisait pas toujours, afin de me donner l'apparence de céder à ses caprices, quand j'abandonnerais un meuble pour un autre, qui dérangeait moins son œil.

Elle murmurait : « Lui qui voulait une chambre rose. » N'osant même plus m'avouer ses propres goûts, elle les attribuait à son fiancé. Je devinai que dans quelques jours nous les raillerions ensemble.

Pourtant je ne comprenais pas bien cette faiblesse. « Si elle ne m'aime pas, pensai-je, quelle raison a-t-elle de me céder, de sacrifier ses préférences, et celles de ce jeune homme, aux miennes ? » Je n'en trouvai aucune. La plus modeste eût été encore de me dire que Marthe m'aimait. Pourtant j'étais sûr du contraire.

Marthe m'avait dit : « Au moins laissons-lui l'étoffe rose. » – « Laissons-lui ! » Rien que pour ce mot, je me sentais près de lâcher prise. Mais « lui laisser l'étoffe rose » équivalait à tout abandonner. Je représentai à Marthe combien ces murs roses gâcheraient les meubles simples que « nous avons choisis », et, reculant encore devant le scandale, lui conseillai de faire peindre les murs de sa chambre à la chaux !

C'était le coup de grâce. Toute la journée, Marthe avait été tellement harcelée qu'elle le reçut sans révolte. Elle se contenta de me dire : « En effet, vous avez raison. »

À la fin de cette journée éreintante, je me félicitai

va ralidura, al seotar da ant rolapir. Revielon va konako guto ta sinafa mawa gokiblar. Beka pu int al abdiplekú da va meke puve ok mepuve nope kona ewa ke Marthe di nedí, soe moe bedom wan lasulaní, soe aulon kore jinafa gandira mea tir ton armor mil dam tel ke lanira.

Bata vebana dositara va Marthe to goxe cwe tir. Kiren kle gopomá enide va mawa ta int is artan di kiblar ! Voxen va mergil witá, i va mergil ta kiblara va mawa mu Marthe is jin.

Va aguntanik kalion vulkupú eke arti lanisu bartivamu, kontan va jin co evodar ede co kalir da artan koe bata mawa kenibeter.

Aguntanik va Louis-XV martig gikarolar.

Grivaja ke Marthe tir ara ; va niponaf martig lodamon abdualbackar. Kle va bat is ban golyumá. Vefara tir : toktel ke cin lokalion fu tegir ? Ba beta ewa ke Marthe, diepileson va coba zoesa va ine, va volaca govedasugdá, beka dile me zo puvegá, enide va inafa rinta nuxaadá, kotviele va kono guto mu aro leon funeso va inaf iteem jovlé.

Ine prejar : « In va raltadukafa mawa galpeyer. » Va intafa griva dace mea rovewelidar, nume pu aguntanik vaon yofter. Diepilé da arti abic viel, belcon vaon balgetev.

Wori va bata axaca gildansá. « Ede ine va jin me renar, ~ trakú, ~ tokdume pu jin xaadar ? tokdume va intyona abdualbara wetar, is va telyona ke bat yik ika telyona ke jin ? » Va meka lazava trasí. Tela beta soe co tir da co zolté da Marthe va jin co renar. Neken va voluca lané.

Marthe kalir :

— Icle, va raltadukaf lay pu in isket !! »

— Co isket !!

Bata antafa ewa va jin fu cener. Voxen, « iskera va raltadukaf lay », batcoba co milvodar da va kotcoba jovlé. Pu Marthe kaatoé maneke bata raltadukafa rebava va opelafo guto « cinon kiblar » co emoyad, nume dimefison kevu bilita, pirdá da ine va mawa kum kalka volmiv linger.

To baliaca tir. Afizcekon, Marthe al zo kugdapar eke meexuson zo vanolar. Nemon kalir : « Ae, ovel. »

du pas que j'avais fait. J'étais parvenu à transformer, meuble à meuble, ce mariage d'amour, ou plutôt d'amourette, en un mariage de raison, et lequel ! puisque la raison n'y tenait aucune place, chacun ne trouvant chez l'autre que les avantages qu'offre un mariage d'amour.

En me quittant, ce soir-là, au lieu d'éviter désormais mes conseils, elle m'avait prié de l'aider les jours suivants dans le choix de ses autres meubles. Je le lui promis, mais à condition qu'elle me jurât de ne jamais le dire à son fiancé, puisque la seule raison qui pût à la longue lui faire admettre ces meubles, s'il avait de l'amour pour Marthe, c'était de penser que tout sortait d'elle, de son bon plaisir, qui deviendrait le leur.

Quand je rentrai à la maison, je crus lire dans le regard de mon père qu'il avait déjà appris mon escapade. Naturellement il ne savait rien ; comment eût-il pu le savoir ?

« Bah ! Jacques s'habitua bien à cette chambre », avait dit Marthe. En me couchant, je me répétais que, si elle songeait à son mariage avant de dormir, elle devait, ce soir, l'envisager de tout autre sorte qu'elle ne l'avait fait les jours précédents. Pour moi, quelle que fût l'issue de cette idylle, j'étais, d'avance, bien vengé de son Jacques : je pensais à la nuit de noces dans cette chambre austère, dans « ma » chambre !

Le lendemain matin, je guettais dans la rue le facteur qui devait apporter une lettre d'absence. Il me la remit, je l'emportai, jetant les autres dans la boîte de notre grille. Procédé trop simple pour ne pas en user toujours.

Manquer la classe voulait dire, selon moi, que j'étais amoureux de Marthe. Je me trompais. Marthe ne m'était que le prétexte de cette école buissonnière. Et la preuve, c'est qu'après avoir goûté en compagnie de Marthe aux charmes de la liberté, je voulus y goûter seul, puis faire des adeptes. La liberté me devint vite une drogue.

L'année scolaire touchait à sa fin, et je voyais avec terreur que ma paresse allait rester impunie, alors que je souhaitais le renvoi du collège, un drame, enfin, qui clôturât cette période.

À force de vivre dans les mêmes idées, de ne voir qu'une chose, si on la veut avec ardeur, on ne remarque plus le crime de ses désirs. Certes, je ne cherchais pas à faire de la peine à mon père ; pourtant, je souhaitais la chose qui pourrait lui en faire le plus. Les classes m'avaient toujours été un supplice ; Marthe et la liberté avaient achevé de me les rendre intolérables. Je me rendais bien compte que, si j'aimais moins René, c'était simplement parce qu'il me rappelait quelque chose du collège. Je

Teni bat kuncas afizcek, va askiyina bora wauné. Va bata renakurera ( renamakurera ) gu ovarenara al gutogutoon lajupartazuká, i gu mana ! larde ova va runda vol kereler kiren battan va gunteem ke renakurera dene bantan anton sotrasir.

Resielon buluson, lodame Marthe batvielu va jinyona pirdara taruter, pune djiar da bak yon diref viel ta kiblara va aryono guto pomatá. Abdiplekú, voxe va vogara kredá, i va vogara da pu aguntanik vol kalitir larde antafa lazavanya artion rojupasa va doatera va batyono guto, ede bantan va Marthe en renar, to trakura tir da kotcoba gan ine zo nekir, is gan inafe puvecke vanpitise sinafe.

Viele dimdenlaní, pune ko disukera ke gadye fobelí da ine gu jinafa yatera ixam al zo givar. Tire ae va mecoba gruper ; tokkane co rogrupeyer ?

« Baix ! Jacques va bata mawa giltavecketer, » Marthe al kalir. Ba komodera pu int wan trakú da, ede abdi kenibera va kurera under, pune resielon en goguzekar arinde darevielon al askir. Luxe jin, betinde bata rezatcara co titir, gu inaf Jacques abdiston al zo jaxadá : va vidiamielcek koe bata soyutafa mawa trakú, koe « jinafa » mawa !

Direrielon koe vawila va piutebildesik cwe bures va twa icde gracera pitcá. Va ina mbi bulká, koucomá edje va arak ko twak ke cinafu polku mimá. Bata diotetca tir opelackafa nume vaon gifavé.

Gracera va olda sedme jin sugdalar da tí renas va Marthe. Roklé. Marthe anton tir yonta ta bata binkabema. Wetce kowazdera, grivuteyeson do Marthe va mempera ke nuyuca, to ant re djugrivuté aze tuponkatá. Nuyuca kalion fu vanpir mala.

Bemugal tir poki tena, voxen mayeson wí da jinafa vunguca me di zo pursar beka di zo djudivoldá, da va kona piza tenukesa va bata rekola djumé.

Tre blira dem milyona rieta is wira va antaca, ede kontan lujon vaon djumer, pune metan va gomilara ke inyona galpera sokatcalar. Efe va gadye me puidá ; wori va tela coba loeke ropuidasa djutrasí. Pula kotviele al tid rejdera tove jin ; Marthe is nuyuca parmon al tumerogindenad. Sonckeké da ede va René leon karolá, batcoba opelon tir to kiren ine va koncoba ke reila pu jin kimbar. Mejé isen bata kivara va jin dace altokon akolesir viele trakú da koe

souffrais, et cette crainte me rendait même physiquement malade, à l'idée de me retrouver, l'année suivante, dans la niaiserie de mes condisciples.

Pour le malheur de René, je lui avais trop bien fait partager mon vice. Aussi, lorsque, moins habile que moi, il m'annonça qu'il était renvoyé de Henri-IV, je crus l'être moi-même. Il fallait l'apprendre à mon père, car il me saurait gré de le lui dire moi-même, avant la lettre du censeur, lettre trop grave à subtiliser.

Nous étions un mercredi. Le lendemain, jour de congé, j'attendis que mon père fût à Paris pour prévenir ma mère. La perspective de quatre jours de trouble dans son ménage l' alarma plus que la nouvelle. Puis, je partis au bord de la Marne, où Marthe m'avait dit qu'elle me rejoindrait peut-être. Elle n'y était pas. Ce fut une chance. Mon, amour puisant dans cette rencontre une mauvaise énergie, j'aurais pu, ensuite, lutter contre mon père ; tandis que l'orage éclatant après une journée de vide, de tristesse, je rentrai le front bas, comme il convenait. Je revins chez nous un peu après l'heure où je savais que mon père avait coutume d'y être. Il « savait » donc. Je me promenai dans le jardin, attendant que mon père me fît venir. Mes sœurs jouaient en silence. Elles devinaient quelque chose. Un de mes frères, assez excité par l'orage, me dit de me rendre dans la chambre où mon père s'était étendu.

Des éclats de voix, des menaces, m'eussent permis la révolte. Ce fut pire. Mon père se taisait ; ensuite, sans aucune colère, avec une voix même plus douce que de coutume, il me dit :

— Eh bien que comptes-tu faire maintenant ?

Les larmes qui ne pouvaient s'enfuir par mes yeux, comme un essaim d'abeilles, bourdonnaient dans ma tête. À une volonté, j'eusse pu opposer la mienne, même impuissante. Mais devant une telle douceur, je ne pensais qu'à me soumettre.

— Ce que tu m'ordonneras de faire.

— Non, ne mens pas encore. Je t'ai toujours laissé agir comme tu voulais ; continue. Sans doute auras-tu à cœur de m'en faire repentir.

Dans l'extrême jeunesse, l'on est trop enclin, comme les femmes, à croire que les larmes dédommagent de tout. Mon père ne me demandait même pas de larmes. Devant sa générosité, j'avais honte du présent et de l'avenir. Car je sentais que quoi que je lui dise, je mentirais. « Au moins que ce mensonge le reconforte, pensai-je, en attendant de lui être une source de nouvelles peines. » Ou plutôt non, je cherche encore à me mentir à moi-même. Ce que je voulais, c'était faire un travail, guère plus

trawuca ke milbemikeem diretandon gire tigití.

Xakon gu René, va intafa fogra kiewarson doon al walzilí. Acum viele ine deksafe leon dam jin dakter da va Henri-IV di zo divoldar, pune dere zo fodivoldá. Va gadye gogivá kiren ine karolatar da miv al kalití, abdi twa ke oldagadesik, i abdi twa gorestarsafa num melevdubietena.

To balemeaviel tir. Direvielon, i udorvielon, ké da gadye koe Paris tigr abdidá va gadya walzé. Siak va skaltena balemka dene exoma loon dam warzot tubemuar. Azen ken Marne mallaní, lize Marthe al kalir da rotir kakeveter. Me tigr. Bexe. Ae kakeveson, jinafa rena va faja co lirder nume va gadye azon co di lyumá ; solve nope xefto vinustayaso moi vlardaf is gabentaf vielcek, joomason dum fudjeson fu dimdenlaní. Den cin dimlaní grupeson viele lewe gadye gitigr. Kle « gruper ». Koe matela gozá, keson da gadye va jin volmiv rozar. Berya amliton vefad. Va koncoba diepiled. Tane berye, lulane gan xeftoara, kalir da ko mawa di golaní lize gadye senyer.

Vinustara ke puda ik dratcera co jupad da co kevié. Coba tir lorotafa. Gadye amlitar ; azon mevudeson, ton dace puda lozijnafa dam gubeon, kalir :

— Kle va tokcoba re xialal ?

Ikuza va jinaf iteem dum blatglemi me rodinvir nume koe taka felkur. Lent inafa kuranira, va tela jinafa nek merotaskisa co rokevú. Voxe kev mana zijnuca gonoxaá.

— Va coba dirgatal da gonaskí.

— Volgue, me ware rotuxadal !! Kotviele al iské enide tegil inde djumel. Wan askil !! Ape djukuraskitil enide di iregleté.

Bak tena ke jotugal, dum ayikya djufolit da ikuza gu kotcoba grikidar. Gadye va ikuza dace me erur. Nope inafa vonuca, tí kinokaf gu gelkeugal is stekeugal. Kire pestalé da kalison va betcoba fu rotuxadá. « Icle bata rotuxadara va ine tolpozilir !!, ~ trakú, ~ vieli va warzafa puidera nekí. » Oke kre volgue, pu int wan djurotuxadá. To va kobara djupaskí, i va kobara cuesisa lion dam gozara is milinde iskesa va nuyuca pu swava num dure lotisa

fatigant qu'une promenade, et qui laissât comme elle, à mon esprit, la liberté de ne pas se détacher de Marthe une minute. Je feignis de vouloir peindre et de n'avoir jamais osé le dire. Encore une fois, mon père ne dit pas non, à condition que je continuasse d'apprendre chez nous ce que j'aurais dû apprendre au collège, mais avec la liberté de peindre.

Quand des liens ne sont pas encore solides, pour perdre quelqu'un de vue, il suffit de manquer une fois un rendez-vous. À force de penser à Marthe, j'y pensai de moins en moins. Mon esprit agissait, comme nos yeux agissent avec le papier des murs de notre chambre. À force de le voir, ils ne le voient plus.

Chose incroyable ! J'avais même pris goût au travail. Je n'avais pas menti comme je le craignais.

Lorsque quelque chose, venu de l'extérieur, m'obligeait à penser moins paresseusement à Marthe, j'y pensais sans amour, avec la mélancolie que l'on éprouve pour ce qui aurait pu être. « Bah ! me disais-je, c'eût été trop beau. On ne peut à la fois choisir le lit et coucher dedans. »

Une chose étonnait mon père. La lettre du censeur n'arrivait pas. Il me fit à ce sujet sa première scène, croyant que j'avais soustrait la lettre, que j'avais feint ensuite de lui annoncer gratuitement la nouvelle, que j'avais ainsi obtenu son indulgence. En réalité, cette lettre n'existait pas. Je me croyais renvoyé du collège, mais je me trompais. Aussi, mon père ne comprit-il rien lorsque, au début des vacances, nous reçûmes une lettre du proviseur.

Il demandait si j'étais malade et s'il fallait m'inscrire pour l'année suivante.

La joie de donner enfin satisfaction à mon père comblait un peu le vide sentimental dans lequel je me trouvais car, si je croyais ne plus aimer Marthe, je la considérais du moins comme le seul amour qui eût été digne de moi. C'est dire que je l'aimais encore.

J'étais dans ces dispositions de cœur quand, à la fin de novembre, un mois après avoir reçu une lettre de faire-part de son mariage, je trouvai, en rentrant chez nous, une invitation de Marthe qui commençait par ces lignes : « Je ne comprends rien à votre silence. Pourquoi ne venez-vous pas me voir ? Sans doute avez-vous oublié que vous avez choisi mes meubles ?... »

Marthe habitait J... ; sa rue descendait jusqu'à la Marne. Chaque trottoir réunissait au plus une douzaine de villas. Je m'étonnai que la sienne fût si grande. En réalité, Marthe habitait seulement le haut, les propriétaires et un vieux ménage se partageant le bas.

va Marthe. Stetá da djulingé voxe al me rovekalí. Ware gadye me mekalir, ant ede dene cin wan raveté dumedé koe olda co raveté, vox dem nuyuca ta lingera.

Viele gluya men tid delafa, pune tanafa gracera va kakevetca staper nume korik di zo drasur. Loon va Marthe trakú, pune leleon vaon trakú. Jinafa swava tegir milinde iteem icde ros ke rebava ke mawa sotegir. Loon wir, pune tere mea wir.

Man volfoliks ! Va kobara dace toz karolá. Me al rotuxadá, voldum kivara.

Viele koncoba divufisa vebar da va Marthe levungon gotrakú, pune reniskon askí, ton kexuca satolena gu coba co rotiyisa. « Baix ! ~ unt kalí, ~ mancoba co tiyir listarsafa. Va ilava is moeon kenibera belcon me rokiplá. »

Koncoba va gadye evodar. Twa ke oldagadesik me artnir. Ine va jin taneatomon nyaler, folison da va twa al solimpá aze va fastafa warzotara al stetá nume batkane va dalintafa driuca al belundá. Ae bata twa me krulder. Al folí da zo divoldayá voxe al roklé. Batdume ba tena ke tilderugal gadye va mecoba al gildar viele va twa ke oldapofesik al kazawav.

Bantel eruyur kase akoleyé, nume va jin tori diretanda di gobendeyer.

Tí daavaf kire va gadye tere rorwavé ise va pestakaf mekak ke jinafa tigira rotadonemé kire va Marthe mea forená neke wetce antaf renanik bagaliaf gu jin torigí. Trabe wan rená.

Ton bata renadebala tí viele arti tanoy aksat kaike kazawara va twa kocenkasa va kurera, moni acku ke santaneaksat, va ganexa ke Marthe dimdenlanison trasí, i va twa dem bata toza : « Va rinafa amlitara vol gildá. Tokdume witison va jin me lanil ? Ape al vulkul da va jinaf gutoeem al kiblal ?... »

Marthe koe J- re soker ; inafa vavila vane titon Marne kuksa tigrir. Kot twern va san-toloya garia iclo dazanir. Destá da tela inafa tir maneke gijafa. Ae, Marthe koe vegem anton irubar, kiren pilkotikeem is guazafa exoma va titak walzilison kopoled.

Viele ta kielestura artlaní, miel ixam dur. Ant dilk

Quand j'arrivai pour goûter, il faisait déjà nuit. Seule une fenêtre, à défaut d'une présence humaine, révélait celle du feu. À voir cette fenêtre illuminée par des flammes inégales, comme des vagues, je crus à un commencement d'incendie. La porte de fer du jardin était entrouverte. Je m'étonnai d'une semblable négligence. Je cherchai la sonnette : je ne la trouvai point. Enfin, gravissant les trois marches du perron, je me décidai à frapper contre les vitres du rez-de-chaussée de droite, derrière lesquelles j'entendais des voix. Une vieille femme ouvrit la porte : je lui demandai où demeurait Mme Lacombe (tel était le nouveau nom de Marthe) : « C'est au-dessus. » Je montai l'escalier dans le noir, trébuchant, me cognant, et mourant de crainte qu'il fût arrivé quelque malheur. Je frappai. C'est Marthe qui vint m'ouvrir. Je faillis lui sauter au cou, comme les gens qui se connaissent à peine, après avoir échappé au naufrage. Elle n'y eût rien compris. Sans doute me trouva-t-elle l'air égaré, car, avant toute chose, je lui demandai pourquoi « il y avait le feu ».

— C'est qu'en vous attendant, j'avais fait dans la cheminée du salon un feu de bois d'olivier, à la lueur duquel je lisais.

En entrant dans la petite chambre qui lui servait de salon, peu encombrée de meubles, et que les tentures, les gros tapis doux comme un poil de bête, rétrécissaient jusqu'à lui donner l'aspect d'une boîte, je fus à la fois heureux et malheureux comme un dramaturge qui, voyant sa pièce, y découvre trop tard des fautes.

Marthe s'était de nouveau étendue le long de la cheminée, tisonnant la braise, et prenant garde à ne pas mêler quelque parcelle noire aux cendres.

— Vous n'aimez peut-être pas l'odeur de l'olivier ? Ce sont mes beaux-parents qui en ont fait venir pour moi une provision de leur propriété du Midi.

Marthe semblait s'excuser d'un détail de son cru, dans cette chambre qui était mon œuvre. Peut-être cet élément détruisait-il un tout, qu'elle comprenait mal.

Au contraire. Ce feu me ravit, et aussi de voir qu'elle attendait comme moi de se sentir brûlante d'un côté, pour se retourner de l'autre. Son visage calme et sérieux ne m'avait jamais paru plus beau que dans cette lumière sauvage. À ne pas se répandre dans la pièce, cette lumière gardait toute sa force. Dès qu'on s'en éloignait, il faisait nuit, et on se cognait aux meubles.

Marthe ignorait ce que c'est que d'être mutine. Dans son enjouement, elle restait grave.

Mon esprit s'engourdissait peu à peu auprès d'elle, je la trouvai différente. C'est que, maintenant que

ledam ayaf tisik va tey razdar. Wison va bat diik koafin gan memilafa teyka dum runta, va firdtoza folí. Azilaf tuvel ke matela tir fenkumuyun. Va mana frayera destá. Va mamlesiki aneyá ; me trasí. Tere, vanticianiyison va avlakeem ke rapsay, va ralpa ke ronef sidot djukutazé, lizu puda zo gilded. Guazikya va tuvel fenkur : erú lize Lacombe W<sup>ya</sup> soker (Lacombe tir reyolt ke Marthe) : « Ticeon ». Va fogelom koe orika ticlaní, ardeotason is tanileweson is kivarson da xaka co sokiyir. Tazé. To Marthe fenkur. Ben inafa berga riwe ipé, milinde grupedansas korik divvawayas va bopelawera volins gilaskid. Ine vol co gildar. Ape krupter da nuvonagé, kiren abdi kotcoba erú dume « tey tir ».

— Kiren keson va rin, va tey kum krubinta koe keldega ke bontay al askí, aze keve afiga beliyí.

Kolanison va mawama wetce bontay dem abico guto is dem storn is tcalistap pibaf dum sulemim, i va mawa tuvwepana num nutisa bor, belcon tí kalaf isu vol, inde wenyapizusik wis va intafa drunta va rola gaverson kosmar.

Marthe kene keldega gin senyer, kalizison va reliez kan nornokay, is kalobrason da koni ebeltafi ki gu guboy me belcekar.

— Va dakela ke kruba rotir me albal ? To ikagdikeem va eksa ke intaf pilkot ke Vageexo mu jin volmiv al vanburer.

Marthe va pinta ke int nuparar, koe bata mawa tisa ke jinafa skura. Rotir bata ra va kotak vilar volsen ine gildajar.

Volson. Bat tey va jin felber, isen zo wivé wison da dum jin kotviele ine pester batkrilon teyedase, pune bankrilon rwoder. Inafa vumeltafa is gorestafa gexata koe bata govitafi afi sedme jin nutir listafa loon dam betviele. Koplewenseson ko bata olkoba, bati afi va varafo po vider. Kotvielu illaní, pune miel dur numen va kono guto volins klantá.

Marthe me grutir rovafe. Koe daava, wan tir gorestafe.

Jinafa swava pokeon abicabicon tuglagawer,

j'étais sûr de ne plus l'aimer, je commençais à l'aimer. Je me sentais incapable de calculs, de machinations, de tout ce dont, jusqu'alors, et encore à ce moment-là, je croyais que l'amour ne peut se passer. Tout à coup, je me sentais meilleur. Ce brusque changement aurait ouvert les yeux de tout autre : je ne vis pas que j'étais amoureux de Marthe. Au contraire, j'y vis la preuve que mon amour était mort, et qu'une belle amitié le remplacerait. Cette longue perspective d'amitié me fit admettre soudain combien un autre sentiment eût été criminel, lésant un homme qui l'aimait, à qui elle devait appartenir, et qui ne pouvait la voir.

Pourtant, autre chose m'aurait dû renseigner sur mes véritables sentiments. Il y a quelques mois, quand je rencontrais Marthe, mon prétendu amour ne m'empêchait pas de la juger, de trouver laides la plupart des choses qu'elle trouvait belles, la plupart des choses qu'elle disait, enfantines. Aujourd'hui, si je ne pensais pas comme elle, je me donnais tort. Après la grossièreté de mes premiers désirs, c'était la douceur d'un sentiment plus profond qui me trompait. Je ne me sentais plus capable de rien entreprendre de ce que je m'étais promis. Je commençais à respecter Marthe, parce que je commençais à l'aimer.

Je revins tous les soirs ; je ne pensai même pas à la prier de me montrer sa chambre, encore moins à lui demander comment Jacques trouvait nos meubles. Je ne souhaitais rien d'autre que ces fiançailles éternelles, nos corps étendus près de la cheminée, se touchant l'un l'autre, et moi, n'osant bouger, de peur qu'un seul de mes gestes suffît à chasser le bonheur.

Mais Marthe, qui goûtait le même charme, croyait le goûter seule. Dans ma paresse heureuse, elle lut de l'indifférence. Pensant que je ne l'aimais pas, elle s'imaginait que je me lasserais vite de ce salon silencieux, si elle ne faisait rien pour m'attacher à elle.

Nous nous taisions. J'y voyais une preuve du bonheur.

Je me sentais tellement près de Marthe, avec la certitude que nous pensions en même temps aux mêmes choses, que lui parler m'eût semblé absurde, comme de parler haut quand on est seul. Ce silence accablait la pauvre petite. La sagesse eût été de me servir de moyens de correspondre aussi grossiers que la parole ou le geste, tout en déplorant qu'il n'en existât point de plus subtils.

À me voir tous les jours m'enfoncer de plus en plus dans ce mutisme délicieux, Marthe se figura que je m'ennuyais de plus en plus. Elle se sentait prête à tout pour me distraire.

Sa chevelure dénouée, elle aimait dormir près du

krupaté da ine tir amidafe. Re lané da vaon mea rená, acum en toz rená. Pestalé da vol ropatavá ike vol roturbé, va betcoba batvielu is ware nuve rofiandena gan rena vol rotaskí. Vere pesté lokiewaf. Bata levgafa betawera va vofara ke bet artan co jupar : me sonké da tí renas va Marthe. Volson, mbi wazdé da jinafa rena mea tir numen nucanya fu ikaplekur. Bat renas siakap jupar da levgon dosté da kotara pestaka co tir gomilafa kire va kontan renas va ine co moxar, i va kontan godikis vox me rowis.

Wori, arcoba gu jinaf ageltucaf pestakeem co gocenkar. Weti konak aksat, kotviele va Marthe kakeveyé, jinafa drowigafa rena vol tatceyer da va ine malyedayá, da krupteyé da inafa locoba listafa vol tiyid mana, i locoba rumeafa. Re, ede dum ine me trakú, pune arse kiové. Kaiki duskuca ke jinyona jugemera, to gan pibuca ke lopofa pestaka zo coé. Pestalé da va betcoba abdiplekuyuna mea di rotaskí. Va Marthe toz tarká kire toz rená.

Kotsielon laní ; dace me djudjiá da ine va mawa di nedir, ike ware leon me djumerú inde Jacques va cinyono guto al krafiar. Va bata kotabafa aguntara anton jugemé, va alto uzeso senyeso poke keldega, ise me rovezeká, kivason da beta zatcara ke jin va kaluca co aloyackar.

Voxen Marthe va mila mempera grivuter neke ant fogrivuter. Va brunuca ko jinafa vunguca belir. Trakur da gan jin me zo renar, nume gestir da gu bat amlitaf bontay fure di zo argá ede va mecoba tikisa va jin co askir.

Stivawev. Va wazdera va kaluca guon maltrakú.

Poke Marthe kiewepé, laneson da va milcoba miledje trakuv, eke pulvira fotir solovafa, damo unt pulvira viele ant tit. Bata amlitara va bata kimtya anzar. To utcoruca co tir ede va goleba yoromafa lion dam ewa ok zatca co favé, miledje daboresson da mekara lorukuzafa co krulder.

Kotvielon ko bata kiewotafa stivara loloon tutitsuyawé, numen Marthe gestir da loloon argawé. Pester da djuprogaskirsir enide va jin di deaser.

Ton stokewes usuk, poke tey djukakeniber. Oken

feu. Ou plutôt je croyais qu'elle dormait. Son sommeil lui était prétexte, pour mettre ses bras autour de mon cou, et une fois réveillée, les yeux humides, me dire qu'elle venait d'avoir un rêve triste. Elle ne voulait jamais me le raconter. Je profitais de son faux sommeil pour respirer ses cheveux, son cou, ses joues brûlantes, et en les effleurant à peine pour qu'elle ne se réveillât point ; toutes caresses qui ne sont pas, comme on croit, la menue monnaie de l'amour, mais, au contraire, la plus rare, et auxquelles seule la passion puisse recourir. Moi, je les croyais permises à mon amitié. Pourtant, je commençai à me désespérer sérieusement de ce que seul l'amour nous donnât des droits sur une femme. Je me passerai bien de l'amour, pensai-je, mais jamais de n'avoir aucun droit sur Marthe. Et, pour en avoir, j'étais même décidé à l'amour, tout en croyant le déplorer. Je désirais Marthe et ne le comprenais pas.

Quand elle dormait ainsi, sa tête appuyée contre un de mes bras, je me penchais sur elle pour voir son visage entouré de flammes. C'était jouer avec le feu. Un jour que je m'approchais trop sans pourtant que mon visage touchât le sien, je fus comme l'aiguille qui dépasse d'un millimètre la zone interdite et appartient à l'aimant. Est-ce la faute de l'aimant ou de l'aiguille ? C'est ainsi que je sentis mes lèvres contre les siennes. Elle fermait encore les yeux, mais visiblement comme quelqu'un qui ne dort pas. Je l'embrassai, stupéfait de mon audace, alors qu'en réalité c'était elle qui, lorsque j'approchais de son visage, avait attiré ma tête contre sa bouche. Ses deux mains s'accrochaient à mon cou ; elles ne se seraient pas accrochées plus furieusement dans un naufrage. Et je ne comprenais pas si elle voulait que je la sauve, ou bien que je me noie avec elle.

Maintenant, elle s'était assise, elle tenait ma tête sur ses genoux, caressant mes cheveux, et me répétant très doucement : « Il faut que tu t'en ailles, il ne faut plus jamais revenir. » Je n'osais pas la tutoyer ; lorsque je ne pouvais plus me taire, je cherchais longuement mes mots, construisant mes phrases de façon à ne pas lui parler directement, car si je ne pouvais pas la tutoyer, je sentais combien il était encore plus impossible de lui dire vous. Mes larmes me brûlaient. S'il en tombait une sur la main de Marthe, je m'attendais toujours à l'entendre pousser un cri. Je m'accusai d'avoir rompu le charme, me disant qu'en effet j'avais été fou de poser mes lèvres contre les siennes, oubliant que c'était elle qui m'avait embrassé. « Il faut que tu t'en ailles, ne plus jamais revenir. » Mes larmes de rage se mêlaient à mes larmes de peine. Ainsi la fureur du loup pris lui fait autant de mal que le piège. Si j'avais parlé, ç'aurait été pour injurier Marthe. Mon silence l'inquiéta ; elle y voyait de la résignation. « Puisqu'il est trop tard, la faisais-je penser, dans mon injustice peut-être clairvoyante, après tout, j'aime autant qu'il

folí da keniber. Va moda yontar enide va meem anam jinafa berga plekur, aze divmodeson ton abdaf iteem pu jin kalir da gabenton su klokar. Me djupwader. Va inafa rolafa kenibera impavantá nume va inaf usuk isu berga isu anteyawes tcoreem pezidá, lowe vwalason medivmodatason ; voldum jontiktan folid, kotmana santara me tid talam ke rena vols tel loriaf talap sovidun gan ske. Jin, cwe, jinafa nuca konover. Wori toz piksepé kiren ant rena va roka tove ayikya sogetcar. Va rena co fiandé, ~ trakú, ~ vox metode kona dikira va Marthe. Ison, seotatason, dace djuporená, kore daboré. Va Marthe jugemé vox me narú.

Kotviele batinde keniber, ton taka altogisa va tana jinafa ma, blaganyá witison va inafa vola koanamana gu tey. Batcoba tir vefara va tey. Lanviele vanlanirsí neke jinafa vola va tela inafa me uzar, nume tí dum veel lowe kaiknis va poun seg num koimpan gan zat. Kas batcoba tir rola ke zat ok veel ? Kle va jinaf kutceem kev tel inaf almá. Wan itabuder, vox cwe dum kontan mekenibes. Kutcá, akoydan gan jinafa pirtuca solve ae to ine va jinafa taka kev art al vanimpar viele gu inafa vola al vanplekú ; inaf kutceem bak bopelara loyatkon me co kotcagir. Voxen me narú kase zo djugiwar oke doon gowizuwé.

Re, debanyer, va jinafa taka moe badeem gir, santason va jinaf usuk is pudomason tolkalison : « Gomallanil, meviele batliz gin lanitil !! » Me roverinú ; viele mea rodestivawé, pune va ewa aneyapá, veveduson va blayak inde merontion pulví, kire beka me roverinú, kore pestalé loeke dace vol ronowinú. Ikuza va jin anteyar. Kotviele belaxa mo nuba ke Marthe luber, pune zinulá da ine di ier. Va int koridá kire va mempera al joá, trakuson da plekuson va kutceem kev tel inaf, ae al tí oviskaf, vulkuson da to ine al askir. « Gomallanil, meviele batliz gin lanitil !! » Jinafa riyomesa ikuza isu puidesa va sint aotcewed. Batinde yatkuca ke dapnarin idatcol lion dam ikse rotur. Ede pulví, pune va Marthe di lutsagá. Jinafa amlitara tubemuar ; ine va trobindara koeon wir. « Larde gemelt tir gaverses, ~ jupá da ine trakur, ~ tison memalyaf nek rotir afalaf, areldon albacká da in di mejer. » Koe bat tey, tcoté, yoyermitá. Gu jinafa puidera divfisa va sardugal, rumeafa pestaka va int loplekud. Tí tcokesik me djumallanis kiren disukexa me puver. Kalí : « Me

souffre. » Dans ce feu, je grelottais, je claquais des dents. À ma véritable peine qui me sortait de l'enfance, s'ajoutaient des sentiments enfantins. J'étais le spectateur qui ne veut pas s'en aller parce que le dénouement lui déplaît. Je lui dis : « Je ne m'en irai pas. Vous vous êtes moquée de moi. Je ne veux plus vous voir. »

Car si je ne voulais pas rentrer chez mes parents, je ne voulais pas non plus revoir Marthe. Je l'aurais plutôt chassée de chez elle !

Mais elle sanglotait : « Tu es un enfant. Tu ne comprends donc pas que si je te demande de t'en aller, c'est que je t'aime. »

Haineusement, je lui dis que je comprenais fort bien qu'elle avait des devoirs et que son mari était à la guerre.

Elle secouait la tête : « Avant toi, j'étais heureuse, je croyais aimer mon fiancé. Je lui pardonnais de ne pas bien me comprendre. C'est toi qui m'as montré que je ne l'aimais pas. Mon devoir n'est pas celui que tu penses. Ce n'est pas de ne pas mentir à mon mari, mais de ne pas te mentir. Va-t'en et ne me crois pas méchante ; bientôt tu m'auras oubliée. Mais je ne veux pas causer le malheur de ta vie. Je pleure, parce que je suis trop vieille pour toi ! »

Ce mot d'amour était sublime d'enfantillage. Et, quelles que soient les passions que j'éprouve dans la suite, jamais ne sera plus possible l'émotion adorable de voir une fille de dix-neuf ans pleurer parce qu'elle se trouve trop vieille.

La saveur du premier baiser m'avait déçu comme un fruit que l'on goûte pour la première fois. Ce n'est pas dans la nouveauté, c'est dans l'habitude que nous trouvons les plus grands plaisirs. Quelques minutes après, non seulement j'étais habitué à la bouche de Marthe, mais encore je ne pouvais plus m'en passer. Et c'est alors qu'elle parlait de m'en priver à tout jamais.

Ce soir-là, Marthe me reconduisit jusqu'à la maison. Pour me sentir plus près d'elle, je me blottissais sous cape, et je la tenais par la taille. Elle ne disait plus qu'il ne fallait pas nous revoir ; au contraire, elle était triste à la pensée que nous allions nous quitter dans quelques instants. Elle me faisait lui jurer mille folies.

Devant la maison de mes parents, je ne voulus pas laisser Marthe repartir seule, et l'accompagnai jusque chez elle. Sans doute ces enfantillages n'eussent-ils jamais pris fin, car elle voulait m'accompagner encore. J'acceptai, à condition qu'elle me laisserait à moitié route.

J'arrivai une demi-heure en retard pour le dîner.

mallanití. Va jin al nulel. Va rin mea djuwí. »

Kiren va gadikeem me djudimdenlaní, voxe dere va Marthe me djutolwití. Lodamon va ine denu ine co aloyá !

Voxen ine boregar : « Til rumeik. Ae me narul da djiá da vay di mallanil, to kire va rin rená. »

Bogeson, kalí da gildapá da va goni gickir isen kurenik koe geja tigr.

Ine takazekar : « Abdi rin, tiyí kalaf, va aguntanik forenayá. Ixeyé da in va jin doplekunsuyur. To rin pu jin al nedil da ae va in me renayá. Jinafi goni me tir teli rinon trakuni. Volto rotuxadara pu kurenik, vox to merotuxadara pu rin. Mallanil ise me folil da tí ikoraf !! Fure va jin al vulkutul. Voxen va volkaluca ke rinafa blira me djunekí. Boré kire tí guazarsaf mu rin ! »

Bata renewa tir lugodafa rumeaca. Isen damo beta jinafa darefa skeura, va mana rosontena kontega ke sanlerdikya boresa kir rulesa guazarsafa ste meviele gin wití.

Kiewotuca ke bata taneafa kutcara va jin al awuzar, bro ilt taneon yoyan. Volto koe warzuca vols gubeuca va puvepe sotrasit. Kadimion osk va art ke Marthe giltickí, voxosk mea rofiandé. Voxen ine pulvir da va jin kotvieli co rozelar.

Resielon, Marthe va jin kal mona dimstar. Tigitison loon pokeon, lev seila ayaté, ise va ine bene fonta gí. Mea kalir da va sint mea tolwitiv ; volson, tir gabentafe trakuson da va sint fure buluv. Vebar da va kunoya oviskaca ixú.

Kabdue gadaxe, vol djuprogiské va dimlanira ke Marthe ant, nume kal inafa oga dositá. Ape bata rumeaca me fu tenuwed kiren va jin gin djudositar. Nalé, ant ede arte zaloracku va jin fu isker.

Arti gavesu bartivacku tori sielestura artlaní. To taneafa toma tir. Va impadimak gu bata gavera



C'était la première fois. Je mis ce retard sur le compte du train. Mon père fit semblant de le croire.

Plus rien ne me pesait. Dans la rue, je marchais aussi légèrement que dans mes rêves.

Jusqu'ici tout ce que j'avais convoité, enfant, il en avait fallu faire mon deuil. D'autre part, la reconnaissance me gâtait les jouets offerts. Quel prestige aurait pour un enfant un jouet qui se donne lui-même ! J'étais ivre de passion. Marthe était à moi ; ce n'est pas moi qui l'avais dit, c'était elle. Je pouvais toucher sa figure, embrasser ses yeux, ses bras, l'habiller, l'abîmer, à ma guise. Dans mon délire, je la mordais aux endroits où sa peau était nue, pour que sa mère la soupçonnât d'avoir un amant. J'aurais voulu pouvoir y marquer mes initiales. Ma sauvagerie d'enfant retrouvait le vieux sens des tatouages. Marthe disait : « Oui, mords-moi, marque-moi, je voudrais que tout le monde sache... »

J'aurais voulu pouvoir embrasser ses seins. Je n'osais pas le lui demander, pensant qu'elle saurait les offrir elle-même, comme ses lèvres. Au bout de quelques jours, l'habitude d'avoir ses lèvres étant venue, je n'envisageai pas d'autre délice.

Nous lisions ensemble à la lueur du feu. Elle y jetait souvent des lettres que son mari lui envoyait, chaque jour, du front. À leur inquiétude, on devinait que celles de Marthe se faisaient de moins en moins tendres et de plus en plus rares. Je ne voyais pas flamber ces lettres sans malaise. Elles grandissaient une seconde le feu et, somme toute, j'avais peur de voir plus clair.

Marthe, qui souvent maintenant me demandait s'il était vrai que je l'avais aimée dès notre première rencontre, me reprochait de ne le lui avoir pas dit avant son mariage. Elle ne se serait pas mariée, prétendait-elle ; car, si elle avait éprouvé pour Jacques une sorte d'amour au début de leurs fiançailles, celles-ci trop longues, par la faute de la guerre, avaient peu à peu effacé l'amour de son cœur. Elle n'aimait déjà plus Jacques quand elle l'épousa. Elle espérait que ces quinze jours de permission accordés à Jacques transformeraient peut-être ses sentiments.

Il fut malhabile. Celui qui aime agace toujours celui qui n'aime pas. Et Jacques l'aimait toujours davantage. Ses lettres étaient de quelqu'un qui souffre, mais plaçant trop haut sa Marthe pour la croire capable de trahison. Aussi n'accusait-il que lui, la suppliant seulement de lui expliquer quel mal il avait pu lui faire : « Je me trouve si grossier à côté de toi, je sens que chacune de mes paroles te blesse. » Marthe lui répondait seulement qu'il se trompait, qu'elle ne lui reprochait rien.

koridá. Gadye nujifolir.

Mea koncoba va jin anzar. Koe vawila bagon re laní, lion dam koe klokara.

Va kotcoba jinon gojeyena remi rumeugal re gosugawalká. Ison jinafa muntuca va firviyini vefasiki blokayar. Mana targuca nope vefasiki miv va int zilisi co tir ! Tí grijaf gu ske. Va Marthe dikí ; volto jin va batcoba al kalí, to ine. Va inafa vola rotuzá, va iteem ik ma rokutcá, va ine roblucté, robloká, inde djumé. Bak yokagera, bugdadá lize inafa alma tir lebafa enide inafa gadikya di uculer da ine va fertik dikir. Va jinaf tozeltayeem co djutcalá. Jinafa rumeafa govituca va guazafa sugdala ke ralfeks katrasir. Marthe kalir : « En, va jin bugdal, tcalal !! Co djumé da kottan di gruper... »

Va inaf moueem co djukutcá. Me roveberú, trakuson da ine miv bundatar, bro kutceem. Arti abic viel, re gidikison va inaf kutceem, va konara sutkaca mea guzeká.

Afigon ice tey belcon gibeliv. Va twa vieleon stakseyena gan kurenik mal redjel konakviele komimar. Oye sinafa bemuaca, diepilé da twa ke Marthe leleon tukrenugawed ise loloon turiawed. Akolukemeson va batyona twa teyesa wí. Sina va tey remi gemelt tugijad, isen areldon kiva da loon afton co wí.

Marthe re jontikviele erur kase ae mali cinafa taneafa kakevera al rená, culimer da abdi intafa kurera me al kalí. Battode me co kureyer, ~ espur ; ~ kire ede va teca rena mu Jacques tozi aguntarugal al satoler, bat abrotcirsaf golde geja va rena ke inafa takra abicabicon al sular. Va Jacques ba kurera iexam mea renayar. Pokoler da bat sanalubkaf udorcek dozilin pu Jacques va inafa pestaka rotir di artazukar.

In vanyer medeksaf. Kontan renas va tel merenas sozuner. Neken Jacques loloon dun renar. Inafa twa tid ke mejesik, i ke wiiskik ontinarson rundas va dilintafe Marthe num merofolis va kona levcoera. Acum va ant int koridar, anton voseson da di mbi pebur inde va ine al rorotur : « Krupté da tí duskapaf kapbure rin, pestalé da kota jinafa ewa va rin bakar. » Marthe anton dulzer da in rokler, da va mecoba culimer.

Nous étions alors au début de mars. Le printemps était précoce. Les jours où elle ne m'accompagnait pas à Paris, Marthe, nue sous un peignoir, attendait que je revinsse de mes cours de dessin, étendue devant la cheminée où brûlait toujours l'olivier de ses beaux-parents. Elle leur avait demandé de renouveler sa provision. Je ne sais quelle timidité, si ce n'est celle que l'on éprouve en face de ce qu'on n'a jamais fait, me retenait. Je pensais à Daphnis. Ici c'est Chloé qui avait reçu quelques leçons, et Daphnis n'osait lui demander de les lui apprendre. Au fait, ne considérais-je pas Marthe plutôt comme une vierge, livrée, la première quinzaine de ses noces, à un inconnu et plusieurs fois prise par lui de force.

Le soir, seul dans mon lit, j'appelais Marthe, m'en voulant, moi qui me croyais un homme, de ne l'être pas assez pour finir d'en faire ma maîtresse. Chaque jour, allant chez elle, je me promettais de ne pas sortir qu'elle ne le fût.

Le jour de l'anniversaire de mes seize ans, au mois de mars 1918, tout en me suppliant de ne pas me fâcher, elle me fit cadeau d'un peignoir, semblable au sien, qu'elle voulait me voir mettre chez elle. Dans ma joie, je faillis faire un calembour, moi qui n'en faisais jamais. Ma robe prétexte ! Car il me semblait jusqu'ici avait entravé mes désirs, c'était la peur du ridicule, de me sentir habillé, lorsqu'elle ne l'était pas. D'abord je pensai à mettre cette robe le jour même. Puis, je rougis, comprenant ce que son cadeau contenait de reproches.

Dès le début de notre amour, Marthe m'avait donné une clef de son appartement, afin que je n'eusse pas à l'attendre dans le jardin, si, par hasard, elle était en ville. Je pouvais me servir moins innocemment de cette clef. Nous étions un samedi. Je quittai Marthe en lui promettant de venir déjeuner le lendemain avec elle. Mais j'étais décidé à revenir le soir aussitôt que possible.

À dîner, j'annonçai à mes parents que j'entreprendrais le lendemain avec René une longue promenade dans la forêt de Sénart. Je devais pour cela partir à cinq heures du matin. Comme toute la maison dormirait encore, personne ne pourrait deviner l'heure à laquelle j'étais parti, et si j'avais découché.

À peine avais-je fait part de ce projet à ma mère, qu'elle voulut préparer elle-même un panier rempli de provisions, pour la route. J'étais consterné, ce panier détruisait tout le romanesque et le sublime de mon acte. Moi qui goûtais d'avance l'effroi de Marthe quand j'entrerais dans sa chambre, je pensais maintenant à ses éclats de rire en voyant paraître ce prince Charmant, un panier de ménagère à son bras. J'eus beau dire à ma mère que René s'était muni de tout, elle ne voulut rien entendre. Résister

Bam toza ke bareaksat tir. Imwugal tir abditcaf. Remi kot viel viele Marthe va jin ko Paris me dositar, pune lebafé kake ezbanda, ker vieli mal ravera va zovdara di dimlapí, senyese kabdue keldega lize krubinta ke ikagadikeem wan teyedar. Ine al erur da in va eksa toltadler. Me grupé da va teca vazuca lente koncoba meviele askiyina satolet nume zo kagí. Va Daphnis trakú. Batlize to Chloé va konaka tavera al kazawar numen Daphnis me roveberur da di mbi taver. Ae, kas me krupté da Marthe kre tir ketik zurteyen bak taneafu aksatacku ke kurerugal pu megrupenik az konakviele konariyin kan po ?

Kotsielon, antaf koe ilava, va Marthe dun rozá, va int sateson, jin fogetis ayikye, tí dikeke va ine gu fertya lajupaskí. Kotvielon, lanison den ine, abduplekú da me divlanití abdida al askití.

Ba jinaf santevdaf ilanukviel, bak bareaksat ke 1918, beka ine voser da me di mibuegá, pune va ezbanda bundar, i va ezbanda milafa gu tela intafa, ise djumer da dene dalint diskítí. Daavon, riwe seredjú, jin someaskis. Jinaf yontagem ! Kiren cwe batvieli to kivara va kipeuca va jinafa jugemera al riojar, i to diskira va vage viele ine vol diskir. Taneon gorá da va bat gem ba resiel fu diskí. Azon tukerawé, gildason da yal tir dem culimera.

Runi cinafa renara, Marthe va tselka ke kraba al zilir enide koe matela me goketé, ede xuye koe widava co tigitir. Va bata tselka levolgenon rozanié. To pereaviel tir. Va Marthe bulú, abdiplekuson da ta miafizestura doon eldeon lanití. Voxe kuraní da va ine runi siel woratá.

Ba sielestura, pu gadikeem dakté da va gozarapa do René koe Sénart aalxo eldeon fu boká. Batenide ba alube bartiv sielon mallanití. Larde varafa mona wan kenibeter, pune metel va bartiv ke jinafa mallanira ik kasafa mekenibera di rodiepileter.

Va bat azed pu gadya biwe su divrozá numen ina va kita kotrafa gu eksa tori kelda miv djumegar. Zo yondá, bata kita va kote berpote is lugode ke jinafa tegira vilar. Jin abdigrivutes va mayera ke Marthe viele va mawa kolanití, va inyona mokiopera re trakú viele ine va bat mepese sersye dem kita ta baera bene ma witor. Kore pu gadya kalí da René va int gu kotcoba al paasler, pune ina vol terektar. Loa acagira, to divmodara va uculera co tir.

davantage, c'était éveiller les soupçons.

Ce qui fait le malheur des uns causerait le bonheur des autres. Tandis que ma mère emplissait le panier qui me gâtait d'avance ma première nuit d'amour, je voyais les yeux pleins de convoitise de mes frères. Je pensai bien à le leur offrir en cachette, mais une fois tout mangé, au risque de se faire fouetter, et pour le plaisir de me perdre, ils eussent tout raconté.

Il fallait donc me résigner, puisque nulle cachette ne semblait assez sûre.

Je m'étais juré de ne pas partir avant minuit pour être sûr que mes parents dormissent. J'essayai de lire. Mais comme dix heures sonnaient à la mairie, et que mes parents étaient couchés depuis quelque temps déjà, je ne pus attendre. Ils habitaient au premier étage, moi au rez-de-chaussée. Je n'avais pas mis mes bottines afin d'escalader le mur le plus silencieusement possible. Les tenant d'une main, tenant de l'autre ce panier fragile à cause des bouteilles, j'ouvris avec précaution une petite porte d'office. Il pleuvait. Tant mieux ! La pluie couvrirait le bruit. Apercevant que la lumière n'était pas encore éteinte dans la chambre de mes parents, je fus sur le point de me recoucher. Mais j'étais en route. Déjà la précaution des bottines était impossible ; à cause de la pluie je dus les remettre. Ensuite, il me fallait escalader le mur pour ne point ébranler la cloche de la grille. Je m'approchai du mur, contre lequel j'avais pris soin, après le dîner, de poser une chaise de jardin pour faciliter mon évasion. Ce mur était garni de tuiles à son faite. La pluie les rendait glissantes. Comme je m'y suspendais, l'une d'elles tomba. Mon angoisse décupla le bruit de sa chute. Il fallait maintenant sauter dans la rue. Je tenais le panier avec mes dents ; je tombai dans une flaque. Une longue minute, je restai debout, les yeux levés vers la fenêtre de mes parents, pour voir s'ils bougeaient, s'étant aperçus de quelque chose. La fenêtre resta vide. J'étais sauf !

Pour me rendre jusque chez Marthe, je suivis la Marne. Je comptais cacher mon panier dans un buisson et le reprendre le lendemain. La guerre rendait cette chose dangereuse. En effet, au seul endroit où il y eût des buissons et où il était possible de cacher le panier, se tenait une sentinelle, gardant le pont de J... J'hésitai longtemps, plus pâle qu'un homme qui pose une cartouche de dynamite. Je cachai tout de même mes victuailles.

La grille de Marthe était fermée. Je pris la clef qu'on laissait toujours dans la boîte aux lettres. Je traversai le petit jardin sur la pointe des pieds, puis montai les marches du perron. J'ôtai encore mes bottines avant de prendre l'escalier.

Marthe était si nerveuse ! Peut-être s'évanouirait-

To coba tuvolkalasa va kontan, va artan co tukalar. Edje gadya va kita tukotrar, i va kita blokatasa va taneaf renas mielcek, pune va gojepes iteem ke berikeem wí. Va deara va kita trakuckú, voxen moida sin koton al estutud, kore co zo ustataad, ae puvegutuson va lanzara va jin, va kotcoba djupwadeted.

Gotrobindá larde cwe mek vask nutir enmusaf.

Levvogá da kaiki miamiel mallanití viele laneté da gadikeem al komodeter. Lasubelí. Voxen ba mamlara ke sane bartiv bene dotaxe gadikeem ixam koe ilava tigur numen mea roké. Koe taneaf vegem irubar, jin koe sidot. Enide va rebava loeke melorason fu urpé, pune va twindeem me kodiskí. Gison kan bata nuba is gison kan bana va bata kita rantafa oye tirac, va kwikaf tuvelam obrason fenkú. Muva dur. Kiewaxe ! Muva va lor fu besar. Kozwison da afi wan tir runkafi koe mawa ke gadikeem, riwe dimon djuprosenyá. Voxe mo kelda ixam laní. Ison xelkara va twindeem re tir volrotisa ; golde muvara gonokotiskí. Azon, va rebava gonurpé kire va polkubiota gometuwidlá. Va rebava vanlaní, liz tudrikatason va yatera, moi sielestura va matelarova kevon al rundá. Bata rebava tir dem mikiya moe verol. Muvara askir da sina tid kildesa. Viele rumkanyá, tana luber. Jinafa polera va lor ke akeoyera jonsanar. Ko vawila re gograble. Va kita kan talgeem gí ; ko warula lubé. Bak tanoya wexapa wan ranyé, itamadason van dilk ke gadikeem, witison kase bettol co zekar kire va koncoba al sonker. Dilk wan tir vlardaf. Tí vawelaf !

Lanitison den Marthe, va Marne kuksa kenelaní. Terná da va kita ko kona amna fu palsé aze eldeon dimnarití. Geja va mani tegi tuwupesir. Ae tire, ant lize amna tigid isen lize va kita co ropalsé, pune sayakik va J- za anamsur. Jontikedje klabú, zwaf loon dam kontan daykas va fobaki. Nekon va jinafa voltaxa lajumastú.

Polku ke Marthe tir budeyenu. Va marna sokiskena koe twak narí. Va matelama vultedason remlaní aze va rapsay ticlaní. Va twindeem tiolté aze va fogelom ticlaní.

Marthe gitir noglotapafe ! Witison va jin kolanis va mawa rotir fu krezer. Skotcé ; va trek ke ludot me

elle en me voyant dans sa chambre. Je tremblai ; je ne trouvai pas le trou de la serrure. Enfin, je tournai la clef lentement, afin de ne réveiller personne. Je butai dans l'antichambre contre le porte-parapluies. Je craignais de prendre les sonnettes pour des commutateurs. J'allai à tâtons jusqu'à la chambre. Je m'arrêtai avec, encore, l'envie de fuir. Peut-être Marthe ne me pardonnerait jamais. Ou bien si j'allais tout à coup apprendre qu'elle me trompe, et la trouver avec un homme !

J'ouvris. Je murmurai :

— Marthe ?

Elle répondit :

— Plutôt que de me faire une peur pareille, tu aurais bien pu ne venir que demain matin. Tu as donc ta permission huit jours plus tôt ?

Elle me prenait pour Jacques !

Or, si je voyais de quelle façon elle l'eût accueilli, j'apprenais du même coup qu'elle me cachait déjà quelque chose. Jacques devait donc venir dans huit jours !

J'allumai. Elle restait tournée contre le mur. Il était simple de dire : « C'est moi », et pourtant, je ne le disais pas. Je l'embrassai dans le cou.

— Ta figure est toute mouillée. Essuie-toi donc.

Alors, elle se retourna et poussa un cri.

D'une seconde à l'autre, elle changea d'attitude et, sans prendre la peine de s'expliquer ma présence nocturne :

— Mais mon pauvre chéri, tu vas prendre mal ! Déshabille-toi vite.

Elle courut ranimer le feu dans le salon. À son retour dans la chambre, comme je ne bougeais pas, elle dit :

— Veux-tu que je t'aide ? Moi qui redoutais par-dessus tout le moment où je devrais me déshabiller et qui en envisageais le ridicule, je bénissais la pluie grâce à quoi ce déshabillage prenait un sens maternel. Mais Marthe repartait, revenait, repartait dans la cuisine, pour voir si l'eau de mon grog était chaude. Enfin, elle me trouva nu sur le lit, me cachant à moitié sous l'édredon. Elle me gronda : c'était fou de rester nu ; il fallait me frictionner à l'eau de Cologne. Puis, Marthe ouvrit une armoire et me jeta un costume de nuit. « Il devait être de ma taille. » Un costume de Jacques ! Et je pensais à l'arrivée, fort possible, de ce soldat, puisque Marthe y avait cru.

trasí. Tere va marna vion tacé, divmodatason va metan. Koe sarandaxo va kevumuvak apté. Kivá da va mamlesiki gu vulesiki fu dojé. Va mawa uzeustason kallaní. Vukí, gire djumotceson. Rotir Marthe va jin someixeter. Oken ede vere co fu kosmá da va jin levcoer ise do ayikyé tigrir !

Fenkú. Prejá :

— Marthe ?

Dulzer :

— Lodame, va jin maneke vudesil, pune anton eldeon ba riel co rotartlanil. Va udor abdi anyustka kle seotal ?

Va jin gu Jacques dojer !

Neken, wison inde va in co emuder, milviele zo givá da va koncoba ixam palser. Jacques arti anyustka nuve artlanitir !

Runafí. Ine lente rebava wan senyer. Kalira co tir favlafa : « To jin », voxen wori, me kalí. Kev berga kutcá.

— Rinafa vola tir pumapayana. Va int bosolal !!

Bam rwoder aze malier.

Va tila vere betar, aze me lasugildason va jinafa mielafa tigira :

— Voxen abegye, fu akolel ! Va int kalion basvageel !!

Ampur ise va tey koe bontay dimblier. Viele ko mawa dimlanir voxen me zeká, pune kalir :

— Kas djumel da pomá ?

Jin loeke kivas va gemelt ke basvagera is guzekas va kipee ke batcoba, va muva kumzilí, i va muva getcasa va gadikyafa sugdala pu bata basvagera. Voxen Marthe ko burmotaxo dun lanir aze dimlanir, witison kase lava ke *grog* uliba tir idulafa. Tere, va jin lewe lebaf moe ilava is palsewemes lev krinca trasir. Buzegar : « Gulebara tir oviskaca ! » Va jin gu *Köln* plawa pragadar. Azon, Marthe va gemak fenkur aze va mielaboz pu jin kevmimar. « In cwe tir vas rinafo ontinalto ». Tan aboz ke Jacques ! Numen va rotickisa artlanira ke bat sayakik trakú, larde Marthe al folir.

Koe ilava tigí. Marthe kazokever. Erú da di artafir.

J'étais dans le lit. Marthe m'y rejoignit. Je lui demandai d'éteindre. Car, même en ses bras, je me méfiais de ma timidité. Les ténèbres me donneraient du courage. Marthe me répondit doucement :

— Non. Je veux te voir t'endormir. À cette parole pleine de grâce, je sentis quelque gêne. J'y voyais la touchante douceur de cette femme qui risquait tout pour devenir ma maîtresse et, ne pouvant deviner ma timidité malade, admettait que je m'endormisse auprès d'elle. Depuis quatre mois, je disais l'aimer, et ne lui en donnais pas cette preuve dont les hommes sont si prodigues et qui souvent leur tient lieu d'amour. J'éteignis de force. Je me retrouvai avec le trouble de tout à l'heure, avant d'entrer chez Marthe. Mais comme l'attente devant la porte, celle devant l'amour ne pouvait être bien longue. Du reste, mon imagination se promettait de telles voluptés qu'elle n'arrivait plus à les concevoir. Pour la première fois aussi, je redoutai de ressembler au mari et de laisser à Marthe un mauvais souvenir de nos premiers moments d'amour. Elle fut donc plus heureuse que moi. Mais la minute où nous nous désenlaçâmes, et ses yeux admirables, valaient bien mon malaise. Son visage s'était transfiguré. Je m'étonnai même de ne pas pouvoir toucher l'auréole qui entourait vraiment sa figure, comme dans les tableaux religieux.

Soulagé de mes craintes, il m'en venait d'autres.

C'est que, comprenant enfin la puissance des gestes que ma timidité n'avait osés jusqu'alors, je tremblais que Marthe appartînt à son mari plus qu'elle ne voulait le prétendre.

Comme il m'est impossible de comprendre ce que je goûte la première fois, je devais connaître ces jouissances de l'amour chaque jour davantage.

En attendant, le faux plaisir m'apportait une vraie douleur d'homme : la jalousie.

J'en voulais à Marthe, parce que je comprenais, à son visage reconnaissant, tout ce que valent les liens de la chair. Je maudissais l'homme qui avait avant moi éveillé son corps. Je considérai ma sottise d'avoir vu en Marthe une vierge. À toute autre époque, souhaiter la mort de son mari, c'eût été chimère enfantine, mais ce vœu devenait presque aussi criminel que si j'eusse tué. Je devais à la guerre mon bonheur naissant ; j'en attendais l'apothéose. J'espérais qu'elle servirait ma haine comme un anonyme commet le crime à notre place.

Maintenant, nous pleurons ensemble ; c'est la faute du bonheur. Marthe me reproche de n'avoir pas empêché son mariage. « Mais alors, serais-je dans ce lit choisi par moi ? Elle vivrait chez ses parents ; nous ne pourrions nous voir. Elle n'aurait jamais appartenu à Jacques, mais elle ne m'appartiendrait pas. Sans lui, et ne pouvant comparer, peut-être regretterait-

Kiren, dace koe inaf meem, va jinafa vazuca rodaxá. Mielak va jin fu tutakrelar. Marthe zijnon dulzer :

— Me. Va rin komodes djuví.

Ba bata kanyafa ewa, zo funé. Va kontesa zijnuca wí, i va zijnuca ke battelya koton arpumasa vanpition va fertik vox merodiepilesa va jinafa akolesafa vazuca num dostesa va jinafa komodera pokeon. Mali balemoy aksat, dun kalí da va ine rená voxe meinde kowazdé voldum gitisa getuca ke ayikye nek jontikviele ikasa va rena. Poason artafí. Gire tí do darefa skaltera viele den Marthe fu kolaniyí. Voxen dum kera kabdue tuvel, tela kabdue rena titir trelafa. Ostik, jinafa gesta va yona dreldaca pu int abdiplekur maneke vol lajupenvar. Dere taneatomon kivá da va kurenik vektá nume va setikeraja ke cinyon renas gemelt pu Marthe fu nafé. Kle ine su tir kalafe loon dam jin. Voxen dye viele va sint kevulicav, pune inaf iteem va jinafa akolukera vodackar. Inafa gexata al remvolawer. Dace destá da va robuda aname inafa vola dum koe alkafa trutca me rotuzá.

Gu mana kivara re tí kiazayan, voxen ara artfid.

To tere gildason va gjarotiuca ke zatca men ebleyena golde vazuva, skotcé da Marthe va kurenik co pasur loeke espur.

Larde va coba taneatomon grivutena vol rogildá, pune va pojara va renara kotvielou loeke grupeté.

Keson, rorafe puve va enkravera ke ayikye pu jin vanburer : i va lickuca.

Va Marthe saté kire nope inafa muntafa gexata va sotisa kotcoba ke cotgluyeem gildá. Va bantan rotapsá, i va bantan divmodayan va inafa alto abdi jin. Va intafa fituluca krafíá, krupteyeson va Marthe gu ketik. Arugale, djumera va awalkera ke infa kurenik co tir rumeafa korcaca, voxen bata fuxa tugomilawer lewe mileke ede co aytá. Gu jinafa koblisa kaluca va geja danú ; va ontinuk guon ké. Pokolé da ina va jinafa bogera fu zanir milinde kon ayoltik ika min gomilar.

Re, belcon borev ; to golde kaluca. Marthe culimer da va dalintafa kurera me al weyoná. « Voxen artode, kas koe bata ilava inton narayana co tigi ? Dene gadikeem co irubar ; va sint me co rowiv. Va Jacques meviele co pasuyur, voxe me co tir ke jin. Voldo in, is merodoluneson, rotir wan co batcer, pokoleson va lokiewe. Va Jacques me bogé. Va lanera va kotafa

elle encore, espérant mieux. Je ne hais pas Jacques. Je hais la certitude de tout devoir à cet homme que nous trompons. Mais j'aime trop Marthe pour trouver notre bonheur criminel. »

Nous pleurons ensemble de n'être que des enfants, disposant de peu. Enlever Marthe ! Comme elle n'appartient à personne, qu'à moi, ce serait me l'enlever, puisqu'on nous séparerait. Déjà, nous envisageons la fin de la guerre, qui sera celle de notre amour. Nous le savons, Marthe a beau me jurer qu'elle quittera tout, qu'elle me suivra, je ne suis pas d'une nature portée à la révolte, et, me mettant à la place de Marthe, je n'imagine pas cette folle rupture. Marthe m'explique pourquoi elle se trouvait trop vieille. Dans quinze ans, la vie ne fera encore que commencer pour moi, des femmes m'aimeront, qui auront l'âge qu'elle a. « Je ne pourrais que souffrir, ajoute-t-elle. Si tu me quittes, j'en mourrai. Si tu restes, ce sera par faiblesse, et je souffrirai de te voir sacrifier ton bonheur. »

Malgré mon indignation, je m'en voulais de ne point paraître assez convaincu du contraire. Mais Marthe ne demandait qu'à l'être, et mes plus mauvaises raisons lui semblaient bonnes. Elle répondait : « Oui, je n'ai pas pensé à cela. Je sens bien que tu ne mens pas. » Moi, devant les craintes de Marthe, je sentais ma confiance moins solide. Alors mes consolations étaient molles. J'avais l'air de ne la détromper que par politesse. Je lui disais : « Mais non, mais non, tu es folle. » Hélas ! j'étais trop sensible à la jeunesse pour ne pas envisager que je me détacherais de Marthe, le jour où sa jeunesse se fanerait, et que s'épanouirait la mienne.

Bien que mon amour me parût avoir atteint sa forme définitive, il était à l'état d'ébauche. Il faiblissait au moindre obstacle.

Donc, les folies que cette nuit-là firent nos âmes, nous fatiguèrent davantage que celles de notre chair. Les unes semblaient nous reposer des autres ; en réalité, elles nous achevaient. Les coqs, plus nombreux, chantaient. Ils avaient chanté toute la nuit. Je m'aperçus de ce mensonge poétique : les coqs chantent au lever du soleil. Ce n'était pas extraordinaire. Mon âge ignorait l'insomnie. Mais Marthe le remarqua aussi, avec tant de surprise, que ce ne pouvait être que la première fois. Elle ne put comprendre la force avec laquelle je la serrai contre moi, car sa surprise me donnait la preuve qu'elle n'avait pas encore passé une nuit blanche avec Jacques.

Mes trances me faisaient prendre notre amour pour un amour exceptionnel. Nous croyons être les premiers à ressentir certains troubles, ne sachant pas que l'amour est comme la poésie, et que tous les amants, même les plus médiocres, s'imaginent qu'ils

danura pu bat ayik cinon coen bogé. Voxen va Marthe renarsá nume me rokrupité da cinafa kaluca tir gomilafa. »

Belcon borev kire anton tiv rumeik dadis va abiccoba. Ilwalera va Marthe ! Larde ine tir ke metan, anton ke jin, mancoba co tir guldera bas jin, larde co zo solparsav. Ixam, va tena ke geja guzekav, i va tena titisa tela ke cinafa renara. Grupev, kore Marthe vogapar da va kotcoba jovleter, da va jin radimelanitir, pune me tí exusaf nume va int plekuson ika runda ke Marthe, va mana oviskafa mojoara me djuproguzeká. Marthe diver dume ruler guazarsafe. Arti sanalubda, jinafa blira biwe tozuwer, ayikya va jin renatad, i ayikya tisa ke inafa refa klaa. « Co gomejé, ~ ine loplekur. ~ Ede va jin fu jovlé, pune nopeon xonuketé. Ede fu zavzagil, pune to golde axuca askitil, numen wison va rin wetas va rinafa kaluca mejeté. »

Nekev jinafa exukera, va int saté da va vole nuruyensé. Voxen Marthe anton ker da fu zo buiver, numen beta jinafa lazavaja sedme ine nutir umafa. Ine dulzer : « Gue, va batcoba me al trakú. Pestalé da me rotuxadal. » Jin, nope kivara ke Marthe, pestalé da intafa odiakuca tir leon delafa. Acum jinafa vinura tid tulwafa. Anton golde doluca nudimcoé. Kalí : « Volgue, volgue, til oviskaf. » Kaxe ! Tí gustarsaf gu jotuca nume gonoguzeká da gu Marthe va int iliksantutú lanviele inafa jotuca omweter voxen tela jinafa rumbeter.

Beka jinafa rena va parmaf tazuk nuzomer, tire tir tec remgudaks. Kev bet lirik tuaxawer.

Kle, oviskaca ke cinyona gloga remi bat mielcek va cin al cuesid loon dam telyona ke cot. Bata va cin gu banyona al nutilded ; ae tire al tenuked. Wil, loote, dankad. Mielcekon al dankad. Va bata ezlafa rotuxara sonké : wil ba ticawaltara sodankar. Batcoba me tir zultaca. Jinafa klaa va mekenibera afanar. Voxen Marthe dere katcalar, akoyepenon eke ape bata toma me tir taneafa. Va jinafo po licaso va ine kev jin me ronarur, kiren inafa akoyenuca kowazder da ine va bata kaf mielcek do Jacques men al tiskir.

Viele ejadé, pune va cinafa rena gu burkaca krupté. Fotiv taneik pestales va lanyona skaltera, me grupeson da rena sotir dum ezlopa, isen kot fertik, don bet rotakapaf, fogetuwarzar. Pu Marthe kalí ( voxon mefolison ), jupason da ine trakur da va

innovent. Disais-je à Marthe (sans y croire d'ailleurs), mais pour lui faire penser que je partageais ses inquiétudes : « Tu me délaisseras, d'autres hommes te plairont », elle m'affirmait être sûre d'elle. Moi, de mon côté, je me persuadais peu à peu que je lui resterais, même quand elle serait moins jeune, ma paresse finissant par faire dépendre notre éternel bonheur de son énergie.

Le sommeil nous avait surpris dans notre nudité. À mon réveil, la voyant découverte, je craignis qu'elle n'eût froid. Je tâtai son corps. Il était brûlant. La voir dormir me procurait une volupté sans égale. Au bout de dix minutes, cette volupté me parut insupportable. J'embrassai Marthe sur l'épaule. Elle ne s'éveilla pas. Un second baiser, moins chaste, agit avec la violence d'un réveille-matin. Elle sursauta, et, se frottant les yeux, me couvrit de baisers, comme quelqu'un qu'on aime et qu'on retrouve dans son lit après avoir rêvé qu'il est mort. Elle, au contraire, avait cru rêver ce qui était vrai, et me retrouvait au réveil.

Il était déjà onze heures. Nous buvions notre chocolat, quand nous entendîmes la sonnette. Je pensai à Jacques : « Pourvu qu'il ait une arme. » Moi qui avais si peur de la mort, je ne tremblais pas. Au contraire, j'aurais accepté que ce fût Jacques, à condition qu'il nous tuât. Toute autre solution me semblait ridicule.

Envisager la mort avec calme ne compte que si nous l'envisageons seul. La mort à deux n'est plus la mort, même pour les incrédules. Ce qui chagrine, ce n'est pas de quitter la vie, mais de quitter ce qui lui donne un sens. Lorsqu'un amour est notre vie, quelle différence y a-t-il entre vivre ensemble ou mourir ensemble ?

Je n'eus pas le temps de me croire un héros, car, pensant que peut-être Jacques ne tuerait que Marthe, ou moi, je mesurai mon égoïsme. Savais-je même, de ces deux drames, lequel était le pire ?

Comme Marthe ne bougeait pas, je crus m'être trompé, et qu'on avait sonné chez les propriétaires. Mais la sonnette retentit de nouveau.

— Tais-toi, ne bouge pas ! murmura-t-elle, ce doit être ma mère. J'avais complètement oublié qu'elle passerait après la messe.

J'étais heureux d'être témoin d'un de ses sacrifices. Dès qu'une maîtresse, un ami, sont en retard de quelques minutes à un rendez-vous, je les vois morts. Attribuant cette forme d'angoisse à sa mère, je savourais sa crainte, et que ce fût par ma faute qu'elle l'éprouvât.

Nous entendîmes la grille du jardin se refermer, après un conciliabule (évidemment, Mme Grangier demandait au rez-de-chaussée si on avait vu ce

dalintafa bemuaca paká : « Va jin iskedatal, are ayikye va rin puveted », va int nurulaner. Jin, voxon, loloon toz lané da zavzagiti, dace viele titir leon jotafe, kiren jinafa vunguca ten askitir da cinafa kotabafa kaluca gu inafa fa rupteter.

Keniba va cin ton lebuca akoyer. Ba divmodera, wison da ine tir nisayane, kiva da fenter. Va inafa alto uzadá. Ino tir teyeso. Wira va inafa kenibera va jin cugeke tudreldar. Arti sanoya wexa, bata drelduca nutir tabina. Va Marthe kev epita kutcá. Ine me divmoder. Toleafa kutcara, leon romeiyafa, ton tizuca ke surk tegir. Ine vagrabler, aze, itapragason, va jin gu kutcara besar, dum va kontel renan az katrasin koe ilava arti klokara va inafa awalkera. Ine, volson, va ageltaca al foklokar, nume ba divmodera va jin katrasir.

San-tane bartiv ixam tir. Va sabaxa uliv viele va mamlesiki gildev. Va Jacques vere trakú : « Warivode in va ervo gir. » Beka awalkera va jin cugeke kovudar, pune me skotcé. Volson, co nalé da to Jacques co tir, ant ede va cin co fu aytar. Kotara tenekara cwe co tir kipeafa.

Guzekara va awalk ton auluca tir zolonafa ant ede kontan ant guzekar. Awalkera ke volant toloy korik sometir awalk, dace sedme mefolisik. Nigesira tir volto bulura va blira, vox to bulura va tupestará. Viele lana rena sotir blira, toka amidaca wal belcafa blira isu awalkera tir ?

Me rovofoí da tí gradilik, kiren trakuson da Jacques va ant Marthe oku jin rotir co fu aytar, va jinafa ketsuca sabé. Kas dace grupé da tela ke bata toloya piza tir loon rotafa ?

Larde Marthe me zekar, cwe al roklé isen mamlera tiyir to dene pilkotikeem. Voxen mamlesiki gin tauler.

— Amlital, me zekal !! ~ ine prejar. ~ To gadikya ape tir. Al vulkuckú da moi mista goworar.

Tí kalaf kir vrutadas va tana inafa wetara. Kotviele, vielu fertik ok nik tid gavemes ta kakevetca, pune sogestí da su awalked. Gason va bata polinda pu inafa gadikya, va inafa kivara froná isen da gan jinafa derka zo satoler.

Va budenu polku ke matela gildev, kadimi dokalira ( tire, Grangier W<sup>ya</sup> pu korik ke sidot al erur kase bak rielcek kontan va dalintafa nazbeikya co wiyir ).

matin sa fille). Marthe regarda derrière les volets et me dit : « C'était bien elle. » Je ne pus résister au plaisir de voir, moi aussi, Mme Grangier repartant, son livre de messe à la main, inquiète de l'absence incompréhensible de sa fille. Elle se retourna encore vers les volets clos.

Maintenant qu'il ne me restait plus rien à désirer, je me sentais devenir injuste. Je m'affectais de ce que Marthe pût mentir sans scrupules à sa mère, et ma mauvaise foi lui reprochait de pouvoir mentir. Pourtant l'amour, qui est l'égoïsme à deux, sacrifie tout à soi, et vit de mensonges. Poussé par le même démon, je lui fis encore le reproche de m'avoir caché l'arrivée de son mari. Jusqu'alors, j'avais maté mon despotisme, ne me sentant pas le droit de régner sur Marthe. Ma dureté avait des accalmies. Je gémissais : « Bientôt tu me prendras en horreur. Je suis comme ton mari, aussi brutal. – Il n'est pas brutal », disait-elle. Je reprenais de plus belle : « Alors, tu nous trompes tous les deux, dis-moi que tu l'aimes, sois contente : dans huit jours tu pourras me tromper avec lui. »

Elle se mordait les lèvres, pleurait : « Qu'ai-je donc fait qui te rende aussi méchant ? Je t'en supplie, n'abîme pas notre premier jour de bonheur.

— Il faut que tu m'aimes bien peu pour qu'aujourd'hui soit ton premier jour de bonheur. »

Ces sortes de coups blessent celui qui les porte. Je ne pensais rien de ce que je disais, et pourtant j'éprouvais le besoin de le dire. Il m'était impossible d'expliquer à Marthe que mon amour grandissait. Sans doute atteignait-il l'âge ingrat, et cette taquinerie féroce, c'était la mue de l'amour devenant passion. Je souffrais. Je suppliai Marthe d'oublier mes attaques.

La bonne des propriétaires glissa des lettres sous la porte. Marthe les prit. Il y en avait deux de Jacques. Comme réponse à mes doutes : « Fais-en, dit-elle, ce que bon te semble. » J'eus honte. Je lui demandai de les lire, mais de les garder pour elle. Marthe, par un de ces réflexes qui nous poussent aux pires bravades, déchira une des enveloppes. Difficile à déchirer, la lettre devait être longue. Son geste devint une nouvelle occasion de reproches. Je détestais cette bravade, le remords qu'elle ne manquerait pas d'en ressentir. Je fis, malgré tout, un effort et, voulant qu'elle ne déchirât point la seconde lettre, je gardai pour moi que d'après cette scène il était impossible que Marthe ne fût pas méchante. Sur ma demande, elle la lut. Un réflexe pouvait lui faire déchirer la première lettre, mais non lui faire dire, après avoir parcouru la seconde : « Le ciel nous récompense de n'avoir pas déchiré la lettre. Jacques m'y annonce que les permissions viennent d'être suspendues dans son secteur, il ne viendra pas avant

Marthe kaku telvung divdisuker aze kalir : « To ina tiyir. » Va rilitucaja me rotacagí nume, wison Grangier W<sup>ya</sup> dimmallanisa dem mistablikerak koe nuba is dwisa va merogildana gracera ke nazbeya, puvegú. Ina van budeyen telvungeem gin rwoder.

Re, va betcoba mea gojugemé nume pesté tumemalyawes. Va int vanolá da Marthe pu gadikya mewegayeson roderotuxadar, isen jinafa volfonkuca va mancoba pu ine culimer. Wori rena, sotisa ketsuca ke toloy korik, va kotcoba gu int sowetar ise va rotuxadara soblidar. Platin gan mil degrik, ware culimer da va artlanira ke kurenik al palser. Batvieli va intafa evayuca al sekiá, me djukugazon va Marthe. Jinafa olguca va aulaca aykar. Bré :

— Fure va jin ilkadetel. Tí dum kurenik, lion fikaf.

— In me tir fikaf, ~ ine kalir.

Ware dakí :

— Battode, va cin toloy coel, kalil da va in renal, til valeaf : arti anyustka, do in rovocoetel.

Kutcbugdar, borer :

— Va tokcoba lieke tuikorasa va rin al askí ? Vosé, va minaf taneaf vielcek ke kaluca me blokal, vay !!

Manteca vordava va askisik sobakad. Va koncoba ke intafa kalira vol trakú, neke vol lakalí. Pu Marthe vol rodivé da jinafa rena laumar. Ape va niaafa klaa zomer, numen bata zugafa nugera tir almotcera ke rena vanpisa ske. Mejé. Vosé da Marthe va jinyona dilfura di vulkur.

Pilkotikaf kwik va twa levo tuvel al fargier. Marthe narir. Toloya ke Jacques tigid. Wetce dulzara va jinafa iltrakura : « Ruplekul inde djumel !! ~ ine kalir. » Tí kinokaf. Erú da di belir voxe mu int videter. Marthe, sundeson num lureskapon, va tana anamplekuxa sollipar. Twa tir volfakafa gu sollipara kir ape abrotcifa. Inafa zatca vanpir warzafa culimesa katectara. Va bata lureskara ilkadé, is va inafa titisa sidjera. Soe sugá nume, kuranison da ine va toleafa twa me di sollipar, unt sú da sedme bata nakila Marthe en tir ikorafe. Erumbon gan jin, belir. Sundaja va sollipara va taneafa twa al jupar, voxen volto sunda askir da ine kalir moida va toleafa su gixur : « Kelt gabler kiren va twa me al sollipat. Jacques dakter da kot udor koe inaf gabot su zo obukar, numen in abdi tanoy aksat me denlapitir. »



un mois. »

L'amour seul excuse de telles fautes de goût.

Ce mari commençait à me gêner, plus que s'il avait été là et que s'il avait fallu prendre garde. Une lettre de lui prenait soudain l'importance d'un spectre. Nous déjeunâmes tard. Vers cinq heures, nous allâmes nous promener au bord de l'eau. Marthe resta stupéfaite lorsque d'une touffe d'herbes je sortis un panier, sous l'œil de la sentinelle. L'histoire du panier l'amusa bien. Je n'en craignais plus le grotesque. Nous marchions, sans nous rendre compte de l'indécence de notre tenue, nos corps collés l'un contre l'autre. Nos doigts s'enlaçaient. Ce premier dimanche de soleil avait fait pousser les promeneurs à chapeau de paille, comme la pluie les champignons. Les gens qui connaissaient Marthe n'osaient pas lui dire bonjour ; mais elle, ne se rendant compte de rien, leur disait bonjour sans malice. Ils durent y voir une fanfaronnade. Elle m'interrogeait pour savoir comment je m'étais enfui de la maison. Elle riait, puis sa figure s'assombrissait ; alors elle me remerciait, en me serrant les doigts de toutes ses forces, d'avoir couru tant de risques. Nous repassâmes chez elle pour y déposer le panier. À vrai dire, j'entrevis pour ce panier, sous forme d'envoi aux armées, une fin digne de ces aventures. Mais cette fin était si choquante que je la gardai pour moi.

Marthe voulait suivre la Marne jusqu'à La Varenne. Nous dînerions en face de l'île d'Amour. Je lui promis de lui montrer le musée de l'Écu de France, le premier musée que j'avais vu, tout enfant, et qui m'avait ébloui. J'en parlais à Marthe comme d'une chose très intéressante. Mais quand nous constatâmes que ce musée était une farce, je ne voulus pas admettre que je m'étais trompé à ce point. Les ciseaux de Fulbert ! tout ! j'avais tout cru. Je prétendis avoir fait à Marthe une plaisanterie innocente. Elle ne comprenait pas, car il était peu dans mes habitudes de plaisanter. À vrai dire, cette déconvenue me rendait mélancolique. Je me disais : Peut-être moi qui, aujourd'hui, crois tellement à l'amour de Marthe, y verrai-je un attrape-nigaud, comme le musée de l'Écu de France !

Car je doutais souvent de son amour. Quelquefois, je me demandais si je n'étais pas pour elle un passe temps, un caprice dont elle pourrait se détacher du jour au lendemain, la paix la rappelant à ses devoirs. Pourtant, me disais-je, il y a des moments où une bouche, des yeux, ne peuvent mentir. Certes. Mais une fois ivres, les hommes les moins généreux se fâchent si l'on n'accepte pas leur montre, leur portefeuille. Dans cette veine, ils sont aussi sincères que s'ils se trouvent en état normal. Les moments où on ne peut pas mentir sont précisément ceux où l'on ment le plus, et surtout à soi-même. Croire une femme « au moment où elle ne peut mentir », c'est

Ant rena va mana grivaderka roskaler.

Bat kurenik va jin toz funer, loeke co gokalobrav. Beta twa ke in bro utsala laizon tuzolonawer. Gaveon miafizestuv. Moni alube bartiv, ken kuksa gozav. Marthe zo akoydar viele va kita divwerdá, winon gan susik. Rupa va kita va ine deaseper. Va inafe vertove mea kivá. Laniv, mesonkeson va xariuca ke cinafa linulara, ton alto va sint kruso. Gelteem va sint kevlicad. Bat taneaf awaltas taneaviel va yon gozasik dem bapledji al atrisir, milinde muvara va nyul. Korik grupes va Marthe vol rovekiavad ; voxen mesonkeson va koncoba, ine merovon kiavar. Gu fuglara ape torigid. Koerur ise djugrupe kane div mona al yaté. Kiper azen inafa vola tuorikawer ; bam va jin grewar, popon licason va jinaf gelteem, kiren jontikote al wupé. Daykaton va kita, va ine dimdenlaniv. Ae mu bata kita, va tena bagaliafa gu batyona stuva ton staksera pu ervolia witá. Voxen mana tena co lemisteper dume unt sú.

Marthe djumer da va Marne kal La Varenne di kenolaniv. Lente Rena Ewala sielestutuv. Abdiplekú da va *Écu de France* tcilaxe nedití, i va taneafa tcila wiyina bak jinaf rumeugal is baalpeyesa. Va batcoba dum dulapeksap pulví. Voxen viele rabatev da bata tcila tir liona, pune me djudosté da bateke al roklé. Va iwota ke Fulbert ! va kotcoba ! va betcoba al folí. Espú da va Marthe volgunon al kotcomé. Ine me gildar kiren me gikrandé. Ae, bata dempa va jin tukexar. Unt kalí : « Jin re folipis va rena ke Marthe, va kona tsabura rotir wití, dum *Écu de France* tcila ! »

Kire va inafa rena jontikviele iltrakú. Konakviele nué kase me tí virt mu ine, i rinta vere rojovletena viele dili va ine gu goni kimbatar. Wori, ~ unt kalí, ~ art ik iteem ba lanyon gemelt somerotuxad. Efe. Voxen vieli tel levonaf ayik tir grijaf, pune somibuegar ede va dalintafa trula iku vobor me nalet. Koe bata debala, tir puraf lieke ton sokack tir. Gemelt edje me rorotuxat dye tir viele cugeke girotuxadat, moekote pu int. Folira va ayikya « viele ina me rorotuxar » tir to folira va rolafa disuca ke totcidik.

croire à la fausse générosité d'un avare.

Ma clairvoyance n'était qu'une forme plus dangereuse de ma naïveté. Je me jugeais moins naïf, je l'étais sous une autre forme, puisque aucun âge n'échappe à la naïveté. Celle de la vieille n'est pas la moindre. Cette prétendue clairvoyance m'assombrissait tout, me faisait douter de Marthe. Plutôt, je doutais de moi-même, ne me trouvant pas digne d'elle. Aurais-je eu mille fois plus de preuves de son amour, je n'aurais pas été moins malheureux.

Je savais trop le trésor de ce qu'on n'exprime jamais à ceux qu'on aime, par la crainte de paraître puéril, pour ne pas redouter chez Marthe cette pudeur navrante, et je souffrais de ne pouvoir pénétrer son esprit.

Je revins à la maison à neuf heures et demie du soir. Mes parents m'interrogèrent sur ma promenade. Je leur décrivis avec enthousiasme la forêt de Sénart et ses fougères deux fois hautes comme moi. Je parlai aussi de Brunoy, charmant village où nous avions déjeuné. Tout à coup, ma mère, moqueuse, m'interrompant :

— À propos, René est venu cet après-midi à quatre heures, très étonné en apprenant qu'il faisait une grande promenade avec toi.

J'étais rouge de dépit. Cette aventure, et bien d'autres, m'apprirent que, malgré certaines dispositions, je ne suis pas fait pour le mensonge. On m'y attrape toujours. Mes parents n'ajoutèrent rien d'autre. Ils eurent le triomphe modeste.

Mon père, d'ailleurs, était inconsciemment complice de mon premier amour. Il l'encourageait plutôt, ravi que ma précocité s'affirmât d'une façon ou d'une autre. Il avait aussi toujours eu peur que je tombasse entre les mains d'une mauvaise femme. Il était content de me savoir aimé d'une brave fille. Il ne devait se cabrer que le jour où il eut la preuve que Marthe souhaitait le divorce.

Ma mère, elle, ne voyait pas notre liaison d'un aussi bon œil. Elle était jalouse. Elle regardait Marthe avec des yeux de rivale. Elle trouvait Marthe antipathique, ne se rendant pas compte que toute femme, du fait de mon amour, le lui serait devenue. D'ailleurs, elle se préoccupait plus que mon père du qu'en-dira-t-on. Elle s'étonnait que Marthe pût se compromettre avec un gamin de mon âge. Puis, elle avait été élevée à F... Dans toutes ces petites villes de banlieue, du moment qu'elles s'éloignent de la banlieue ouvrière, sévissent les mêmes passions, la même soif de racontars qu'en province. Mais, en outre, le voisinage de Paris rend les racontars, les suppositions, plus délurés. Chacun y doit tenir son rang. C'est ainsi que pour avoir une maîtresse, dont le mari était soldat, je vis peu à peu, et sur

Jinafa afaluca anton tir loon iyelakiraf tazuk ke jinafa ixakuca. Rulé leon opelkaf, neke arinde tí, larde beta klaa va ixakuca somedivvawar. Afaluca ke guazugal me tir beta. Bata drowigafa afaluca va kotcoba tove jin tuorikar, askir da va Marthe iltrakú. Kre, va int iltrakú, dace krupteson da me tí bagaliaf gu ine. Kore va kunoya wazdera va inafa rena co dadí, pune dun co tí volkalaf.

Va jwa somemuxana pu tel renanik grupersé, i va jwa somemuxana golde kivara va rumeafa tira, nume va bata awuzasa werkuca dene Marthe cubé ise mejedá kire va inafa swava me kofí.

Ba larde bartiv is acku sielon dimdenlaní. Gadikeem icde gozara koerur. Va Sénart aalxo seramon pimtá, is va inyona rucka jontolon ontinafa dum jin. Va Brunoy dere pulví, i va mempesa wida lize al miafizestuv. Laizon, gadya nulesa va jin nonur :

— Icdeon, René bak kielcek ba baleme bartiv batliz al lanir, nume al zo gevapar raveson da do rin miledje gozapayar.

Keron aundé. Bata stuva isu jontikara pu jin al raved da me grurotuxá neke amkemé. Kotviele zo dapnarí. Gadikeem va meka arcoba loplekur. Moron xultur.

Gadye, laninde, mejilon tir dofugik ke jinafa taneafa renara. Kre bristur, felbene da jinafa abditcuca laninde ok arinde tuacawer. Dun kivayar da ko nubeem ke ayikyaja co lubé. Tir valeaf grupeson da gan sintaikya zo rená. Anton astoleweter viele kosmatar da Marthe djusolkureter.

Gadya, ina, va cinafa skedegara lekuvon krafiar. Tir lickafa. Va Marthe kan iteem ke kevlík disuker. Krupter da Marthe tir volluntafe, mesonkeson da kota ayikya nope jinafa renara co sotir. Ostik loeke dam gadye va velark abdikereler. Destar da Marthe va int do pelfudik ke jinafa klaa rorotplekur. Ison, koe F- zo gaayar. Koe kotbata deorafafa widava, vaxeda koe telyona dodelikafa, milafa skeura isu begardara sokernigud, liote dam koe winka. Voxen ison, vegunguca ke Paris va bet begard iku levaykara loeke tutestar. Kottan va intafa ema icdeon gogir. Acum, kire va fertikya dem sayakaf kurenik tiki, pune palik gransen gan dilintaf gadikeem abicabicon ilfid. Griawid ekekon : male taneon nazbeikye ke

l'injonction de leurs parents, s'éloigner mes camarades. Ils disparurent par ordre hiérarchique : depuis le fils du notaire, jusqu'à celui de notre jardinier. Ma mère était atteinte par ces mesures qui me semblaient un hommage. Elle me voyait perdu par une folle. Elle reprochait certainement à mon père de me l'avoir fait connaître, et de fermer les yeux. Mais, estimant que c'était à mon père d'agir, et mon père se taisant, elle gardait le silence.

Je passais toutes mes nuits chez Marthe. J'y arrivais à dix heures et demie, j'en repartais le matin à cinq ou six. Je ne sautais plus par-dessus les murs. Je me contentais d'ouvrir la porte avec ma clef ; mais cette franchise exigeait quelques soins. Pour que la cloche ne donnât pas l'éveil, j'enveloppais le soir son battant avec de l'ouate. Je l'ôtai le lendemain en rentrant.

À la maison, personne ne se doutait de mes absences ; il n'en allait pas de même à J... Depuis quelque temps déjà, les propriétaires et le vieux ménage me voyaient d'un assez mauvais œil, répondant à peine à mes saluts.

Le matin, à cinq heures, pour faire le moins de bruit possible, je descendais, mes souliers à la main. Je les remettais en bas. Un matin, je croisai dans l'escalier le garçon laitier. Il tenait ses boîtes de lait à la main ; je tenais, moi, mes souliers. Il me souhaita le bonjour avec un sourire terrible. Marthe était perdue. Il allait le raconter dans tout J... Ce qui me torturait encore le plus était mon ridicule. Je pouvais acheter le silence du garçon laitier, mais je m'en abstins faute de savoir comment m'y prendre.

L'après-midi, je n'osai rien en dire à Marthe. D'ailleurs, cet épisode était inutile pour que Marthe fût compromise. C'était depuis longtemps chose faite. La rumeur me l'attribua même comme maîtresse bien avant la réalité. Nous ne nous étions rendu compte de rien. Nous allions bientôt voir clair. C'est ainsi qu'un jour, je trouvai Marthe sans forces. Le propriétaire venait de lui dire que depuis quatre jours, il guettait mon départ à l'aube. Il avait d'abord refusé de croire, mais il ne lui restait aucun doute. Le vieux ménage dont la chambre était sous celle de Marthe se plaignait du bruit que nous faisons nuit et jour. Marthe était atterrée, voulait partir. Il ne fut pas question d'apporter un peu de prudence dans nos rendez-vous. Nous nous en sentions incapables : le pli était pris. Alors Marthe commença de comprendre bien des choses qui l'avaient surprise. La seule amie qu'elle chérît vraiment, une jeune fille suédoise, ne répondait pas à ses lettres. J'appris que le correspondant de cette jeune fille nous ayant un jour aperçus dans le train, enlacés, il lui avait conseillé de ne pas revoir Marthe.

Je fis promettre à Marthe que s'il éclatait un

tegivsutesik, kale ironokon tele ke matelik. Gadya gan batyoni tegi zo duxar, i gan tegi nutisi brudira sedme jin. Krafiar da gan oviskikya zo gruspé. Cwe culimer da gadye va ina al razdar ise vol vofadar. Voxen malyedason da to gadye gotegir neke stivawer, ina amlitar.

Va kot mielcek dene Marthe tiskí. Ba sane bartiv is acku gilartlaní, aze ba alube ok teve gazdon mallaní. Va rebava mea vamoograblú. Va tuvel kan jinafa tselka fenkuckú ; voxen bata nuyalaca va vetcoyerapa ikadiner. Enide biota me di divmodar, pune va urifey gu kilta sielon anamplekú. Dimdenlanison, diregazdon deswá.

Deneon, metel va beta jinafa gracera vantrakur ; coba koe J- vol tir mila. Ixam konakedje, pilkotik is guazafa exoma kan kre itaja va jin krafiad, lowe dulzeson pu jinyona kiavara.

Gazdon, ba alube bartiv, vugeke loratason, dem perfejuleem bene nuba titlaní. Titeon kodiskí. Langazdon, koe fogelom va vrodbildesik gamdá. Va bor dem vrod bene nuba gir ; jin va perfejuleem. Ton eaftafa kicegara gazdakiavar. Marthe di zo tazdar. In kotliz koe J- fu vaon galbur. Gan jinafa kipeuca loeke zo naké. Va amlitara ke vrodbildesik efe rolusté, voxé agié kire me grunarté.

Bak kielcek, pu Marthe vaon vol rovekalí. Ostik, bata zixa tir mefavlafa kiren Marthe ixam tir rotplekuyune. Batcoba to jontikedje tir. Nisu va ine wetce fertik pu jin abdi geltruca ixam al yofter. Mekon al vofav. Fure afton wiv. Acum lanviele va Marthe poiskafe trasí. Pilkotik su kalir da mali balemka va jinafa mallanira ba gazda pitcar. Taneon vol al djuprofolir, voxé re mea iltrakur. Bata guazafa exoma dem mawa valeve tela ke Marthe va lorara mielon is afizon askina temer. Marthe zo nolyer, djumallanir. Me gorav da icde kakevetca loeke di xeyuv. Pestev volrotaskis : soaks re tir sopuyun. Bam Marthe va konakcoba evodayasa toz gildar. Antafa enrenonana nikya, i jotaf sverigik, pu inyona twa mea dulzer. Al ravé da daalasik ke bat yik va cin dablus koe impadimak lanviele al kozwir nume al pirdar da ina va Marthe mea di wir.

Askí da Marthe abdiplekur da ede betlize ont dene

drame, où que ce fût, soit chez ses parents, soit avec son mari, elle montrerait de la fermeté. Les menaces du propriétaire, quelques rumeurs, me donnaient tout lieu de craindre, et d'espérer à la fois, une explication entre Marthe et Jacques.

Marthe m'avait supplié de venir la voir souvent, pendant la permission de Jacques, à qui elle avait déjà parlé de moi. Je refusai, redoutant de jouer mal mon rôle et de voir Marthe avec un homme empressé auprès d'elle. La permission devait être de onze jours. Peut-être tricherait-il et trouverait-il le moyen de rester deux jours de plus. Je fis jurer à Marthe de m'écrire chaque jour. J'attendis trois jours avant de me rendre à la poste restante, pour être sûr de trouver une lettre. Il y en avait déjà quatre. Je ne pus les prendre : il me manquait un des papiers d'identité nécessaires. J'étais d'autant moins à l'aise que j'avais falsifié mon bulletin de naissance, l'usage de la poste restante n'étant permis qu'à partir de dix-huit ans. J'insistais, au guichet, avec l'envie de jeter du poivre dans les yeux de la demoiselle des postes, de m'emparer des lettres qu'elle tenait et ne me donnerait pas. Enfin, comme j'étais connu à la poste, j'obtins, faute de mieux, qu'on les envoyât le lendemain chez mes parents.

Décidément, j'avais encore fort à faire pour devenir un homme. En ouvrant la première lettre de Marthe, je me demandai comment elle exécuterait ce tour de force : écrire une lettre d'amour. J'oubliais qu'aucun genre épistolaire n'est moins difficile : il n'y est besoin que d'amour. Je trouvai les lettres de Marthe admirables, et dignes des plus belles que j'avais lues. Pourtant, Marthe m'y disait des choses bien ordinaires, et son supplice de vivre loin de moi.

Il m'étonnait que ma jalousie ne fût pas plus mordante. Je commençais à considérer Jacques comme « le mari ». Peu à peu, j'oubliais sa jeunesse, je voyais en lui un barbon.

Je n'écrivais pas à Marthe ; il y avait tout de même trop de risques. Au fond, je me trouvais plutôt heureux d'être tenu à ne pas lui écrire, éprouvant, comme devant toute nouveauté, la crainte vague de n'être pas capable, et que mes lettres la choquassent ou lui parussent naïves.

Ma négligence fit qu'au bout de deux jours, ayant laissé traîner sur ma table de travail une lettre de Marthe, elle disparut ; le lendemain, elle reparut sur la table. La découverte de cette lettre dérangeait mes plans : j'avais profité de la permission de Jacques, de mes longues heures de présence, pour faire croire chez moi que je me détachais de Marthe. Car, si je m'étais d'abord montré fanfaron pour que mes parents apprissent que j'avais une maîtresse, je commençais à souhaiter qu'ils eussent moins de preuves. Et voici que mon père apprenait la véritable

gadikem ont kev kurenik kona piza co dilizeter, pune ine acutur. Dratcera ke pilkotik is kotu nisu askid da va nura wal Marthe is Jacques kivá ise belcon pokolé.

Marthe vosé da bak udorcek ke Jacques konakviele woratá, i ke Jacques ixam pulviyimb va jin. Vewá kire kivá da yordajatá ise va Marthe do beneon kaiktegise ayikye wítí. Udorcek co tir santankaf. In rotir vurseter nume va mergil ta loa tolka trasitir. Askí da Marthe vogadar da pu jin vieleon suteter. Va barka ké aze laneteson va trasira va twa, den daykarafe piutexe laní. Balemoya ixam tigid. Voxen me rononari : va tanoy adraf pilkomaf valdig grací. Tí voltrabiangaf kire va jinafa koblifafa maza al rotavé, larde favera va daykarafe piute mali sananyustdafa klaa anton zo sonover. Keve kuk karaké, djukabuson va culo ko iteem ke piuteikya is djukonarison va tweem inon gin nek mezilitin. Tere, larde koe piutexe zo grupecké, pune ledamon seotá da tweem den jinaf gadikem direvielon zo stakseter.

Fotce, vanpitison ayikye, va jontikcoba ware fu gonaskí. Fenkuson va taneafa twa ke Marthe, nué inde ine va batmana sega fu skur : i va sutera va renatwa. Al vulkú da mek twind tir leon wavdaf : ant rena sotir adrafa. Krupté da kota twa ke Marthe tir mafelafa is bagaliafa gu telyona lolistafa twa ixam beliyina. Neken Marthe va unaykaca pu jin koeon kalir, is va rejdera ke blira sume jin.

Destá da jinafa lickuca me tir loeke bugdasa. Va Jacques wetce « kurenik » toz krafiá. Va inafa jotuca ilgrupé, va ine wetce guazik wí.

Pu Marthe me suté ; slika arpuma skre tid. Sopron tí kalackaf kire me gosuté, satoleson dum lente beta warzaca va klubafa kivara da me co rodefaskí isen jinafa twa va ine co lemisted ike co nutid opelkafa.

Jinafa frayera askir da arti tolka, iskedayason va tana twa ke Marthe moe azega, ina al griawir ; moe azega direvielon gin tigrir. Kosmara va bata twa va jinyon azed funer : va udorcek ke Jacques is jinyon tigris bartivap al impavantá enide va intikeem kobuivé da gu Marthe va int iliksantú. Kiren, beka taneon al sipoyú enide gadikem raver da va fertik dikí, pune toz djumé da va lea wazdera dadir. Isen gadye va ageltucafa lazava ke jinafa proyuca to raver.

cause de ma sagesse.

Je profitai de ces loisirs pour de nouveau me rendre à l'académie de dessin ; car, depuis longtemps, je dessinais mes nus d'après Marthe. Je ne sais pas si mon père le devinait ; du moins s'étonnait-il malicieusement, et d'une manière qui me faisait rougir, de la monotonie des modèles. Je retournai donc à la Grande-Chaumière, travaillai beaucoup, afin de réunir une provision d'études pour le reste de l'année, provision que je renouvellerais à la prochaine visite du mari.

Je revis aussi René, renvoyé de Henri-IV. Il allait à Louis-le-Grand. Je l'y cherchais tous les soirs, après la Grande-Chaumière. Nous nous fréquentions en cachette, car depuis son renvoi de Henri-IV, et surtout depuis Marthe, ses parents, qui naguère me considéraient comme un bon exemple, lui avaient défendu ma compagnie.

René, pour qui l'amour, dans l'amour, semblait un bagage encombrant, me plaisait sur ma passion pour Marthe. Ne pouvant supporter ses pointes, je lui dis lâchement que je n'avais pas de véritable amour. Son admiration pour moi, qui, ces derniers temps, avait faibli, s'en accrût séance tenante.

Je commençais à m'endormir sur l'amour de Marthe. Ce qui me tourmentait le plus, c'était le jeûne infligé à mes sens. Mon énervement était celui d'un pianiste sans piano, d'un fumeur sans cigarettes.

René, qui se moquait de mon cœur, était pourtant épris d'une femme qu'il croyait aimer sans amour. Ce gracieux animal, Espagnole blonde, se désarticulait si bien qu'il devait sortir d'un cirque. René qui feignait la désinvolture était fort jaloux. Il me supplia, mirant, mi-pâlissant, de lui rendre un service bizarre. Ce service, pour qui connaît le collègue, était l'idée type du collégien. Il désirait savoir si cette femme le tromperait. Il s'agissait donc de lui faire des avances, pour se rendre compte.

Ce service m'embarrassa. Ma timidité reprenait le dessus. Mais pour rien au monde je n'aurais voulu paraître timide et, du reste, la dame vint me tirer d'embarras. Elle me fit des avances si promptes que la timidité, qui empêche certaines choses et oblige à d'autres, m'empêcha de respecter René et Marthe. Du moins espérais-je y trouver du plaisir, mais j'étais comme le fumeur habitué à une seule marque. Il ne me resta donc que le remords d'avoir trompé René, à qui je jurai que sa maîtresse repoussait toute avance.

Vis-à-vis de Marthe, je n'éprouvais aucun remords. Je m'y forçais. J'avais beau me dire que je ne lui pardonnerais jamais si elle me trompait, je n'y pus rien. « Ce n'est pas pareil », me donnai-je comme excuse avec la remarquable platitude que l'égoïsme apporte dans ses réponses. De même,

Va bati tci impavantá nume den zovdas cultim gin laní ; kiren, va lebaka vey Marthe malipon zovdá. Me grupé kase gadye diepiler ; icle va tankomuca ke jinyona tezikyá rovon destar, kan bask tukerawes va jin. Batdume den Grande-Chaumière gin laní, kobapá, katanatason va konak remgudaks tori ark ke retanda, i va eksa tuwarzatana ba direfa worara ke kurenik.

Dere va René gin wí, i René divdenayane gu Henri-IV olda. Ine va Louis-le-Grand re nobar. Kotsielon banliz aneyá. Va sint palsezon nobav, kiren mali inafa divoldara gu Henri-IV is mali moekote Marthe, inaf gadikeem gelkeon torigis va jin gu tulanya, va jinafa dositara al zucker.

René torigir da rena koe rena tir tervasa tuksa nume va jin gu ske mu Marthe krander. Tabison va inyon vord, nyukon kalí da va enrenanik ae me dikí. Inafa mafelara va jin gelkeon tuaxaweyesa vere laumar.

Moe rena ke Marthe toz komodé. To getinesira va jinaf pesteem tir cugeke olyastera va jin. Jinafa ziadgera tir to tela ke klawusik a klawa, ok ke vikizasik a ruseta.

René va jinafa takra nuler, neke va yikya al duxiber ise reniskon forenar. Bata kafa sulemya, i latkaf espanik, va int iltazukar eke ape tir ke riva. René nujidewarur neke tir lickapafe. Kipeson is belcon tuzwaweson voser enide gu abigaca di zaná. Bata zanara, sedme bettan grupes va olda, tir ordafa rieta ke oldik. Djugruper kase battanya fu ortar. Batdume vofatason va ina gonabduhá.

Bata zanara va jin funer. Jinafa vazuca dimon tir cugafa. Voxen ika mecoba co djunuvelá vazaf, azen bexe bata weltikya va jin al grifuner. Va jin wilupon al abdugar eke jinafa vazuca gitatcesa va lancoba vox givebasa va arcoba levweyonar da va René is Marthe tarká. Icle djupopuvedé, voxe tí bro vikizasik giltis va tanoya sugduka. Kle anton sidjé da va René al ortá, beka al vogá da inafa fertya va kota abdugara dun beldar.

Tove Marthe, va meka sidjera satolé. Godefaskí. Kore unt kalí da vol ixeté ede co zo ortatá, pune vol lajupaskí. « Batcoba tir amidafa », va int skalé, ton katcalafa entuca sodulzena gan ketsuca. Milinde, dostecké da pu Marthe me suté, voxen ede ine pu jin me co suter, pune co krafíá da me renar. Neken, bata

j'admettais fort bien de ne pas écrire à Marthe, mais, si elle ne m'avait pas écrit, j'y eusse vu qu'elle ne m'aimait pas. Pourtant, cette légère infidélité renforça mon amour.

Jacques ne comprenait rien à l'attitude de sa femme. Marthe, plutôt bavarde, ne lui adressait pas la parole. S'il lui demandait : « Qu'as-tu ? » elle répondait : « Rien. »

Mme Grangier eut différentes scènes avec le pauvre Jacques. Elle l'accusait de maladresse envers sa fille, se repentait de la lui avoir donnée. Elle attribuait à cette maladresse de Jacques le brusque changement survenu dans le caractère de sa fille. Elle voulut la reprendre chez elle. Jacques s'inclina. Quelques jours après son arrivée, il accompagna Marthe chez sa mère, qui, flattant ses moindres caprices, encourageait sans se rendre compte son amour pour moi. Marthe était née dans cette demeure. Chaque chose, disait-elle à Jacques, lui rappelait le temps heureux où elle s'appartenait. Elle devait dormir dans sa chambre de jeune fille. Jacques voulut que tout au moins on y dressât un lit pour lui. Il provoqua une crise de nerfs. Marthe refusait de souiller cette chambre virginale.

M. Grangier trouvait ces pudeurs absurdes. Mme Grangier en profita pour dire à son mari et à son gendre qu'ils ne comprenaient rien à la délicatesse féminine. Elle se sentait flattée que l'âme de sa fille appartînt si peu à Jacques. Car tout ce que Marthe ôtait à son mari, Mme Grangier se l'attribuait, trouvant ses scrupules sublimes. Sublimes, ils l'étaient, mais pour moi.

Les jours où Marthe se prétendait le plus malade, elle exigeait de sortir. Jacques savait bien que ce n'était pas pour le plaisir de l'accompagner. Marthe, ne pouvant confier à personne les lettres à mon adresse, les mettait elle-même à la poste.

Je me félicitai encore plus de mon silence, car, si j'avais pu lui écrire, en réponse au récit des tortures qu'elle infligeait, je fusse intervenu en faveur de la victime. À certains moments, je m'épouvantais du mal dont j'étais l'auteur ; à d'autres, je me disais que Marthe ne punirait jamais assez Jacques du crime de me l'avoir prise vierge. Mais comme rien ne nous rend moins « sentimental » que la passion, j'étais, somme toute, ravi de ne pouvoir écrire et qu'ainsi Marthe continuât de désespérer Jacques.

Il repartit sans courage.

Tous mirent cette crise sur le compte de la solitude énervante dans laquelle vivait Marthe. Car ses parents et son mari étaient les seuls à ignorer notre liaison, les propriétaires n'osant rien apprendre à Jacques par respect pour l'uniforme. Mme Grangier se félicitait déjà de retrouver sa fille, et qu'elle vécût

mesagacama va jinafa rena al laumasir.

Jacques va mecoba ke tila ke kurenik vangruper. Marthe, gitise kanespafe, va in me vanpulvir. Ede in erur : « Tokcoba tijir ? », pune ine gidulzer : « Mecoba ».

Grangier W<sup>ya</sup> va kimtaf Jacques konakviele nyaler. Gu volobliuca tove nazbeya kagar, ireglir da va ina al dozilir. Va laizafa betawera ke anda ke nazbeya gu bata volobliuca gar. Va dimon ina den int djuvedgober. Jacques xaar. Arti konak viel kaiki inafa artlapira, va Marthe den inafa gadikya dositar. Bantelya va inafa beta rintara derber nume va inafa rena mu jin mesonkeson bristur. Marthe koe bato yasaxo al kobliir. Pu Jacques kalir da kota muka va kalaf ugal kimbar, ugale tiyir ke int. Koe intafa sardafa mawa gokeniber. Jacques va inkera va ilava mu int icle djumer. Nogladeonesir. Marthe vewar da bata ketafa mawa di zo kifur.

Grangier W<sup>ye</sup> torigir da bata werkaca tid solovafa. Grangier W<sup>ya</sup> impavantar nume pu kurenik is arnazbeikye da va ayikyafa gedeluca vol gildad. Zo derber da gloga ke nazbeya va Jacques abicote pasur. Kiren kotcoba deswana bas kurenik gan Marthe, pune Grangier W<sup>ya</sup> pu int gar, krupeson da inafa wegayera tid lugodafa. Mana ae tid, voxe mu jin.

Lanviele Marthe nuruyakoleper, pune djukudivlanir. Jacques grupecker da batcoba volto ta puvegura va dositara. Marthe va twa ta jinafe mane pu kontel me rotodiar, batdume ko kon piuteak miv plekur.

Va intafa amlitara ware loeke wauné, kire ede co rosuté, pune gu pwadera va inyona raplekuna nakera, mu kosik co maltegí. Dile gan intafa rotura zo kovudá ; arviele unt kalí da Marthe va Jacques gu gomilara estenseter, i gu inafa griketara abdi jin. Voxen larde ske cugeke sotupestakar, pune sopron wivé da gomesuté numen Marthe va Jacques wan piksesir.

In metakrelaf dimmallapir.

Kottel va nyatesa antiuca ke blira ke Marthe gu bata deona koridar. Kiren inaf gadikeem isu kurenik ant tid megrupes va cinafa skedegara ; nope tarkara va tantazukot, pilkotik va Jacques me rovegivad. Grangier W<sup>ya</sup> ixam wiver da va nazbeya katrasir isen ina dum abdi kurera fu blir. Acum Grangier gadikeem

comme avant son mariage. Aussi les Grangier n'en revinrent-ils pas lorsque Marthe, le lendemain du départ de Jacques, annonça qu'elle retournait à J...

Je l'y revis le jour même. D'abord, je la grondai mollement d'avoir été si méchante. Mais quand je lus la première lettre de Jacques, je fus pris de panique. Il disait combien, s'il n'avait plus l'amour de Marthe, il lui serait facile de se faire tuer.

Je ne démêlai pas le « chantage ». Je me vis responsable d'une mort, oubliant que je l'avais souhaitée. Je devins encore plus incompréhensible et plus injuste. De quelque côté que nous nous tournions s'ouvrait une blessure. Marthe avait beau me répéter qu'il était moins inhumain de ne plus flatter l'espoir de Jacques, c'est moi qui l'obligeais de répondre avec douceur. C'est moi qui dictais à sa femme les seules lettres tendres qu'il en ait jamais reçues. Elle les écrivait en se cabrant, en pleurant, mais je la menaçais de ne jamais revenir, si elle n'obéissait pas. Que Jacques me dût ses seules joies atténuait mes remords.

Je vis combien son désir de suicide était superficiel, à l'espoir qui débordait de ses lettres, en réponse aux nôtres.

J'admirais mon attitude, vis-à-vis du pauvre Jacques, alors que j'agissais par égoïsme et par crainte d'avoir un crime sur la conscience.

Une période heureuse succéda au drame. Hélas ! un sentiment de provisoire subsistait. Il tenait à mon âge et à ma nature veule. Je n'avais de volonté pour rien, ni pour fuir Marthe qui peut-être m'oublierait, et retournerait au devoir, ni pour pousser Jacques dans la mort. Notre union était donc à la merci de la paix, du retour définitif des troupes. Qu'il chasse sa femme, elle me resterait. Qu'il la garde, je me sentais incapable de la lui reprendre de force. Notre bonheur était un château de sable. Mais ici la marée n'étant pas à heure fixe, j'espérais qu'elle monterait le plus tard possible.

Maintenant, c'est Jacques, charmé, qui défendait Marthe contre sa mère, mécontente du retour à J... Ce retour, l'aigreur aidant, avait du reste éveillé chez Mme Grangier quelques soupçons. Autre chose lui paraissait suspect : Marthe refusait d'avoir des domestiques, au grand scandale de sa famille, et, encore plus, de sa belle-famille. Mais que pouvaient parents et beaux-parents contre Jacques devenu notre allié, grâce aux raisons que je lui donnais par l'intermédiaire de Marthe.

C'est alors que J... ouvrit le feu sur elle.

Les propriétaires affectaient de ne plus lui parler. Personne ne la saluait. Seuls les fournisseurs étaient professionnellement tenus à moins de morgue. Aussi,

vol gildar viele Marthe, ba direviel moi mallapira ke Jacques, dakter da koe J- gire fu soker.

Bak mil viel va ine gin wí. Taneon tulwon buzegá kiren ine al tir ikorapafe. Voxen viele va taneafa twa ke Jacques belí, pune ve radeyé. In kalir da va xonukera co malnalenyer ede Marthe mea co renar.

Va itura me dimaotcé. Fogetí blodaf gu awalkera, vulkuson da al galpé. Loeke tumerogildanawé ise tuvolmalyawé. Betliz rwodev, pune kon bakaks nediwer. Kore Marthe dun kalir da vode va pokolera ke Jacques mea derbev nume tiv leeke volayaf, pune to jin vebá da zijnon di dulzer. To jin va yona antafa krenugafa twa inon kazawatana pu inafa kurenya dukalí. Marthe astoleson suter, boreson, voxen dratcé da mevielu woratá ede me vegecker. Jinafa sidjera zo tuaxar kire megrupeson Jacques va intyona antafa daava gu jin danur.

Oye pokolera div kota inafa twa dulzesa pu telyona cinafa, wí eke inafa djuksera tir enwelmafa.

Va intafa tila tove kimtaf Jacques mafelá, solve nope ketsuca tegí, is vol djupopatason va gomil bene jiluca.

Kalafa rekola va piza radimifir. Kaxe, pestalera va abdaruca lapter. Tir vey jinafa klaa is jinafa etseriua. Tí kuranaf ta mecoba, mei ta otcera il Marthe rotir ilgrupetese va jin num dimon kofitise va goni, mei ta platira va Jacques ko xonuka. Numen cinafa tanuca tir stopre dili, i stopre dimlapira ke ervolia. Ede in va kurenik co aloyatar, battode ine do jin co zavzagitir. Ede in co kevsutur, bantode pestalé da va ine poason vol co rodedimnarití. Cinafa kaluca tir bixeberma. Voxen batlize, larde krayta milbartivon sometir, pune pokolé da cugeke gaveon ticnitar.

Re, to Jacques mempen va Marthe gu inafa gadikya kevrojur, i gu gadikya mevaleafa gu gire sokera koe J-. Ison bati tegi do lana eeftuca va abica uculera dene Grangier W<sup>ya</sup> al divmodar. Arcoba nutir tubizafa : Marthe va kwik vol djukudikir, biliton gu intafa yasa is ware loon tela ke argadikeem. Voxen va tokcoba gadikeem is argadikeem kev Jacques co rotaskid ? i kev Jacques vanpiyis vangluyanik tuke yona lazava jinon zilina kan Marthe.

To bam J- va ine toz viltar.

Pilkotikeem dikuon puon mea pulvir. Metel kiavar. Ant dafusik nope eba tid leon krumtaf. Acum, dile godedokalisson, Marthe koe kona dolta vangaver.

Marthe, sentant quelquefois le besoin d'échanger des paroles, s'attardait dans les boutiques. Lorsque j'étais chez elle, si elle s'absentait pour acheter du lait et des gâteaux, et qu'au bout de cinq minutes elle ne fût pas de retour, l'imaginant sous un tramway, je courais à toutes jambes jusque chez la crémère ou le pâtissier. Je l'y trouvais causant avec eux. Fou de m'être laissé prendre à mes angoisses nerveuses, aussitôt dehors, je m'emportais. Je l'accusais d'avoir des goûts vulgaires, de trouver un charme à la conversation des fournisseurs. Ceux-ci, dont j'interrompais les propos, me détestaient.

L'étiquette des cours est assez simple, comme tout ce qui est noble. Mais rien n'égale en énigmes le protocole des petites gens. Leur folie des préséances se fonde, d'abord, sur l'âge. Rien ne les choquerait plus que la révérence d'une vieille duchesse à quelque jeune prince. On devine la haine du pâtissier, de la crémère, à voir un gamin interrompre leurs rapports familiaux avec Marthe. Ils lui eussent à elle trouvé mille excuses, à cause de ces conversations.

Les propriétaires avaient un fils de vingt-deux ans. Il vint en permission. Marthe l'invita à prendre le thé.

Le soir, nous entendîmes des éclats de voix : on lui défendait de revoir la locataire. Habitué à ce que mon père ne mît son veto à aucun de mes actes, rien ne m'étonna plus que l'obéissance du dadais.

Le lendemain, comme nous traversions le jardin, il bêchait. Sans doute était-ce un pensum. Un peu gêné, malgré tout, il détourna la tête pour ne pas avoir à dire bonjour.

Ces escarmouches peinaient Marthe ; assez intelligente et assez amoureuse pour se rendre compte que le bonheur ne réside pas dans la considération des voisins, elle était comme ces poètes qui savent que la vraie poésie est chose « maudite », mais qui, malgré leur certitude, souffrent parfois de ne pas obtenir les suffrages qu'ils méprisent.

Les conseillers municipaux jouent toujours un rôle dans mes aventures. M. Marin qui habitait en dessous de chez Marthe, vieillard à barbe grise et de stature noble, était un ancien conseiller municipal de J.. Retiré dès avant la guerre, il aimait servir la patrie, lorsque l'occasion se présentait à portée de sa main. Se contentant de désapprouver la politique communale, il vivait avec sa femme, ne recevant et ne rendant de visites qu'aux approches de la nouvelle année.

Depuis quelques jours, un remue-ménage se faisait au-dessous, d'autant plus distinct que nous entendions, de notre chambre, les moindres bruits du rez-de-chaussée. Des traiteurs vinrent. La bonne, aidée par celle du propriétaire, astiquait l'argenterie

Viele dene ine tigi, ede ta lustera va vrod ik lupa gracer aze arti aluboya wexa dim mona men tigr, pune gestá da leve lundek senyer nume va vayniaxe ok zomxadolta kalvulté. Va ine banlize prilase do tilikya trasí. Ziadges kir nogladeoneyes, perlé batvielu diveon ve tigriv. Buntú da ine tir dem zugiafa griva, da va mempera koe prilara do dafusik trasir. Kot bantan gritrenayan gu pulvira va jin ilkader.

Aboyaf kitsend sotir opelackaf, dum kota oluaca. Voxen mecoba tir dem welima liote dam kitsend ke yavikeem. Inafa volpestorafa kaikporuca kare klaa taneon sorigavawer. Gidukara ke guazafa dacikya va kone jotafe sersikye cugeke co lemister. Va bogera ke zomxadolesik wis va palik waljoas va dalintafa yastaca do Marthe, iku vayniasik rodiepilet. Sin nope batyona prilara va ine kunon co skaled.

Pilkotik va tolsantoldafe nazbeikye dikir. Ine ta udorcek artlapir. Marthe ta yelada ganer.

Sielon, va pudavinustara gildev : ine va wira va lizukedusikya mbi pour. Larde gadye va kona jinafa tegira sometatcer, pune kalvegera ke bat ixakik va jin akoydapar.

Direvielon, edje va matela remlaniv, ine vurpar. Batcoba ape tir pursara. Ine argeckene takaskarar enide me di gokiavar.

Bata delivara va Marthe puidad ; ine gruckafe is umeke renase sonker da kaluca koe torigira ke vegungikeem sometigr, neke tir dum ezlopik grupes da ageltucafa ezlopa sotir « rotapsaks », nek nekevon dile mejes da va vligus vek me seotar.

Dotapirdotik va jinyona stuva dun yordad. Marin W<sup>ye</sup>, irubase valeve kraba ke Marthe, i guazik dem lukoptaf lukast is olukafo ontinalto, tir savsaf dotapirdotik ke J-. Buluyuse abdi geja, va guga djukazanir, viele katecta pokeon djuprodir. Anton volvanovason va dotafa gaderopa, do kurenik blir ise kabdi warzafa ilana va grupenik anton giworar ike zo worar.

Mali konak viel, ferdara valeve cin dilizer, i pofa ferdara, ison male cinafa mawa beta lorara ke sidot zo sogilder. Blotdafusik artlanid. Kwikya, pomana gan tela ke pilkotik, koe matela va dilgavaxa erniger, ise va rifeks gu lutafa afita deswar. Gan vayniasik zo



dans le jardin, ôtait le vert-de-gris des suspensions de cuivre. Nous sûmes par la crémère qu'un raout surprise se préparait chez les Marin, sous un mystérieux prétexte. Mme Marin était allée inviter le maire et le supplier de lui accorder huit litres de lait. Autoriserait-il aussi la marchande à faire de la crème ?

Les permis accordés, le jour venu (un vendredi), une quinzaine de notables parurent à l'heure dite avec leurs femmes, chacune fondatrice d'une société d'allaitement maternel ou de secours aux blessés, dont elle était présidente, et, les autres, sociétaires. La maîtresse de cette maison, pour faire « genre », recevait devant la porte. Elle avait profité de l'attraction mystérieuse pour transformer son raout en pique-nique. Toutes ces dames prêchaient l'économie et inventaient des recettes. Aussi, leurs douceurs étaient-elles des gâteaux sans farine, des crèmes au lichen, etc. Chaque nouvelle arrivante disait à Mme Marin : « Oh ! ça ne paye pas de mine, mais je crois que ce sera bon tout de même. »

M. Marin, lui, profitait de ce raout pour préparer sa « rentrée politique ».

Or, la surprise, c'était Marthe et moi. La charitable indiscretion d'un de mes camarades de chemin de fer, le fils d'un des notables, me l'apprit. Jugez de ma stupeur quand je sus que la distraction des Marin était de se tenir sous notre chambre vers la fin de l'après-midi et de surprendre nos caresses.

Sans doute y avaient-ils pris goût et voulaient-ils publier leurs plaisirs. Bien entendu, les Marin, gens respectables, mettaient ce dévergondage sur le compte de la morale. Ils voulaient faire partager leur révolte par tout ce que la commune comptait de gens comme il faut.

Les invités étaient en place. Mme Marin me savait chez Marthe et avait dressé la table sous sa chambre. Elle piaffait. Elle eût voulu la canne du régisseur pour annoncer le spectacle. Grâce à l'indiscrétion du jeune homme, qui trahissait pour mystifier sa famille et par solidarité d'âge, nous gardâmes le silence. Je n'avais pas osé dire à Marthe le motif du pique-nique. Je pensais au visage décomposé de Mme Marin, les yeux sur les aiguilles de l'horloge, et à l'impatience de ses hôtes. Enfin, vers sept heures, les couples se retirèrent bredouilles, traitant tout bas les Marin d'imposteurs et le pauvre M. Marin, âgé de soixante-dix ans, d'arriviste. Ce futur conseiller vous promettait monts et merveilles, et n'attendait même pas d'être élu pour manquer à ses promesses. En ce qui concernait Mme Marin, ces dames virent dans le raout un moyen avantageux pour elle de se fournir du dessert. Le maire, en personnage, avait paru juste quelques minutes ; ces quelques minutes et les huit litres de lait firent chuchoter qu'il était du dernier

givav da kapa dene Marin zo egar, bulon yontanon. Marin W<sup>ya</sup> va dotagadesik al ganer ise al voser enide in va vrod vas anyustoy inoc kaxaar. Kas va iara va vayna pu doltik dere fu korictar ?

Kaiki dozilira va novexa, ba vielack (lan teveaviel), mon san-aluboy strabik do intaf kurenik ba bartivack awid, i do kurenik kot tis redusik va kon seltom ta gadikyafa vanvrodara ik grelera va bakanik, wetce gadesik ik bewik. Piltokitya ke bata mona, ta « tuurmara », kabdue tuvel emuder. Va bulafa jekura al impavantar nume va kapa gu baera al artazukar. Kota battanya va skapara tujded ise va fomeks al gandud. Acum, sinafa zijnaca tid regeltiskafa lupa ik berdavakirafa vaynaxa ikz-. Kota warzafa artlanisikya pu Marin W<sup>ya</sup> kalir : « Ox ! Batcoba nutir fransafa, neke cwe titir kiewafa. »

Marin W<sup>ye</sup> va bata kapa luxeon impavatar enide va « gaderopafa dimfira » egar.

Neken, to Marthe is jin tiv akoyera. Sodafa voltixolaca ke tane pusye koe impadimak, i ke nazbeik ke tan bat strabik, va jin al givar. Va jinafa akoydara malyedal viele al ravé da deasera ke Marin titir da sin valeve cinafa mawa moni kieltena tigitid enide va cinyona santara onseted.

Ape va mancoba gikarolad nume va intafa puvegura djuanegatad. Efe ae, Marin weltikeem, i korobutik, va bata nuyukuca gu lidopaca dirbutur. Va intafa exukera do kot korikany ke dota djuwalzilitir.

Ganenik moe xo tigid. Marin W<sup>ya</sup> gruper da dene Marthe tigí nume valeve inafa mawa va azega al tiendur. Bralder. Va runza ke atoesik co djugir enide va disukexa co rodakter. Golde voltixolaca ke jinafe pusye relmese ta coera va dilintafa yasa is nope gotuskuca ke klaa, amlitav. Va danda ke baera pu Marthe me al rovekalí. Va solponana gexata ke Marin W<sup>ya</sup> trakú, is va iteem bene veel ke bartivela, is va bralda ke emudenikeem. Tere, kadimi pere bartiv, aborkafa tolona bulud, ise va Marin yasik gu restesik pudomason askiped, is va kimtafe Marin W<sup>ye</sup> gu bitonikaj. Bat diréf pirdotik va ribiega is sega dun abdiplerkur voxé dace abdi libura va beta tegira ixam al bulfer. Icde Marin W<sup>ya</sup>, bana weltikya al tadled da kapa tir impavantas mergil ta muon seotara va eftol. Dotagadesik, ton korobutik, anton abicwexon al awir ; bata abica wexa is vrod vas anyustoy inoc va tintera al askid, da va nazbeikya ke Marin co skedegar, i va tavesik dene bema. Lekefa kurera ke Marin weltikyama gu opelaf dotardialik al bilitar kire

bien avec la fille des Marin, institutrice à l'école. Le mariage de Mlle Marin avait jadis fait scandale, paraissant peu digne d'une institutrice, car elle avait épousé un sergent de ville.

Je poussai la malice jusqu'à leur faire entendre ce qu'ils eussent souhaité faire entendre aux autres. Marthe s'étonna de cette tardive ardeur. Ne pouvant plus y tenir, et au risque de la chagriner, je lui dis quel était le but du raout. Nous en rîmes ensemble aux larmes.

Mme Marin, peut-être indulgente si j'eusse servi ses plans, ne nous pardonna pas son désastre. Il lui donna de la haine. Mais elle ne pouvait l'assouvir, ne disposant plus de moyens, et n'osant user de lettres anonymes.

Nous étions au mois de mai. Je rencontrais moins Marthe chez elle et n'y couchais que si je pouvais inventer chez moi un mensonge pour y rester le matin. Je l'inventais une ou deux fois la semaine. La perpétuelle réussite de mon mensonge me surprenait. En réalité, mon père ne me croyait pas. Avec une folle indulgence il fermait les yeux, à la seule condition que ni mes frères ni les domestiques ne l'apprirent. Il me suffisait donc de dire que je partais à cinq heures du matin, comme le jour de ma promenade à la forêt de Sénart. Mais ma mère ne préparait plus de panier.

Mon père supportait tout, puis, sans transition, se cabrant, me reprochait ma paresse. Ces scènes se déchaînaient et se calmaient vite, comme les vagues.

Rien n'absorbe plus que l'amour. On n'est pas paresseux, parce que, étant amoureux, on paresse. L'amour sent confusément que son seul dérivatif réel est le travail. Aussi le considère-t-il comme un rival. Et il n'en supporte aucun. Mais l'amour est paresse bienfaisante, comme la molle pluie qui féconde.

Si la jeunesse est niaise, c'est faute d'avoir été paresseuse. Ce qui infirme nos systèmes d'éducation, c'est qu'ils s'adressent aux médiocres, à cause du nombre. Pour un esprit en marche, la paresse n'existe pas. Je n'ai jamais plus appris que dans ces longues journées qui, pour un témoin, eussent semblé vides, et où j'observais mon cœur novice comme un parvenu observe ses gestes à table.

Quand je ne couchais pas chez Marthe, c'est-à-dire presque tous les jours, nous nous promenions après dîner, le long de la Marne, jusqu'à onze heures. Je détachais le canot de mon père. Marthe ramait ; moi, étendu, j'appuyais ma tête sur ses genoux. Je la gênais. Soudain, un coup de rame me cognant, me rappelait que cette promenade ne durerait pas toute la vie.

L'amour veut faire partager sa béatitude. Ainsi,

al nutir bagaliansafa gu tavesikya.

Kadimion vepokupú ise jupá da sin va lana coba gilded, i va coba co djupogildeyena gan artel. Marthe gan bata laizafa lujuca zo gevar. Mea roslá nume laxunigesison va mukot ke kapa pu ine razdá. Belcon kalkipegav.

Marin W<sup>ya</sup> rotir co al tir driafo ede va dalintafa erava co al zaní, voxe va egale vol ixer. Re boger. Voxe me rovegardier kire konkane mea rotaskir ise va voltiskafa twa me ebler.

Alubeaksat tir. Va Marthe dene ine leote gikakevé ise senyé anton kase va rotuxadara rogandú enide rielon di zavzagí. Tanon ok tolon safteon gandú. Gronafa tcedera va rotuxadara va jin evodar. Efe, gadye va jin me folir. Driarsafe vol wir, ant ede berikye is kwik me di raved. Batenide opelon kalí da ba alube bartiv gazdon mallanítí, dum ba viel ke jinafa gozara ko Sénart aalxo. Voxen gadya va kita mu jin mea egar.

Gadye va kotcoba gitcizar, voxe moion va jinafa vunguca astoleson culimer. Bata nyalera basrodawed aze kalion tuvumeltawed, dum runta.

Rena cugeke sokodayar. Me tí vungaf, voxe vungú kire rená. Rena gojon pestaler da antafa enafa dantexa sotir kobara. Batdume va ina gu kevlik sokrupter. Voxe rena sotir kumaskisa vunguca, dum tunazbukasa movama.

Ede jotuca tir trawafa, pune to kire me al tir vungafa. Nope otapa, minaf gaas bolk va rotukik sogukoed nume vol zo gruyed. Ke abdufis swavik, vunguca sometir. Isen remi batyon vielcekap nutis vlardaf sedme vrutasik loeke al ravé kire va jinafa bodorkafa takra dizvé milinde ba estura kaikgropik va intaf zatceem dizver.

Viele dene Marthe me kenibé, trabe lewe kotvielon, radimi sielestura kali santane bartiv kene Marne gozav. Va witka ke gadye griksantú. Marthe detcer ; jin senyes va taka mo inaf badeeem windé. Va ine funé. Laizon vordavanon gan detc remsetiké da bata gozara fu tenuwer.

une maîtresse de nature assez froide devient caressante, nous embrasse dans le cou, invente mille agaceries, si nous sommes en train d'écrire une lettre. Je n'avais jamais tel désir d'embrasser Marthe que lorsqu'un travail la distrairait de moi ; jamais tant envie de toucher à ses cheveux, de la décoiffer, que quand elle se coiffait. Dans le canot, je me précipitais sur elle, la jonchant de baisers, pour qu'elle lâchât ses rames, et que le canot dérivât, prisonnier des herbes, des nénuphars blancs et jaunes. Elle y reconnaissait les signes d'une passion incapable de se contenir, alors que me poussait surtout la manie de déranger, si forte. Puis, nous amarrions le canot derrière les hautes touffes. La crainte d'être visibles, ou de chavirer, me rendait nos ébats mille fois plus voluptueux.

Aussi ne me plaignais-je point de l'hostilité des propriétaires qui rendait ma présence chez Marthe très difficile.

Ma prétendue idée fixe de la posséder comme ne l'avait pu posséder Jacques, d'embrasser un coin de sa peau après lui avoir fait jurer que jamais d'autres lèvres que les miennes ne s'y étaient mises, n'était que du libertinage. Me l'avouais-je ? Tout amour comporte sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse. Étais-je à ce dernier stade où déjà l'amour ne me satisfaisait plus sans certaines recherches. Car si ma volupté s'appuyait sur l'habitude, elle s'avivait de ces mille riens, de ces légères corrections infligées à l'habitude. Ainsi, n'est-ce pas d'abord dans l'augmentation des doses, qui vite deviendraient mortelles, qu'un intoxiqué trouve l'extase, mais dans le rythme qu'il invente, soit en changeant ses heures, soit en usant de supercheries pour dérouter l'organisme.

J'aimais tant cette rive gauche de la Marne, que je fréquentais l'autre, si différente, afin de pouvoir contempler celle que j'aimais. La rive droite est moins molle, consacrée aux maraîchers, aux cultivateurs, alors que la mienne l'est aux oisifs. Nous attachions le canot à un arbre, allions nous étendre au milieu du blé. Le champ, sous la brise du soir, frissonnait. Notre égoïsme, dans sa cachette, oubliait le préjudice, sacrifiant le blé au confort de notre amour, comme nous y sacrifions Jacques.

Un parfum de provisoire excitait mes sens. D'avoir goûté à des joies plus brutales, plus ressemblantes à celles qu'on éprouve sans amour avec la première venue, affadissait les autres.

J'appréciais déjà le sommeil chaste, libre, le bien-être de se sentir seul dans un lit aux draps frais. J'alléguais des raisons de prudence pour ne plus passer de nuits chez Marthe. Elle admirait ma force de caractère. Je redoutais aussi l'agacement que donne une certaine voix angélique des femmes qui

Rena va intafa tierduca djuwalzilir. Acum fentalackaf fertik tusantasawer, ben berga toz kutcar, va kunoya nugera gandur, edje va twa sutev. Va Marthe maneke djukutca ant viele kona kobara va ine gu jin britsar ; va inaf usuk en djumuzá ike en djugriusukotá kotviele ine va int usukotar. Koe witka va ine ipé, besason gu kutcara enide ine va detc divgir numen witka toz dantaler, flintafa ke werd is batakafo abinko isu blafotafo. Ine va sugda ke somerowontesa skera kagrupe, solve to pofe nizde ta mazukera va jin moekote platir. Azon, va witka kadime werdkipi ewalzev. Kivara da co tiv rowin ike co opsev va cinafa renarura kunon loeke tudreldar.

Batdume va plabuca ke pilkotikeem tuwavdasa va jinafa tigira dene Marthe me temé.

Jinafe drowigafe ne va digira va ine voldum Jacques meviele rodigiysis, is va kutcara va utaki ke inafa alma radimida ine al ixur da mekar kutceem almadayar, i ne anton tir nuyukuca. Kas pu int welidá ? Kota rena va intaf jotugal az milgugal az guazugal doburer. Kas moe bocafo eka tigi lize rena a lanyona aneyara va jin ixam me keldaskir. Kiren larde jinafa drelduca va giltira altogir, pune soe gan kunoya bifama zo tubliar, i gan batyona tuwadarama va gubeuca. Acum, me laumasison va loloon awalkesisa urepta, vox ganduson va armor ont betason va bartiveem ont fatmason ortatason va viley, jivanik va int sowendesir.

Va bata taltefa domega ke Marne alpapá eke va bana amidapafa nobá enide va tela albana rovonyasé. Ronefa domega tir leon tulwafa, ziliyana pu matelamidusik ik tayamidusik, solve tela jinafa tir mu kliwik. Va witka gu aal givaniksantuv, aze iste dentxo senyav. Taya, leve sielupara, suster. Cinafa ketsuca, koe vask, va vetuig vulkur, wetason va dent gu erod ke rena, milinde gu Jacques askiv.

Kofiga ke abdaruca va jinaf pesteem lular. Va lofikafa daava loon vektasa va kona reniskon satolena do tela taneikya al grivuté, numen batcoba va warzafa zixa tukerovar.

Va romeyafa is nuyafa keniba karolá, is va kiewati ke antuca koe ilava dem fedaf dualt. Va proyafa lazava abduplekú enide va miel dene Marthe mea di tiskí. Ine va jinafa andapo mafelar. Va nugera ke lana pumkafa puda va divmodesa ayikya dere craké, i va

s'éveillent et qui, comédiennes de race, semblent chaque matin sortir de l'au-delà.

Je me reprochais mes critiques, mes feintes, passant des journées à me demander si j'aimais Marthe plus ou moins que naguère. Mon amour sophistiquait tout. De même que je traduisais faussement les phrases de Marthe, croyant leur donner un sens plus profond, j'interprétais ses silences. Ai-je toujours eu tort ; un certain choc, qui ne se peut décrire, nous prévenant que nous avons touché juste. Mes jouissances, mes angoisses étaient plus fortes. Couché auprès d'elle, l'envie qui me prenait, d'une seconde à l'autre, d'être couché seul, chez mes parents, me faisait augurer l'insupportable d'une vie commune. D'autre part, je ne pouvais imaginer de vivre sans Marthe. Je commençais à connaître le châtement de l'adultère.

J'en voulais à Marthe d'avoir, avant notre amour, consenti à meubler la maison de Jacques à ma guise. Ces meubles me devinrent odieux, que je n'avais pas choisis pour mon plaisir, mais afin de déplaire à Jacques. Je m'en fatiguais, sans excuses. Je regrettais de n'avoir pas laissé Marthe les choisir seule. Sans doute m'eussent-ils d'abord déplu, mais quel charme, ensuite, de m'y habituer, par amour pour elle. J'étais jaloux que le bénéfice de cette habitude revînt à Jacques.

Marthe me regardait avec de grands yeux naïfs lorsque je lui disais amèrement : « J'espère que, quand nous vivrons ensemble, nous ne garderons pas ces meubles. » Elle respectait tout ce que je disais. Croyant que j'avais oublié que ces meubles venaient de moi, elle n'osait me le rappeler. Elle se lamentait intérieurement de ma mauvaise mémoire.

Dans les premiers jours de juin, Marthe reçut une lettre de Jacques où, enfin, il ne l'entretenait pas que de son amour. Il était malade. On l'évacuait à l'hôpital de Bourges. Je ne me réjouissais pas de le savoir malade, mais qu'il eût quelque chose à dire me soulageait. Passant par J..., le lendemain ou le surlendemain, il suppliait Marthe qu'elle guettât son train sur le quai de la gare. Marthe me montra cette lettre. Elle attendait un ordre.

L'amour lui donnait une nature d'esclave. Aussi, en face d'une telle servitude préambulaire, avais-je du mal à ordonner ou défendre. Selon moi, mon silence voulait dire que je consentais. Pouvais-je l'empêcher d'apercevoir son mari pendant quelques secondes ? Elle garda le même silence. Donc, par une espèce de convention tacite, je n'allai pas chez elle le lendemain.

Le surlendemain matin, un commissionnaire m'apporta chez mes parents un mot qu'il ne devait remettre qu'à moi. Il était de Marthe. Elle m'attendait

tuwavafa buskusikya kotgazdon nudivfisa va kaikedá.

Va intyona malyopara isu stetara pu int culimé, beduson va nuera kase va Marthe loon dam abdion rená. Jinafa rena va kotcoba turotuvar. Milinde va blayak ke Marthe narujú, fozilison va titsuyapafa sugdala, pune va inyoni amlitki remtrakú. Kas dun kiové ? Lana gla meropimtana walzer da tagelton uzá. Jinafa pojara isu polera tid loon pofa. Keve ine senyé, isen dun djusenyé ant dene gadikeem, numen batcoba va rotabina dofa blira larbudar. Ison, va blira voldo Marthe me roguzeká. Va estera va foredonera toz grupé.

Va Marthe saté kiren abdi cinafa rena ine va gutoara ke mona ke Jacques kare jin al finer. Bato guto tuviticawed, larde ta volpuvera va Jacques vols intafa puvegura al nará. Va int meskaleson cuú. Batcé da va ant Marthe ta kiblara me al iské. Sino va jin ape taneon co volpuved, voxen mana mempera nope giltavera oye rena mu ine kaikion co tir ! Tí lickaf kiren belunda ke bata gubeaca tir mu Jacques.

Marthe kan ixakaf iteemap va jin disuker viele piron kalí : « Pokolé da, viele belcon blitit, va bat gutoeem me videtet. » Va kotcoba jinon kalina sotarkar. Folison da bat gutoeem tid nope jin al vulkú, pu jin me rovekimbar. Va jinafi namiji unt arubar.

Bak taneafa safta ke teveaksat, Marthe va twa ke Jacques kazawar lize tere va intafa rena me dokalir. Akoler. Ko ropexe ke Bourges fu zo divbulur. Va inafa akolera me wivé, voxen inafa askira va kalira va jin kiazar. Larde in va J- direvielon ok veydirevielon fu remlapir, voser da Marthe moe goldetol va impadimak pitcatar. Marthe va bata twa pu jin nedir. Va dirgara ker.

Rena va levetirafa tuwava pu ine al zilir. Acum, lente mana kesa levetiruca, flecú da benplekú oke zuké. Sedme jin, jinafa amlitara sugdalar da finé. Kas rotatcé da ine va kurenik konakwexon co kozwitar ? Milinde amlitar. Numen, nope tec kraf doleray, va ine direvielon me denlaní.

Rielon veydirevielon, warzotik va lipi den jinaf gadikeem vanburer, i va lipi gobildeni anton pu jin. Ini tir male Marthe. Ine poke kuksa va jin ker. Voser

au bord de l'eau. Elle me suppliait de venir, si j'avais encore de l'amour pour elle.

Je courus jusqu'au banc sur lequel Marthe m'attendait. Son bonjour, si peu en rapport avec le style de son billet, me glaça. Je crus son cœur changé.

Simplement, Marthe avait pris mon silence de l'avant-veille pour un silence hostile. Elle n'avait pas imaginé la moindre convention tacite. À des heures d'angoisse succédait le grief de me voir en vie, puisque seule la mort eût dû m'empêcher de venir hier. Ma stupeur ne pouvait se feindre. Je lui expliquai ma réserve, mon respect pour ses devoirs envers Jacques malade. Elle me crut à demi. J'étais irrité. Je faillis lui dire : « Pour une fois que je ne mens pas... » Nous pleurâmes.

Mais ces confuses parties d'échecs sont interminables, épuisantes, si l'un des deux n'y met bon ordre. En somme, l'attitude de Marthe envers Jacques n'était pas flatteuse. Je l'embrassai, la berçai. « Le silence, dis-je, ne nous réussit pas. » Nous nous promîmes de ne rien nous celer de nos pensées secrètes, moi la plaignant un peu de croire que c'est chose possible.

À J..., Jacques avait cherché des yeux Marthe, puis le train passant devant leur maison, il avait vu les volets ouverts. Sa lettre la suppliait de le rassurer. Il lui demandait de venir à Bourges. « Il faut que tu partes », dis-je, de façon que cette simple phrase ne sentît pas le reproche.

— J'irai, dit-elle, si tu m'accompagnes. C'était pousser trop loin l'inconscience. Mais ce qu'exprimaient d'amour ses paroles, ses actes les plus choquants, me conduisait vite de la colère à la gratitude. Je me cabrai. Je me calmai. Je lui parlai doucement, ému par sa naïveté. Je la traitais comme un enfant qui demande la lune. Je lui représentai combien il était immoral qu'elle se fit accompagner par moi. Que ma réponse ne fût pas orageuse, comme celle d'un amant outragé, sa portée s'en accrut. Pour la première fois, elle m'entendait prononcer le mot de « morale ». Ce mot vint à merveille, car, si peu méchante, elle devait bien connaître des crises de doute, comme moi, sur la moralité de notre amour. Sans ce mot, elle eût pu me croire amoral, étant fort bourgeoise, malgré sa révolte contre les excellents préjugés bourgeois. Mais, au contraire, puisque, pour la première fois, je la mettais en garde, c'était une preuve que jusqu'alors je considérais que nous n'avions rien fait de mal.

Marthe regrettait cette espèce de voyage de noces scabreux. Elle comprenait, maintenant, ce qu'il y avait d'impossible.

da di kevlaní, ede wan zo renar.

Kal starka vulté lize Marthe va jin ker. Inafa kiavara, vadjensesa va martig ke lipi, va jin tuoprar. Folí da inafa takra al betawer.

Opelon, Marthe va jinafa amlitara ke veydireviel gu plabaca al krafiar. Va bet kraf doleray me al guzekar. Famintera gu jinafa blisa tira tir moi yon poles bartiv, larde ant awalkera va jinafa pira arinton co tatceyer. Va intafa akoydara me rostetá. Va intafa fentaluca isu tarkara va inyani goni mu akoles Jacques pebú. Va jin mialon folir. Zo zuner. Vol lajukalí : « Lanviele me rotuxadá... » Borev.

Voxen bata guyetsa tid teniskafa is puskesa kotviele kontrol me maer. Sopron, tila ke Marthe tove Jacques me tir derbesa. Va ine kutcá, kovdá. « Amlit, ~ kalí, ~ va cin me tceder. » Va sint abdziliv da va meka birgafa trakura di palsev, ton jin temamas da ine va mancoba rotisa co folir.

Koo J-, Jacques va Marthe al itaneyar, aze ba pokonira ke impadimak va mona, va telvungeem fenkuyun al wir. Inafa twa voser enide in di zo grivudesir. Erur da ine ko Bourges di artlapir. « Vode mallapil », kalí inde bat blayakack me nutir culimera.

— Lapití, ede dositatal.

Batcoba tirsir jlokuca. Voxen inyona ewa isu lemistersesi tegi va rena muxad numen mal zidera kal volniauca betawé. Astolé. Va int tuvumeltá. Zijnon pulví, konten gan inafa ixakuca. Va ine gu rumeik erus va tael askipé. Kaatoer eke dositara ke jin co tir vollidaca. Larde jinafa dulzera me tir xeftofa, voldum tela ke kon situndan fertik, pune ramiruk laumar. Ine to taneatomon gildé da va « liduca » ewa tiyá. Bata ewa ribiegon artstir, kiren dum jin, ine va etrakasa deonera icde liduca ke cinafa rena ape dile blidar neke tir ikoransafe. Arbe bata ewa, nope glasteducapa nekev exura va donaf glastedaf abdimalyekseem, co rofolir da jin tí vollidaf. Voxen volson, larde va ine taneatomon wazé, pune to wazdera tir kiren batvieli al torigí da va meka rotaca al askiv.

Marthe va batteca nistafa vidiakoyara batcer. Re gildar da mancoba tir volrotisa.

— Du moins, dit-elle, permets-moi de ne pas y aller.

Ce mot de « morale » prononcé à la légère m'instituait son directeur de conscience. J'en usai comme ces despotes qui se grisent d'un pouvoir nouveau. La puissance ne se montre que si l'on en use avec injustice. Je répondis donc que je ne voyais aucun crime à ce qu'elle n'allât pas à Bourges. Je lui trouvai des motifs qui la persuadèrent : fatigue du voyage, proche convalescence de Jacques. Ces motifs l'innocentaient, sinon aux yeux de Jacques, du moins vis-à-vis de sa belle-famille. À force d'orienter Marthe dans un sens qui me convenait, je la façonnais peu à peu à mon image. C'est de quoi je m'accusais, et de détruire sciemment notre bonheur. Qu'elle me ressemblât, et que ce fût mon œuvre, me ravissait et me fâchait. J'y voyais une raison de notre entente. J'y discernais aussi la cause de désastres futurs. En effet, je lui avais peu à peu communiqué mon incertitude, qui, le jour des décisions, l'empêcherait d'en prendre aucune. Je la sentais comme moi les mains molles, espérant que la mer épargnerait le château de sable, tandis que les autres enfants s'empressent de bâtir plus loin. Il arrive que cette ressemblance morale déborde sur le physique. Regard, démarche : plusieurs fois, des étrangers nous prirent pour frère et sœur. C'est qu'il existe en nous des germes de ressemblance que développe l'amour. Un geste, une inflexion de voix, tôt ou tard, trahissent les amants les plus prudents.

Il faut admettre que si le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, c'est que celle-ci est moins raisonnable que notre cœur. Sans doute, sommes-nous tous des Narcisse, aimant et détestant leur image, mais à qui toute autre est indifférente. C'est cet instinct de ressemblance qui nous mène dans la vie, nous criant « halte ! » devant un paysage, une femme, un poème. Nous pouvons en admirer d'autres, sans ressentir ce choc. L'instinct de ressemblance est la seule ligne de conduite qui ne soit pas artificielle. Mais dans la société, seuls les esprits grossiers sembleront ne point pécher contre la morale, poursuivant toujours le même type. Ainsi certains hommes s'acharnent sur les « blondes », ignorant que souvent les ressemblances les plus profondes sont les plus secrètes.

Marthe, depuis quelques jours, semblait distraite, sans tristesse. Distraite, avec tristesse, j'aurais pu m'expliquer sa préoccupation par l'approche du quinze juillet, date à laquelle il lui faudrait rejoindre la famille de Jacques, et Jacques en convalescence, sur une plage de la Manche. À son tour, Marthe se taisait, sursautant au bruit de ma voix. Elle supportait l'insupportable : visites de famille, avanies, sous-entendus aigres de sa mère, bonhomme de son père, qui lui supposait un amant, sans y croire.

— Icle, ~ kalir, ~ novel da me lapití !!

Bata « liduca » ewa fokton tiyana va jin wetce inaf gadesik va jiluca tadler. Bro evayik tugrijaweyes nope warzafi roti, vaon yazgá. Gijarotiuca sonediwer ant viele volmalyon zo faver. Acum dulzé da va mek zvak gu inafa lapira ko Bourges torigí. Va kobuivesa danda trasí : cuesira ke koyara is borefa vogonuca ke Jacques. Bata danda va ine tuvolgunad, tove icle aryasa ik rotir iteem ke Jacques. Tre vodjura va Marthe van woyok katis va jin, kare intafa ewava abicabicon asketca. To va batcoba koridá, ise da va cinafa kaluca ins levvilá. Ine va jin vektar, isen batcoba tir jinafa sopura, batcoba va jin felber ise mibuesir. Va tana lazava ke cinafa gildura koon wí. Va nekira va stekefe egale dere soltrakú. Ae tire, va intafa melanuca pu ine abicabicon al deá, i va melanuca tatcetesa va kona kogorara ba gorukaf viel. Pestalé da dum jin inaf nubeem tir tulwaf isen ine pokoler da bira va bixelamone di umber edje ar rumeik ezeon govokolnad. Mana lidafa vektasuca va altoke dile benfir. Nope disukera ik lanira : konakviele diveik al trakud da tiv berik. Batcoba tir to kiren welk ke vektasuca vonen gan rena krulded. Zatca ik pudarapenira, va dace xeyapaf fertik waveon ok gaveon relmeted.

Godostet da takra va lazava megrupena gan ova sogir, neken ova leon becafa dam takra sotir. Ape sotit Narcisse albane va intafa ewava is ilkadese, i va ewava nutisa tela antafa mebrunafa. To bata aptara va vektara, va min remi blira star, iegason « vukil !! » lente patectoy ik ayikya ik ezla. Mepestaeson va bata lemistera, va aryona ewava romafelat. Aptara va vektara sotir antafa stasa conya metisa tcafa. Voxen koe selt, ant duskaf swavik kev liduca numetrobar, linveson va mila inda. Acum lane ayikye va « latkikya » ubzed, megrupeson da jontikviele vektarapa sotir enbirtafa.

Mali konak viel Marthe nutir ewarafe, megabenton. Ede co tir gabenton ewarafe, pune va inafa abdikereleera nope vanfira ke san-alube ke pereaksat co gildá, i ke evla viele va yasa ke Jacques bak vogonugal koe birawidava ke Manche gokevlapitir. Silukon, Marthe stivawer, vagrableson ba beta lorar ke jinafa puda. Va tabira tcizar : worara ke yasa ik bagera ik eeftafa levsugdalara ke gadikya ik rubaca ke gadikye levaykase va tis fertik nek mefolise.

Tokdume va kotcoba tcizar ? Kas batcoba tir nope

Pourquoi supportait-elle tout ? Était-ce la suite de mes leçons lui reprochant d'attacher trop d'importance aux choses, de s'affecter des moindres ? Elle paraissait heureuse, mais d'un bonheur singulier, dont elle ressentait de la gêne, et qui m'était désagréable, puisque je ne le partageais pas. Moi qui trouvais enfantin que Marthe découvrit dans mon mutisme une preuve d'indifférence, à mon tour, je l'accusais de ne plus m'aimer, parce qu'elle se taisait.

Marthe n'osait pas m'apprendre qu'elle était enceinte.

J'eusse voulu paraître heureux de cette nouvelle. Mais d'abord elle me stupéfia. N'ayant jamais pensé que je pouvais devenir responsable de quoi que ce fût, je l'étais du pire. J'enrageais aussi de n'être pas assez homme pour trouver la chose simple. Marthe n'avait parlé que contrainte. Elle tremblait que cet instant qui devait nous rapprocher nous séparât. Je mimai si bien l'allégresse que ses craintes se dissipèrent. Elle gardait les traces profondes de la morale bourgeoise, et cet enfant signifiait pour elle que Dieu récompenserait notre amour, qu'il ne punissait aucun crime.

Alors que Marthe trouvait maintenant dans sa grossesse une raison pour que je ne la quittasse jamais, cette grossesse me consterna. À notre âge, il me semblait impossible, injuste, que nous eussions un enfant qui entraverait notre jeunesse. Pour la première fois, je me rendais à des craintes d'ordre matériel : nous serions abandonnés de nos familles.

Aimant déjà cet enfant, c'est par amour que je le repoussais. Je ne me voulais pas responsable de son existence dramatique. J'eusse été moi-même incapable de la vivre.

L'instinct est notre guide ; un guide qui nous conduit à notre perte. Hier, Marthe redoutait que sa grossesse nous éloignât l'un de l'autre. Aujourd'hui, qu'elle ne m'avait jamais tant aimé, elle croyait que mon amour grandissait comme le sien. Moi, hier, repoussant cet enfant, je commençai aujourd'hui à l'aimer et j'ôtai de l'amour à Marthe, de même qu'au début de notre liaison mon cœur lui donnait ce qu'il retirait aux autres.

Maintenant, posant ma bouche sur le ventre de Marthe, ce n'était plus elle que j'embrassais, c'était mon enfant. Hélas ! Marthe n'était plus ma maîtresse, mais une mère.

Je n'agissais plus jamais comme si nous étions seuls. Il y avait toujours un témoin près de nous, à qui nous devons rendre compte de nos actes. Je pardonnais mal ce brusque changement dont je rendais Marthe seule responsable, et pourtant, je sentais que je lui aurais moins encore pardonné si

jinyona tavera culimesa va tuzolonararsa va coba ? Kas kiren gan betcoba zo givanolar ? Nutir kalafe, vox laninde kalafe nume va vustera pestaler isen bata kaluca tir volplinafa gu jin kir me wazilina. Viele Marthe koe jinafa stivawera va wazdera va brunuca kosmar, pune va batcoba gu rumeuca krupté nume silukon koridá da ine va jin mea renar kire stivawer.

Marthe vol rovegivar da nazber.

Co djunuvelá kalaf gu bat warzot. Voxe taneon zo akoydá. Meviele al trakú da co tí blodaf gu betcoba, neke tí blodaf gu tele rote. Dere riyomé da tinsí ayikye nume krupté va coba gu volopelaca. Marthe va stege anton al pulvir. Skotcer kase bata govanplekusa vula va cin fu solparsar. Va saipuca zatcezapá eke inafa kivara tekawer. Ine va conyutapa ke glastedafa liduca vider, numen sedme ine bat nazbeik sugdalar da Lorik va cinafa rena gabler, da mek gomil pursar.

Solve Marthe va nazbera wetce lazavapa re krafiar enide me di bulú, pune zo yondá. Oye cinafa klaa, dikira va nazbeik sedme jin nutir volrotisa is volmalyafa kir riojasa va jotugal. Va inyona ugafa kivara taneatomon dosté : gan yasa fu zo jovlev.

Va bat nazbeik ixam rená neke nope rena ilakacú. Vewá da tití blodaf gu inafa pizafa blira. Maninde miv vol rodeblití.

Aptatca sotir nyapesik ; i nyapesik stas kal tazdara. Sure Marthe kivayar da nazbera va cin di ilplekuyur. Re, larde cugeke renar, pune folir da jinafa rena dum tela dalintafa laumar. Jin, sure, va bat nazbeik ilikatcuyú, re toz rená nume va Marthe ilrená, milinde tozi cinafa skedegara jinafa takra va deswaks bas artel pu ine ziliyir.

Re, aykason va art kev jivot ke Marthe, volto va ine vols intaf nazbeik kutcá. Kaxe ! Marthe mea tir fertik vols gadik.

Batvielu mea tegí dumede co tiv antaf. Kotviele kon pabus vrutasik pokeon tigrir. Va bata laizafa betara ixejé, kire va ant Marthe gu blodik koridá, neke pestalé da dace leote co ixé ede ine al rotuxadar. Dile folí da Marthe rotuxadar enide va

elle m'avait menti. À certaines secondes, je croyais que Marthe mentait pour faire durer un peu plus notre amour, mais que son fils n'était pas le mien.

Comme un malade qui recherche le calme, je ne savais de quel côté me tourner. Je sentais ne plus aimer la même Marthe et que mon fils ne serait heureux qu'à la condition de se croire celui de Jacques. Certes, ce subterfuge me consternait. Il faudrait renoncer à Marthe. D'autre part, j'avais beau me trouver un homme, le fait actuel était trop grave pour que je me rengorgeasse jusqu'à croire possible une aussi folle (je pensais : une aussi sage) existence.

Car, enfin, Jacques reviendrait. Après cette période extraordinaire, il retrouverait, comme tant d'autres soldats trompés à cause des circonstances exceptionnelles, une épouse triste, docile, dont rien ne décèlerait l'inconduite. Mais cet enfant ne pouvait s'expliquer pour son mari que si elle supportait son contact aux vacances. Ma lâcheté l'en supplia.

De toutes nos scènes, celle-ci ne fut ni la moins étrange ni la moins pénible. Je m'étonnai du reste de rencontrer si peu de lutte. J'en eus l'explication plus tard. Marthe n'osait m'avouer une victoire de Jacques à sa dernière permission et comptait, feignant de m'obéir, se refuser au contraire à lui, à Granville, sous prétexte des malaises de son état. Tout cet échafaudage se compliquait de dates dont la fausse coïncidence, lors de l'accouchement, ne laisserait de doutes à personne. « Bah ! me disais-je, nous avons du temps devant nous. Les parents de Marthe redouteront le scandale. Ils l'emmèneront à la campagne et retarderont la nouvelle. »

La date du départ de Marthe approchait. Je ne pouvais que bénéficier de cette absence. Ce serait un essai. J'espérais me guérir de Marthe. Si je n'y parvenais pas, si mon amour était trop vert pour se détacher de lui-même, je savais bien que je retrouverais Marthe aussi fidèle.

Elle partit le douze juillet, à sept heures du matin. Je restai à J... la nuit précédente. En y allant, je me promettais de ne pas fermer l'œil de la nuit. Je ferais une telle provision de caresses, que je n'aurais plus besoin de Marthe pour le reste de mes jours.

Un quart d'heure après m'être couché, je m'endormis.

En général, la présence de Marthe troublait mon sommeil. Pour la première fois, à côté d'elle, je dormis aussi bien que si j'eusse été seul.

À mon réveil, elle était déjà debout. Elle n'avait pas osé me réveiller. Il ne me restait plus qu'une demi-heure avant le train. J'enrageais d'avoir laissé perdre par le sommeil les dernières heures que nous

cinafa rena di dakimir, voxen nazbeik me co tir tel jinaf.

Bro akolik aneyas va vumelte, me grupé liz va int govodjú. Pestalé da va mile Marthe mea rená ise jinaf nazbeik titir kalaf ant ede fotitir vey Jacques. Efe, bata ortara va jin yondar. Va Marthe fu gonebgá. Voxen, kore va jin gu ayikye krupté, pune refa debala tir gorestarsafa numen gomefuglá ise gomefolí da mana oviskafa blira co tir rotisa ( neke trakú : i mana utcorafa ).

Kiren, tere, Jacques dimdenlapitir. Radimi bata cugunaykafa rekola, dum jontikar sayakik levcoeyen golde goaspileem, va gabentaf is algaf kurenik katrasitir, i va kurenik dem linularaja mekane razdana. Voxen bat nazbeik gan kurenik zo rodiveter ant ede ine va inafa ilagira bak tilderugal tcizatar. Numen jinafa nyukuca va ine voser.

Ke jinaf nyalereem, bata me tir tela lodivulafa mei leportafa. Ison destapá da va abicote Iyumara trasí. Fure mbi pebú. Marthe va cenera ke Jacques bak inaf daref udorcek vol rovelidar, ise nujuvegeson va jin ternar da, yontason va akolukera golde sok, koe Granville va in vol kempatar. Bata varafa trujara gu evla zo tuesar, i gu evla dotegalajatasa va radekara num restetesa va metel. « Xabe ! ~ unt kalí, ~ va ugal wan dadiv. Gadikeem ke Marthe va bilita craketer. Va ine ko tawaday iljupatar nume va warzot kagaveter.

Evla ke mallapira ke Jacques vanfir. Va bata gracera tire fu belundar. Batcoba titir yawara. Pokolé da gu Marthe va int frasketé. Ede me di lajupaskití, ede jinafa rena titir kusarsafa nume miv me iliksantutur, pune soe grupecké da va Marthe lisagafe katrasití.

Ine ba san-tole ke pereaksat, ba rielon pere bartiv fu gomallapir. Koe J- daremielon zavzagí. Lanison, pu int abdiplekú da mielcekon me fu itabudé. Va santa fu eksapá eke va Marthe kotvieli mea olegatá.

Arti bartivacku ke senyera komodé.

Favon, tigira ke Marthe va jinafa kenibera giskalter. Taneatomon, keve ine, al kenibenýé milinde ant co tigiyí.

Ba jinafa divmodera, ixam ranyer. Va jin me al rovedivmodar. Anton bartivacku abdi impadimak wan tir. Riyomé kire golde keniba va bocaf bartiveem ke cinafa belcara tiskira al drasú. Dere borer kire



avons à passer ensemble. Elle pleurait aussi de partir. Pourtant, j'eusse voulu employer les dernières minutes à autre chose qu'à boire nos larmes.

Marthe me laissait sa clef, me demandant de venir, de penser à nous, et de lui écrire sur sa table.

Je m'étais juré de ne pas l'accompagner jusqu'à Paris. Mais, je ne pouvais vaincre mon désir de ses lèvres et, comme je souhaitais lâchement l'aimer moins, je mettais ce désir sur le compte du départ, de cette « dernière fois » si fausse, puisque je sentais bien qu'il n'y aurait de dernière fois sans qu'elle le voulût.

À la gare Montparnasse, où elle devait rejoindre ses beaux-parents, je l'embrassai sans retenue. Je cherchais encore mon excuse dans le fait que, sa belle-famille surgissant, il se produirait un drame décisif.

Revenu à F..., accoutumé à n'y vivre qu'en attendant de me rendre chez Marthe, je tâchai de me distraire. Je bêchai le jardin, j'essayai de lire, je jouai à cache-cache avec mes sœurs, ce qui ne m'était pas arrivé depuis cinq ans. Le soir, pour ne pas éveiller de soupçons, il fallut que j'allasse me promener. D'habitude, jusqu'à la Marne, la route m'était légère. Ce soir-là, je me traînai, les cailloux me tordant le pied et précipitant mes battements de cœur. Étendu dans la barque, je souhaitai la mort, pour la première fois. Mais aussi incapable de mourir que de vivre, je comptais sur un assassin charitable. Je regrettais qu'on ne pût mourir d'ennui, ni de peine. Peu à peu, ma tête se vidait, avec un bruit de baignoire. Une dernière succion, plus longue, la tête est vide. Je m'endormis.

Le froid d'une aube de juillet me réveilla. Je rentraï, transi, chez nous. La maison était grande ouverte. Dans l'antichambre mon père me reçut avec dureté. Ma mère avait été un peu malade : on avait envoyé la femme de chambre me réveiller pour que j'allasse chercher le docteur. Mon absence était donc officielle.

Je supportai la scène en admirant la délicatesse instinctive du bon juge qui, entre mille actions d'aspect blâmable, choisit la seule innocente pour permettre au criminel de se justifier. Je ne me justifiai d'ailleurs pas, c'était trop difficile. Je laissai croire à mon père que je rentraï de J... et, lorsqu'il m'interdit de sortir après le dîner, je le remerciai à part moi d'être encore mon complice et de me fournir une excuse pour ne plus traîner seul dehors.

J'attendais le facteur. C'était ma vie. J'étais incapable du moindre effort pour oublier.

Marthe m'avait donné un coupe-papier, exigeant que je ne m'en servisse que pour ouvrir ses lettres.

gomallapir. Neken va arcoba dam ulira va ikuzera co djuyazgá.

Marthe va intafa marna isker, eruson da denlanití ise va cin trakutú ise moe azega puon suteté.

Unt al vogá da va ine ko Paris me fu dositá. Voxe va jugemera va intaf kutceem vol rocené nume, larde nyukon leeke djurená, pune gu mallapira dirbú, i gu bata rolapafa « bocafa toma », larde pestalecké da meka bocafa toma co dilizer teka ine co kuranir.

Koe Montparnasse golda liz va argadikeem gokevlapir, va ine kutcapá. Va parara wan aneyá kire co djumé da aryasa ve gepoyter batkane gorukafa piza co dilizer.

Dimkolapiyison va F- is giblison anton ta kera va lanira den Marthe, lasuské. Va matela vurpá, labelí, do berikyeem palserú, mancoba mali alubka mea al sokir. Kotsielon, menekitison va ucul, gozá. Favon, kelda kal Marne nutir bagafa gu jin. Batsielon impú, ton ye mucuse va jinafa nuga num titosipese va gandira. Senyes koe tiv, va awalkera taneatomon galpé. Voxe vol rodefawalké lidame vol rodeblí nume va sodus adjubesik zinulá. Batcé da nope arga ik puida someawalket. Jinafa taka abicabicon tuvlardawer, do lorara ke gartonga. Bocafa gelavara tir, taka re tir vlardafa. Komodé.

Fent ke vanafiz ke pereaksat va jin divmodar. Geribaf den cin dimlaní. Mona tir fenkupuyuna. Koe sarandaxo gadye va jin olgon emuder. Gadya al akolemer : kwik ta dimovdara va jin al zo stakser, enide va kurmik di kevlaniyí. Jinafa gracera kle al tir winugafa.

Va nyalera tcizá, mafelason va aptasafa gedeluca ke malyesikany grunaras va tela antafa volgunafa tegira ke kunoya gobokena enide nover da gomilasik vengar. Ostik me vengá, batcoba tir wavidarsafa. Jupá da gadye folir da va J- mallaní, nume viele moion va trubara radimi sielestura zo pou, pune unt grewá da ine wan tir jinaf dofugik ise va parara levdafur enide ant mea rasoketé.

Kotvielon va piutebildesik ké. Batcoba tir jinafa blira. Va ine vol lasuvulkú.

Marthe va eluxawed al zilir, dineson da ta fenkura

Pouvais-je m'en servir ? J'avais trop de hâte. Je déchirais les enveloppes. Chaque fois, honteux, je me promettais de garder la lettre un quart d'heure, intacte. J'espérais, par cette méthode, pouvoir à la longue reprendre de l'empire sur moi-même, garder les lettres fermées dans ma poche. Je remettais toujours ce régime au lendemain.

Un jour, impatienté par ma faiblesse, et dans un mouvement de rage, je déchirai une lettre sans la lire. Dès que les morceaux de papier eurent jonché le jardin, je me précipitai, à quatre pattes. La lettre contenait une photographie de Marthe. Moi si superstitieux et qui interprétais les faits les plus minces dans un sens tragique, j'avais déchiré ce visage. J'y vis un avertissement du ciel. Mes transes ne se calmèrent qu'après avoir passé quatre heures à recoller la lettre et le portrait. Jamais je n'avais fourni un tel effort. La crainte qu'il arrivât malheur à Marthe me soutint pendant ce travail absurde qui me brouillait les yeux et les nerfs.

Un spécialiste avait recommandé les bains de mer à Marthe. Tout en m'accusant de méchanceté, je les lui défendis, ne voulant pas que d'autres que moi pussent voir son corps.

Du reste, puisque de toute manière Marthe devait passer un mois à Granville, je me félicitais de la présence de Jacques. Je me rappelais sa photographie en blanc que Marthe m'avait montrée le jour des meubles. Rien ne me faisait plus peur que les jeunes hommes, sur la plage. D'avance, je les jugeais plus beaux, plus forts, plus élégants que moi.

Son mari la protégerait contre eux.

À certaines minutes de tendresse, comme un ivrogne qui embrasse tout le monde, je rêvassais d'écrire à Jacques, de lui avouer que j'étais l'amant de Marthe, et, m'autorisant de ce titre, de la lui recommander. Parfois, j'enviais Marthe, adorée par Jacques et par moi. Ne devions-nous pas chercher ensemble à faire son bonheur ? Dans ces crises, je me sentais amant complaisant. J'eusse voulu connaître Jacques, lui expliquer les choses, et pourquoi nous ne devons pas être jaloux l'un de l'autre. Puis, tout à coup, la haine redressait cette pente douce.

Dans chaque lettre, Marthe me demandait d'aller chez elle. Son insistance me rappelait celle d'une de mes tantes fort dévote, me reprochant de ne jamais aller sur la tombe de ma grand-mère. Je n'ai pas l'instinct du pèlerinage. Ces devoirs ennuyeux localisent la mort, l'amour.

Ne peut-on penser à une morte, ou à sa maîtresse absente, ailleurs qu'en un cimetière, ou dans certaine chambre. Je n'essayais pas de l'expliquer à Marthe et lui racontais que je me rendais chez elle ; de même,

va dalintaf tweem faveté. Kas rofavé ? Govodaskirsí. Va anampekuxa sollipá. Kottomon, kinokaf abdiplekú da va twa bak bartivamu fu guspá. Batkane pokolé da va int fu lajuvanstujé ise va twa koe ucom fu lajugubudená. Kotviele va bata linulara gu direviel arevlá.

Lanviele, braldesin gan intafa axuca is riyomes, va mebeliyina twa sollipá. Vielu eluxaki va matela vilunded, pune upenyeson ipé. Twa tir dem afigasuteks va Marthe. Neken gibroyepé ise va beti tegi folvon ginarú, voxe va bata gexata al sollipá. Va walzera ke kelt wickí. Jinafa ejadera arti balemoy bartiv ke dimkrura va twa is delt anton tuvumeltawer. Maneke meveli al sugapá. Remi bata klicafa kobara selesa va iteem is nogleem, gan kivara va kona fepoaraja tove ine zo zobé.

Kurmik va birakolavara pu Marthe al juiker. Vaon mopoú neke va int gu ikoruca kagá, vewason da artan va inafalto rowitir.

Ison, larde kottode Marthe va varaf aksat koe Granville fu tiskir, va tigira ke Jacques wivé. Va inaf bata kaf afigasuteks nediyn gan Marthe ba viel ke gutoeem setiké. Mecoba dam yikye moe piluda va jin loeke vudesir. Abdiston, krupté da bete co titir listafe is glabafe loon dam jin.

Kurenik va ine kevon levnendar.

Ba lanyona krenugafa wexa, bro grijik dablus va kottan, pu Jacques fogesuté, welidason da tí fertik ke Marthe nume battode va ine pu in rovejuiké. Dile va Marthe sontene gan Jacques is jin djumá. Kas va tukalara va ine me co gosugav ? Bak batyona deona, pesté nyukaf fertik. Va Jacques co djugrupé, va coba co djupebú ise co djukalí dume gometiv lickaf gu sint. Azon, laizon, bogera va bata koliavama vanmadar.

Koe kota twa, Marthe erur da den ine di laní. Inafa karakera va tela ke tana abidapafa ziavikya kimbar, i va ziavik culimes pu jin da va naboxa ke veygadya meviele kevlaní. Va befolitusa wayeda me dikí. Bati argasi goni va awalk sorukomad, ik va rena.

Kas me koe awalkikxo va kon awalkik oku graces fertik rotrakut, ok me koe lana mawa ? Pu Marthe me lapebú nume pwadé da den ine fu lapí ; ise milinde pu ziaavya da ko awalkikxo su laní ; vox lantode

à ma tante, que j'étais allé au cimetière. Pourtant, je devais aller chez Marthe ; mais dans de singulières circonstances.

Je rencontrai un jour sur le réseau cette jeune fille suédoise à laquelle ses correspondants défendaient de voir Marthe. Mon isolement me fit prendre goût aux enfantillages de cette petite personne. Je lui proposai de venir goûter à J... en cachette, le lendemain. Je lui cachai l'absence de Marthe, pour qu'elle ne s'effarouchât pas, et ajoutai même combien elle serait heureuse de la revoir. J'affirme que je ne savais au juste ce que je comptais faire. J'agissais comme ces enfants qui, liant connaissance, cherchent à s'étonner entre eux. Je ne résistais pas à voir surprise ou colère sur la figure d'ange de Svéa, quand je serais tenu de lui apprendre l'absence de Marthe.

Oui, c'était sans doute ce plaisir puéril d'étonner, parce que je ne trouvais rien à lui dire de surprenant, tandis qu'elle bénéficiait d'une sorte d'exotisme et me surprenait à chaque phrase. Rien de plus délicieux que cette soudaine intimité entre personnes qui se comprennent mal. Elle portait au cou une petite croix d'or, émaillée de bleu, qui pendait sur une robe assez laide que je réinventais à mon goût. Une véritable poupée vivante. Je sentais croître mon désir de renouveler ce tête-à-tête ailleurs qu'en un wagon.

Ce qui gâtait un peu son air de couventine, c'était l'allure d'une élève de l'école Pigier, où d'ailleurs elle étudiait une heure par jour, sans grand profit, le français et la machine à écrire. Elle me montra ses devoirs dactylographiés. Chaque lettre était une faute, corrigée en marge par le professeur. Elle sortit d'un sac à main affreux, évidemment son couvre, un étui à cigarettes orné d'une couronne comtale. Elle m'offrit une cigarette. Elle ne fumait pas, mais portait toujours cet étui, parce que ses amies fumaient. Elle me parlait de coutumes suédoises que je feignais de connaître : nuit de la Saint-Jean, confitures de myrtilles. Ensuite, elle tira de son sac une photographie de sa sœur jumelle, envoyée de Suède la veille : à cheval, toute nue, avec sur la tête un chapeau haut de forme de leur grand-père. Je devins écarlate. Sa sœur lui ressemblait tellement que je la soupçonnais de rire de moi, et de montrer sa propre image. Je me mordais les lèvres, pour calmer leur envie d'embrasser cette espiègle naïve. Je dus avoir une expression bien bestiale, car je la vis peureuse, cherchant des yeux le signal d'alarme.

Le lendemain, elle arriva chez Marthe à quatre heures. Je lui dis que Marthe était à Paris mais rentrerait vite. J'ajoutai : « Elle m'a défendu de vous laisser partir avant son retour. » Je comptais ne lui avouer mon stratagème que trop tard.

Heureusement, elle était gourmande. Ma

manon.

Lanviele, moe gort va bata sverigafa yikya volronowisa va Marthe kakevé. Jinafa tuantawera askir da va rumeaceem ke bat korik toz grivuté. Dragé da ina ko J- ta kielestura birgoton lapitir, direvielon. Va gracera ke Marthe palser enide me di kivar, ise dace loplekú eke ine titir kalafe gu tolwira. Me grupé da va coba fu djumaskí. Dum rumeik grupelayas num va sint lagevas, tegí. Va akoyera ik zidera ben pumkafa vola ke Svea di djuwítí viele va gracera ke Marthe gogivatá.

Gue, to rumeafa puvegura va gevara ape tir, kiren va mecoba evodasa pu ina me laxukalí, solve va teca divepatectuca belundar nume ba kot blayak va jin akoyer. Mecoba lodam bata laizafa koekuca wal toloy gildujus korik tir loon sutkafa. Va moavafa gamdama dem faltafa miza bene berga diskir, i va gamda rumkawesa keve evakackaf gem, numen kare intafa griva tolgandú. To blisa bragoda arse tir. Pesté da jinafa djumera laumar, i djumera va tuwarzara va bata takataka arliz dam koe omaze.

Inafa tiva ke xidikya gan laniga ke ravesik ke Pigier Bema zo blokamar, i gan Pigier Bema lize ostik va Francava is geltsutera bak vieleon tanoy bartiv impavantanson vayar. Va intyona geltsuteyena danitca nedir. Kota twa tir dem tanoya rola, raston tuwadayana gan tavesik. Va rusetaxos dem zikexa vas biptafa sona gu aklaf eyeltos divplekur. Va ruseta pu jin firvir. Somevikizar voxé va bat xos dun diskir kiren inafa nikya vikizad. Va sverigafa orpa pulvir isen nujigrupé : i va miel ke Saint-Jean is aejefa boteda. Azon va afigasuteks va jelya darevielon stakseyen mal Sveriga diveyeltosar : i va jelikya lebackafa okollakisa dem ontinafi edji ke veygadikye moe taka. Tukurukawé. Berikya vektarsar eke uculé da ina va jin kipegar ise va intafa ewava nedir. Kutcbugdá enide va intafa djumera va kutcara va bat facilaf ixakik tuvumeltá. Ape nutí bonolapaf kire wí da ina vuder ise va elogasiki kan ita aneyar.

Direvielon, den Marthe ba baleme bartiv artlanir. Kalí da Marthe koe Paris tigrir voxé fure godimlapir. Loplekú : « Al pour da iské da abdi inafa dimlapira ronomallanil. » Va suzenk anton kadimion welidatá.

Bexe, ina tir delfajapafa. Jinafa delfajuca va

gourmandise à moi prenait une forme inédite. Je n'avais aucune faim pour la tarte, la glace à la framboise, mais souhaitais être tarte et glace dont elle approchât la bouche. Je faisais avec la mienne des grimaces involontaires.

Ce n'est pas par vice que je convoitais Svéa, mais par gourmandise. Ses joues m'eussent suffi, à défaut de ses lèvres.

Je parlais en prononçant chaque syllabe pour qu'elle comprît bien. Excité par cette amusante dînette, je m'énervais, moi toujours silencieux, de ne pouvoir parler vite. J'éprouvais un besoin de bavardage, de confidences enfantines. J'approchais mon oreille de sa bouche. Je buvais ses petites paroles.

Je l'avais contrainte à prendre une liqueur. Après, j'eus pitié d'elle comme d'un oiseau qu'on grise.

J'espérais que sa griserie servirait mes desseins, car peu m'importait qu'elle me donnât ses lèvres de bon cœur ou non. Je pensai à l'inconvenance de cette scène chez Marthe, mais, me répétais-je, en somme, je ne retire rien à notre amour. Je désirais Svéa comme un fruit, ce dont une maîtresse ne peut être jalouse.

Je tenais sa main dans mes mains qui m'apparurent pataudes. J'aurais voulu la déshabiller, la bercer. Elle s'étendit sur le divan. Je me levai, me penchai à l'endroit où commençaient ses cheveux, duvet encore. Je ne conclusais pas de son silence que mes baisers lui fissent plaisir ; mais, incapable de s'indigner, elle ne trouvait aucune façon polie de me repousser en français. Je mordillais ses joues, m'attendant à ce qu'un jus sucré jaillisse, comme des pêches.

Enfin, j'embrassai sa bouche. Elle subissait mes caresses, patiente victime, fermant cette bouche et les yeux. Son seul geste de refus consistait à remuer faiblement la tête de droite à gauche, et de gauche à droite. Je ne me méprenais pas, mais ma bouche y trouvait l'illusion d'une réponse. Je restais auprès d'elle comme je n'avais jamais été auprès de Marthe. Cette résistance qui n'en était pas une flattait mon audace et ma paresse. J'étais assez naïf pour croire qu'il en irait de même ensuite et que je bénéficierais d'un viol facile.

Je n'avais jamais déshabillé de femmes ; j'avais plutôt été déshabillé par elles. Aussi je m'y pris maladroitement, commençant par ôter ses souliers et ses bas. Je baisais ses pieds et ses jambes. Mais quand je voulus dégrafer son corsage, Svéa se débattit comme un petit diable qui ne veut pas aller se coucher et qu'on dévêt de force. Elle me rouait de coups de pied. J'attrapais ses pieds au vol, je les emprisonnais, les baisais. Enfin, la satiété arriva,

megubeaca luxeon narir. Nope tiorn ok opray dem konote mekon aelé voxe djutí tiorn vannitin gan inaf art oku opray. Kan tel jinaf volins konejé.

Volto nope fogra va Svea gojé, vox to nope delfajuca. Inaf tcoreem ledamu kutceem va jin stapeter.

Tiyason va kota asanka pulví enide ina gildackar. Gan bata deasesa esturama zo lulá voxe ware amlitason ziadgé kire kalianson grupulví. Godepulvidá, rumeon godefodioxú. Va oblaka gu inaf art vanplekú. Va inyona ewama ulí.

Vebá da ina va kuldea ulir. Azon, bro zveri tugrijamani vaon saá.

Pokolé da inafa grijuca va jinafa erava fu levzanir, kiren ina va kutceem eron ok voleron xabe fu firvir. Va volxariuca ke bata nakila dene Marthe trakú, voxe, unt gire kalí, va mecoba gu cinafa rena deswá. Va Svea bro ilt jugemé, numen kon fertik va batcoba me rotir lickaf.

Va inafa nuba koe jinaf nubeem nutis glagaf gí. Va ina co djubasvagé, co djukovdá. Ina mo saxatca senyar. Debanyá, xowá liz inaf saxaf usuk runeon tigr. Inafa amlitara me bazer da jinyona kutcara puvegad ; voxen ina me rodefexuker nume va kona poraca ilikatcusa va jin meinde francavon trasir. Va inaf tcoreem bugdadá, zinulason da botafa cuizda di bimiler, dum kou glorde.

Tere va inaf art kutcá. Va jinyona santara levgar, ton keaf kosik, artbudeson is itabudeson. Inafa antafa vewasa zatca tir axafa kalizira va taka talturonon az ronotalton. Me kunipá, voxen jinaf art nope lana dulzera ve bidger. Poke Marthe meviele al tigí milinde poke Svea zavzagí. Bata metisa acagira va jinafa pirtura isu vunguca derber. Tí ixakapaf nume folí da coba kaikion fu tir milafa ise va delvejafa boera fu belundá.

Va ayikya meveli al basvagé ; kre ganon al zo basvagé. Acum voloblion narté, tore deswason va perfejuleem is omexeem. Va inaf nugeem isu nimateem kutcá. Voxe viele va ulimey djubasgergá, pune bro oretlikam medjusenyas num poanon basvagen, Svea kuzur. Va jin dun nugar. Va inaf nugeem koe rid ebidú, dabluckú aze kutcá. Tere griaelera sokir milinde delfajuca arti slika vayna isu brekla ten tir. Azon va intafa fatmara fiste razdá isen

comme la gourmandise s'arrête après trop de crème et de friandises. Il fallut bien que je lui apprisse ma supercherie, et que Marthe était en voyage. Je lui fis promettre, si elle rencontrait Marthe, de ne jamais lui raconter notre entrevue. Je ne lui avouai pas que j'étais son amant, mais le lui laissai entendre. Le plaisir du mystère lui fit répondre « à demain » quand, rassasié d'elle, je lui demandai par politesse si nous nous reverrions un jour.

Je ne retournai pas chez Marthe. Et peut-être Svéa ne vint-elle pas sonner à la porte close. Je sentais combien blâmable pour la morale courante était ma conduite. Car sans doute sont-ce les circonstances qui m'avaient fait paraître Svéa si précieuse. Ailleurs que dans la chambre de Marthe, l'eussé-je désirée ?

Mais je n'avais pas de remords. Et ce n'est pas en pensant à Marthe que je délaissai la petite Suédoise, mais parce que j'avais tiré d'elle tout le sucre.

Quelques jours après, je reçus une lettre de Marthe. Elle en contenait une de son propriétaire, lui disant que sa maison n'était pas une maison de rendez-vous, quel usage je faisais de la clef de son appartement, où j'avais emmené une femme. J'ai une preuve de ta trahison, ajoutait Marthe. Elle ne me reverrait jamais. Sans doute souffrirait-elle, mais elle préférerait souffrir que d'être dupe.

Je savais ces menaces anodines, et qu'il suffirait d'un mensonge, ou même au besoin de la vérité, pour les anéantir. Mais il me vexait que, dans une lettre de rupture, Marthe ne me parlât pas de suicide. Je l'accusai de froideur. Je trouvai sa lettre indigne d'une explication. Car moi, dans une situation analogue, sans penser au suicide, j'aurais cru, par convenance, en devoir menacer Marthe. Trace indélébile de l'âge et du collège : je croyais certains mensonges commandés par le code passionnel.

Une besogne neuve, dans mon apprentissage de l'amour, se présentait : m'innocenter vis-à-vis de Marthe, et l'accuser d'avoir moins de confiance en moi qu'en son propriétaire. Je lui expliquai combien habile était cette manœuvre de la coterie Marin. En effet, Svéa était venue la voir un jour où j'écrivais chez elle, et si j'avais ouvert c'est parce que, ayant aperçu la jeune fille par la fenêtre, et sachant qu'on l'éloignait de Marthe, je ne voulais pas lui laisser croire que Marthe lui tenait rigueur de cette pénible séparation. Sans doute, venait-elle en cachette et au prix de difficultés sans nombre.

Ainsi pouvais-je annoncer à Marthe que le cœur de Svéa lui demeurerait intact. Et je terminais en exprimant le réconfort d'avoir pu parler de Marthe, chez elle, avec sa plus intime compagne.

Cette alerte me fit maudire l'amour qui nous force

da Marthe koyar. Vebá da ina abdiplekur da, ede va Marthe co kakeveter pune va cinafa lawara vol pwadeter. Pu ina me welidá da tí inaf fertik voxe torá. Puve ke bula askir da ina djam eldeon djamae dulzer viele poron erú kase va sint konviele gin witiv.

Bak wana den Marthe mea laní. Ison konkase Svea va budeyen tuvel me al mamler. Pestalé da jinafa linulara gan gubefa liduca zo robokeper. Kiren ape to goaspil va Svea gu jin maneke al tutciamad. Kas koe mawa volke Marthe va ina co al jugemé ?

Voxe me sidjé. Ison volto trakuson va Marthe va jotafa sverigya iskedá voxe to kire va bota kotote guon al malnarí.

Arti konak viel va twa ke Marthe kazawá. Ina va lana twa ke pilkotik dogiskir, i va twa kalisa da mona vol tir kakevetcaxo, is bazesa inde va tselka ke kraba favé liz va ayikya al stá. Batcoba tir wazdera va rinafa zatkura, ~ Marthe loplekur. Ine va jin mevielu witir. Cugkase mejeter, neke en djukumejer lodame ins zo ortar.

Grupecké da batyona dratcera tid vestafa isen kona rotuxadara ok dace ageltuca vanmecobatar. Voxe zo ksabé kiren koe bata joasa twa Marthe va ksera me pulvir. Va fentaluca gu ine kagá. Krupté da twa tir volbagaliafa gu divera. Kiren jin, ton milafa debala, kore va ksera me co trakú, pune guceteson arse va Marthe guon co dratcé. Nope merorelvana conyuta ke klaa is olda : folickí da lana rotuxadara gan skefa beksa zo sodirgad.

Warzaf ol ke jinafa ravera va rena atoewer : tuvolgunara va jin tove Marthe, numen koridá da ine va jin leeke dam pilkotik dirnur. Pebú jontikeke bata tiura ke Marin yasaja tir deksafa. Ae, Svea va ine al worar lanviele deneon suteyé, numen al fenkú. Kozwiyison va bata yikya reme diik is grupeson da ina ile Marthe zo suyur, me al djumé da va vidjera ke Marthe va bata portafa divgira foliyir. Palseson is nekev jontike arge ina ape al worar.

Batkane pu Marthe rodakté da takra ke Svea muon wan tir. Ise tenuké, muxason va tolpozilira ke darefa pulvira va Marthe koe inafa mona do tel koekaf dositik.

Bata elogara askir da va rena gonomunestesa va

à rendre compte de nos actes, alors que j'eusse tant aimé n'en jamais rendre compte, à moi pas plus qu'aux autres.

Il faut pourtant, me disais-je, que l'amour offre de grands avantages puisque tous les hommes remettent leur liberté entre ses mains. Je souhaitais d'être vite assez fort pour me passer d'amour et, ainsi, n'avoir à sacrifier aucun de mes désirs. J'ignorais que servitude pour servitude, il vaut encore mieux être asservi par son cœur que l'esclave de ses sens.

Comme l'abeille butine et enrichit la ruche — de tous ses désirs qui le prennent dans la rue —, un amoureux enrichit son amour. Il en fait bénéficier sa maîtresse. Je n'avais pas encore découvert cette discipline qui donne aux natures infidèles, la fidélité. Qu'un homme convoite une fille et reporte cette chaleur sur la femme qu'il aime, son désir plus vif parce que insatisfait laissera croire à cette femme qu'elle n'a jamais été mieux aimée. On la trompe, mais la morale, selon les gens, est sauve. À de tels calculs, commence le libertinage. Qu'on ne condamne donc pas trop vite certains hommes capables de tromper leur maîtresse au plus fort de leur amour ; qu'on ne les accuse pas d'être frivoles. Ils répugnent à ce subterfuge et ne songent même pas à confondre leur bonheur et leurs plaisirs.

Marthe attendait que je me disculpasse. Elle me supplia de lui pardonner ses reproches. Je le fis, non sans façons. Elle écrivit au propriétaire, le priant ironiquement d'admettre qu'en son absence j'ouvrissse à une de ses amies.

Quand Marthe revint, aux derniers jours d'août, elle n'habita pas J... mais la maison de ses parents, qui prolongeaient leur villégiature. Ce nouveau décor où Marthe avait toujours vécu me servit d'aphrodisiaque. La fatigue sensuelle, le désir secret du sommeil solitaire, disparurent. Je ne passai aucune nuit chez mes parents. Je flambais, je me hâtais, comme les gens qui doivent mourir jeunes et qui mettent les bouchées doubles. Je voulais profiter de Marthe avant que l'abîmât sa maternité.

Cette chambre de jeune fille, où elle avait refusé la présence de Jacques, était notre chambre. Au-dessus de son lit étroit, j'aimais que mes yeux la rencontrassent en première communiant. Je l'obligeais à regarder fixement une autre image d'elle, bébé, pour que notre enfant lui ressemblât. Je rôdais, ravi, dans cette maison qui l'avait vue naître et s'épanouir. Dans une chambre de débarras, je touchais son berceau, dont je voulais qu'il servît encore, et je lui faisais sortir ses brassières, ses petites culottes, reliques des Grangier.

Je ne regrettais pas l'appartement de J..., où les

minaf tegieem rotapsá, solve co djumé da pu int ok bettan vol munesté.

Soe fiste, ~ unt kalí, ~ rena va gundap ape firvir larde kot ayik va nuyuca ko inaf nubeem bulkar. Stekeon co djutí pockaf enide va rena rofiandeté nume va kona jugemera vol wetatá. Me grupé da wetce levetiruca ika levetiruca, tulevetirara ke takra vode tir kiewafa loon dam levetirura ke pesteem.

Milinde blat sovirumnar ise va blatak sotukular, pune renasik va intafa rena gu kota jugemera sokisa koe vawila tukular. Jupar da fertik belundar. Va ugda tusagasa va mesagik men al kosmá. Ede kone ayikye va ayikya gojer ise va bata fentaluca gu renanya kaburer, pune tela inafa loblifa kir merwavena jugemera di askir da bantel kotvielu cugeke sotir tel renanik. Zo ortar, voxen sedme selt liduca tir giwanafa. Nuyukuca to nope manyona patavarama sotozuwer. Acum va yone ayikye rotortase va fertik ba pelava ke rena kaliarson me lanzat !! Gu zivoluca me buntut !! Sine va mana beya sobalved ise va kaluca gu puve dace me djuprodojed.

Marthe ker da va int di nuspá. Voser da va inyona culimera ixé. Askí, voxé laninde. Pu pilkotik suter, beonon erudason da bak inafa gracera in godoster da va inaf tuvel mu tana nikya dile fenkú.

Ba dimlapira ke Marthe, bak tena ke anyusteaksat, ine koe J- vols mona ke gadikeem ware tigus koe tildexo me soker. Bata warzafa zikexa va jin gu bawamala zanudar lize Marthe kotvielu blir. Bawacu is birgafa djumera va antifa moda griawid. Va mek mielcek dene gadikeem tiskí. Teyé, ampú, dum korik jotaf gonawalker nume kunon kaltegir. Va Marthe abdi lamesa gadikyuca djumimpavantá.

Bata mawa ke sardikya tir cinafa mawa lize ine va tigira ke Jacques al vewar. Vamoe vwepafa ilava, albá da jinaf iteem va ine ton tinefkasikam kakever. Vebá da ine va ara ewava va int bak pintugal modisuker enide cinaf nazbeik vaon di vektar. Zo felbé nume koe bata mona mwarné lize ine al kobliir ise al rumber. Koe griktexofa mawa va inafa djuzanutatana kova uzá ise va inyon klaim isu drufta volmiv divgemaká, i va senteja ke Grangier sare.

Va kraba ke J- me batcé lize gutoeem va mempera ke tel lodevakaf yasagutoeem me atoer. Va

meubles n'avaient pas le charme du plus laid mobilier des familles. Ils ne pouvaient rien m'apprendre. Au contraire, ici, me parlaient de Marthe tous ces meubles auxquels, petite, elle avait dû se cogner la tête. Et puis, nous vivions seuls, sans conseiller municipal, sans propriétaire. Nous ne nous gênions pas plus que des sauvages, nous promenant presque nus dans le jardin, véritable île déserte. Nous nous couchions sur la pelouse, nous goûtions sous une tonnelle d'aristoloche, de chèvrefeuille, de vigne vierge. Bouche à bouche, nous nous disputions les prunes que je ramassais, toutes blessées, tièdes de soleil. Mon père n'avait jamais pu obtenir que je m'occupasse de mon jardin, comme mes frères, mais je soignais celui de Marthe. Je ratissais, j'arrachais les mauvaises herbes. Au soir d'une journée chaude, je ressentais le même orgueil d'homme, si enivrant, à étancher la soif de la terre, des fleurs suppliantes, qu'à satisfaire le désir d'une femme. J'avais toujours trouvé la bonté un peu niaise : je comprenais toute sa force. Les fleurs s'épanouissant grâce à mes soins, les poules dormant à l'ombre après que je leur avais jeté des graines : que de bonté ? – Que d'égoïsme ! Des fleurs mortes, des poules maigres eussent mis de la tristesse dans notre île d'amour. Eau et graines venant de moi s'adressaient plus à moi qu'aux fleurs et qu'aux poules.

Dans ce renouveau du cœur, j'oubliais ou je méprisais mes récentes découvertes. Je prenais le libertinage provoqué par le contact avec cette maison de famille pour la fin du libertinage. Aussi, cette dernière semaine d'août et ce mois de septembre furent-ils ma seule époque de vrai bonheur. Je ne trichais, ni ne me blessais, ni ne blessais Marthe. Je ne voyais plus d'obstacles. J'envisageais à seize ans un genre de vie qu'on souhaite à l'âge mûr. Nous vivrions, à la campagne ; nous y resterions éternellement jeunes.

Étendu contre elle sur la pelouse, caressant sa figure avec un brin d'herbe, j'expliquais lentement, posément, à Marthe, quelle serait notre vie. Marthe, depuis son retour, cherchait un appartement pour nous à Paris. Ses yeux se mouillèrent, quand je lui déclarai que je désirais vivre à la campagne : « Je n'aurais jamais osé te l'offrir, me dit-elle. Je croyais que tu t'ennuierais, seul avec moi, que tu avais besoin de la ville. – Comme tu me connais mal », répondais-je. J'aurais voulu habiter près de Mandres, où nous étions allés nous promener un jour, et où on cultive les roses. Depuis, quand par hasard, ayant dîné à Paris avec Marthe, nous reprenions le dernier train, j'avais respiré ces roses. Dans la cour de la gare, les manœuvres déchargent d'immenses caisses qui embaument. J'avais, toute mon enfance, entendu parler de ce mystérieux train des roses qui passe à une heure où les enfants dorment.

Marthe disait : « Les roses n'ont qu'une saison.

mecoba pu jin rotaver. Volson, batlize, kotbat olkoy va Marthe pulvir, i guto ape klantayano gu taka gan ine omafe. Ison, batlize bliv, antaf a dotapirdotik is pilkotik. Me vustev, dum govitik lebamon gozas koe matela bro enletafa ewala. Mo preima gisenyav, valeve ruxagalza ke vinyaska is kunesta is vora gikielestuv. Ton art keve art, gu yake tredune va sint kolyumav, i gu yake bakapane is zakodafe gu awalt. Gadye meviele al seotar da va matela viunsú, voldum yone berye, voxen va tela ke Marthe ropé. Olvezá, basratá. Ba siel ke idulaf afizcek, va intotcuca ke ayik satolé, i va tugrijapasa intotcuca grisiputesisa va tawa is vosesa imwa, i va intotcuca milafa gu puvedesira va ayikya. Va vonuca gu trawuca gikrupteyé : va kotrafo po re gildá. Imwa rumbewesa nope jinafa ropera, wilya kenibesa leve izga radimi moplara va fay : mana vonuca ! Mana ketsuca ! Kona agafa imwa ik kona mazdafa wilya va cinafa ewala ke rena co tugabentad. Lava jinon plekuna isu fay va jin lodam imwa ik wilya gukoed.

Remi bata tuwarzara ke takra, va intyona noeltafa kosmara ilvulkú oke vligú. Va nuyukuca nekina gan tigira koe bata yasamona wetce tena ke nuyukuca krupté. Batdume, bata bocafa safta ke anyusteaksat is pereaksat fu tid jinafa antafa enkalafa rekola. Me vursé meie va int baká meie va Marthe baká. Va lirk mea wí. Santevdaf, va blirinda djumena ba lukrafa klaa guzeká. Koe tawaday co blitiv ; co zavzatav kotabon jotaf.

Senyes keve ine moe preima, is santason va inafa vola kan werdolk, pu Marthe vion is frendon pebú inde cinafa blira fu tir. Mali dimlapira, Marthe va kraba koe Paris mu cin aneyar. Inaf iteem pumawer viele dakté da koe tawaday djusoké :

— Va batcoba vol rovefirviyí, ~ kalir. ~ Foliyí da co argawel, ant do jin, da va widava olegá.

— Va jin grupejel, ~ dulzé.

Poke Mandres co djusoké, liz lanviele al gozav isen lize ralta zo midud. Banvielu, radimi sielestura koe Paris do Marthe, ba rundanyara va ironokaf impadimak, arviele xuye va batyona raltada al pezidá. Koe kusk ke golda, arplekusik va dataf medras yult gibasvajad. Remi rumeugal va bat bulaf impadimak dem raltada al anamgildé, i va impadimak remnis ba bartiv viele rumeik kenibed.

Après, ne crains-tu pas de trouver Mandres laide ? N'est-il pas sage de choisir un lieu moins beau, mais d'un charme plus égal ? »

Je me reconnaissais bien là. L'envie de jouir pendant deux mois des roses me faisait oublier les dix autres mois, et le fait de choisir Mandres m'apportait encore une preuve de la nature éphémère de notre amour.

Souvent, ne dînant pas à F... sous prétexte de promenades ou d'invitations, je restais avec Marthe.

Un après-midi, je trouvai auprès d'elle un jeune homme en uniforme d'aviateur. C'était son cousin. Marthe, que je ne tutoyais pas, se leva et vint m'embrasser dans le cou. Son cousin sourit de ma gêne. « Devant Paul, rien à craindre, mon chéri, dit-elle. Je lui ai tout raconté. » J'étais gêné, mais enchanté que Marthe eût avoué à son cousin qu'elle m'aimait. Ce garçon, charmant et superficiel, et qui ne songeait qu'à ce que son uniforme ne fût pas réglementaire, parut ravi de cet amour. Il y voyait une bonne farce faite à Jacques qu'il méprisait pour n'être ni aviateur ni habitué des bars.

Paul évoquait toutes les parties d'enfance dont ce jardin avait été le théâtre. Je questionnais, avide de cette conversation qui me montrait Marthe sous un jour inattendu. En même temps, je ressentais de la tristesse. Car j'étais trop près de l'enfance pour en oublier les jeux inconnus des parents, soit que les grandes personnes ne gardent aucune mémoire de ces jeux, soit qu'elles les envisagent comme un mal inévitable. J'étais jaloux du passé de Marthe.

Comme nous racontions à Paul, en riant, la haine du propriétaire, et le raout des Marin, il nous proposa, mis en verve, sa garçonnière de Paris.

Je remarquai que Marthe n'osa pas lui avouer que nous avions projet de vivre ensemble. On sentait qu'il encourageait notre amour, en tant que divertissement, mais qu'il hurlerait avec les loups le jour d'un scandale.

Marthe se levait de table et servait. Les domestiques avaient suivi Mme Grangier à la campagne, car, toujours par prudence, Marthe prétendait n'aimer vivre que comme Robinson. Ses parents, croyant leur fille romanesque, et que les romanesques sont pareils aux fous qu'il ne faut pas contredire, la laissaient seule.

Nous restâmes longtemps à table. Paul montait les meilleures bouteilles. Nous étions gais, d'une gaieté que nous regretterions sans doute, car Paul agissait en confident d'un adultère quelconque. Il raillait Jacques. En me taisant, je risquai de lui faire sentir son manque de tact ; je préférerai me joindre au jeu

Marthe kalir :

— Raltada ba tanoy cadim anton rumber. Kaikion, kas me kival da kruptetel da Mandres tir evakaf ? Kas kiblara va lelistafo vox lomilton mampeso xo me co tir ebokafa ?

Battode va int kagrupecké. Djupojara va raltada bak toloy aksat askir da va arak ke aksateem vulkú, isen kiblara va Mandres va wazdera va sedieluca ke cinafa rena dere vanburer.

Jontikviele, yontason va gozara ik ganera, koe F-me sielestú ise do Marthe zavzagí.

Lankielon, va yikye dem severostasikaf aboz poke ine trasí. Inye tir kosayik. Marthe, somerinune, ranyar aze va jin ben berga kutcá. Kosayik va jinafa vustera kicegar. « Lente Paul, mecoba gokivana, renanye, ~ ine kalir. ~ Va kotcoba al pwadé. » Zo argé neke zo vecá kiren Marthe pu kosayik al welidar da va jin renar. Bat yik, mampes is foktaf is anton trakus va dilintaf mevertotaf tantazukot, gu bata rena zo nufelber. Va lionaranya tove Jacques krupter, i tove Jacques vligun kir metis severostasik ik zazdusik.

Paul va kota rumeugalafa etsa ke bata matela wetce kaatoexo divrozar. Pegaf gu bata prilara wotron nedisa va Marthe, bibé. Miledje va gabentuca satolé. Kire kadimi rumeugal tí nume va megrupena vefara ke gadikeem me rovulkú, ont kiren milgik va mana vefara somenamir, ont kire gu merotaruten rotok soguzekar. Va darekeugal ke Marthe tí lickaf.

Viele va bogera ke pilkotik is kapa ke Marin pu Paul kipeson pwadev, in tubruvayan va intafo kaelikaxo koe Paris drager.

Katcalá da Marthe me rovewelidar da va belcafa blira guzekav. Pestalev da in va cinafa rena wetce deasera bristur, voxe ba bilita do idatcol eviegatar.

Marthe vol benazegar aze zanoler. Kwiikeem ko tawaday do Grangier W<sup>ya</sup> al mallapid, kiren Marthe xeyon al espur da bro Robinson djublir. Inaf gadikeem, folison va berpotkoruca ke nazbeya is teca oviskuca ke berpotkorik volkevkalin, va ine antafe al isker.

Bene azega jontikedje zavzagiv. Paul va tel lofrac tirac jontikote vanburer. Tiv itupaf voxe ape fure fu batcev, kiren Paul linular odiaxik va betafa foredonera. Va Jacques balger. Amlitason, va inafa mewervuca laxubazé ; batdume va vefara kazokevé lodame va bat delvejaf kosayik co pluké.



plutôt qu'humilier ce cousin facile.

Lorsque nous regardâmes l'heure, le dernier train pour Paris était passé. Marthe proposa un lit. Paul accepta. Je regardai Marthe d'un tel œil, qu'elle ajouta : « Bien entendu, mon chéri, tu restes. » J'eus l'illusion d'être chez moi, époux de Marthe, et de recevoir un cousin de ma femme, lorsque, sur le seuil de notre chambre, Paul nous dit bonsoir, embrassant sa cousine sur les joues le plus naturellement du monde.

À la fin de septembre, je sentis bien que quitter cette maison c'était quitter le bonheur. Encore quelques mois de grâce, et il nous faudrait choisir, vivre dans le mensonge ou dans la vérité, pas plus à l'aise ici que là. Comme il importait que Marthe ne fût pas abandonnée de ses parents, avant la naissance de notre enfant, j'osai enfin m'enquérir si elle avait prévenu Mme Grangier de sa grossesse. Elle me dit que oui, et qu'elle avait prévenu Jacques. J'eus donc une occasion de constater qu'elle me mentait parfois, car, au mois de mai, après le séjour de Jacques, elle m'avait juré qu'il ne l'avait pas approchée.

La nuit descendait de plus en plus tôt ; et la fraîcheur des soirs empêchait nos promenades. Il nous était difficile de nous voir à J... Pour qu'un scandale n'éclatât pas, il nous fallait prendre des précautions de voleurs, guetter dans la rue l'absence des Marin et du propriétaire.

La tristesse de ce mois d'octobre, de ces soirées fraîches, mais pas assez froides pour permettre du feu, nous conseillaient le lit dès cinq heures. Chez mes parents, se coucher le jour signifiait : être malade, ce lit de cinq heures me charmait. Je n'imaginais pas que d'autres y fussent. J'étais seul avec Marthe, couché, arrêté, au milieu d'un monde actif. Marthe nue, j'osais à peine la regarder. Suis-je donc monstrueux ? Je ressentais des remords du plus noble emploi de l'homme. D'avoir abîmé la grâce de Marthe, de voir son ventre saillir, je me considérais comme un vandale. Au début de notre amour, quand je la mordais, ne me disait-elle pas : « Marque-moi » ? Ne l'avais-je pas marquée de la pire façon ?

Maintenant Marthe ne m'était pas seulement la plus aimée, ce qui ne veut pas dire la mieux aimée des maîtresses, mais elle me tenait lieu de tout. Je ne pensais même pas à mes amis ; je les redoutais, au contraire, sachant qu'ils croient nous rendre service en nous détournant de notre route. Heureusement, ils jugent nos maîtresses insupportables et indignes de nous. C'est notre seule sauvegarde. Lorsqu'il n'en va plus ainsi, elles risquent de devenir les leurs.

Mon père commençait à s'effrayer. Mais ayant toujours pris ma défense contre sa sœur et ma mère, il ne voulait pas avoir l'air de se rétracter, et c'est

Viele va bartiv disukev, pune ironokaf impadimak su malnir. Marthe va ilava drager. Paul naler. Va Marthe disuké maninde ine loplekur : « Arse, renanye, zavzagil. » Bidgeson lité da dene int tigi, wetce yerumanik ke Marthe, ise va kosayik ke yerumanya vedgobé, viele moe pikay ke cinafa mawa Paul va cin sielkiavar, tuwavapon tcorkutcason va kosayya.

Ba tena ke lardeaksat, pestalecké da bulura va bata mona tir bulura va kaluca. Arti ware abic aksatany, va rotuxadasa blira oku ageltucafa gokiblatav, tison lieke voltrabiangaf. Lardefiste Marthe gan gadikeem abdi koblira ke nazbeik me zo jovleter, pune tere rovebabré kase va Grangier W<sup>ya</sup> gu nazbera al abdiwalzer. Gue kalir ise va Jacques al abdiwalzer. Rovorabaté da pu jin dile rotuxadar, kiren bak alubeaksat, moi dimlapira ke Jacques, al vogar da sin me al ilagiyid.

Miel lolowaveon dur ; isen sielfeda va cinyona gozara tatcer. Wira va sint koe J- tir medrikafa. Enide bilita me di vinustar, pune bro dubiesik goxelkarsav ise koe vavila va gracera ke kot Marin yasik is tela ke pilkotik gopitcav.

Gabentuca ke bat saneaksat, tela ke batyon sielcek fedaf vox fentansaf gu askira va tey, va cin mali alube bartiv pirdad. Dene gadikeem, koilavara bak afiz va akolera sugdalar ; batdume bata ilava ba alube bartiv va jin memper. Me rietá da kon artan dere co rotigir. Do Marthe tí antaf, senyes, meliziwes, vanmie tegirafa tamava. Marthe tir lebafé, biwe rovedisuké. Kas kle tí stezaf ? Nope tela lodolukafa unera ke ayik toz sidjé. Kire va kuca ke Marthe bloká, kire va inaf jivot vanlaumas wí, pune folkí cidasik. Titi cinafa rena, kotviele va ine bugdayá, kas ine me kaliyir : « Va jin tcalal !! » ? Kas cugeke roton me al tcalá ?

Re Marthe mu jin osk tir tel fertik loeke renan neku lokiewon voxosk tir jinaf tanaf dulapeks. Va nik dace me trakú ; craké, volson, grupeson da sin va cin fozanad, aranamason gu cinafa kelda. Bexe, malyedad da fertik tid rotabin is volbagaliaf gu cin. Batcoba sotir minafa antafa giwara. Viele me tir batinde, rovanpid sinaf.

Gadye toz zo vuder. Voxe larde va jin kev intafa berikya is gadya kotviele al konendar, pune me djunuvelar da dimkalir, nume gu sina va int toz

sans rien leur en dire qu'il se ralliait à elles. Avec moi, il se déclarait prêt à tout pour me séparer de Marthe. Il préviendrait ses parents, son mari... Le lendemain, il me laissait libre.

Je devinais ses faiblesses. J'en profitais. J'osais répondre. Je l'accablais dans le même sens que ma mère et ma tante, lui reprochant de mettre trop tard en œuvre son autorité. N'avait-il pas voulu que je connusse Marthe ? Il s'accablait à son tour. Une atmosphère tragique circulait dans la maison. Quel exemple pour mes deux frères ! Mon père prévoyait déjà ne rien pouvoir leur répondre un jour, lorsqu'ils justifieraient leur indiscipline par la mienne.

Jusqu'alors, il croyait à une amourette, mais, de nouveau, ma mère surprit une correspondance. Elle lui porta triomphalement ces pièces de son procès. Marthe parlait de notre avenir et de notre enfant !

Ma mère me considérait trop encore comme un bébé, pour me devoir raisonnablement un petit-fils ou une petite-fille. Il lui apparaissait impossible d'être grand-mère à son âge. Au fond, c'était pour elle la meilleure preuve que cet enfant n'était pas le mien.

L'honnêteté peut rejoindre les sentiments les plus vifs. Ma mère, avec sa profonde honnêteté, ne pouvait admettre qu'une femme trompât son mari. Cet acte lui représentait un tel dévergondage qu'il ne pouvait s'agir d'amour. Que je fusse l'amant de Marthe signifiait pour ma mère qu'elle en avait d'autres. Mon père savait combien faux peut être un tel raisonnement, mais l'utilisait pour jeter un trouble dans mon âme, et diminuer Marthe. Il me laissa entendre que j'étais le seul à ne pas « savoir ». Je répliquai qu'on la calomniait de la sorte à cause de son amour pour moi. Mon père, qui ne voulait pas que je bénéficiasse de ces bruits, me certifia qu'ils précédaient notre liaison, et même son mariage.

Après avoir conservé à notre maison une façade digne, il perdait toute retenue, et, quand je n'étais pas rentré depuis plusieurs jours, envoyait la femme de chambre chez Marthe, avec un mot à mon adresse, m'ordonnant de rentrer d'urgence ; sinon il déclarerait ma fuite à la préfecture de police et poursuivrait Mme L. pour détournement de mineur.

Marthe sauvegardait les apparences, prenait un air surpris, disait à la femme de chambre qu'elle me remettrait l'enveloppe à ma première visite. Je rentrais un peu plus tard, maudissant mon âge. Il m'empêchait de m'appartenir. Mon père n'ouvrait pas la bouche, ni ma mère. Je fouillais le code sans trouver les articles de loi concernant les mineurs. Avec une remarquable inconscience, je ne croyais pas que ma conduite me pût mener en maison de correction. Enfin, après avoir épuisé vainement le code, j'en revins au grand Larousse, où je relus dix

kavangluyá. Pu jin, dun dakter da va jin gu Marthe en djuprosolparsar. Va inaf gadikeem ik kurenik fu walzer... Voxe direvielou va jin gunuyar.

Va inyona axaca diepilé. Impavantá. Rovedulzé. Va ine anzá milinde gadya is zivaya culimed da gaverson rictelur. Kas me al djumer da va Marthe rungrupeyé ? Silukon va int anzar. Folvaf alpoz koe mona pridur. Mana tula pu jinafe toloye berikyé ! Gadye ixam abdiwir da va mecoba rodulzeter lanviele sin gu intafa volugda nope tela jinafa vengatad.

Batvieli va fiaera al gestir, voxen gire gadya va twadaalara onser. Va tadlexa ke jiz xultuson vanburer. Marthe va cinaf stekeugal isu nazbeik pulvir !

Gadya va jin gu pintik wan krupterser nume va kon veynazbeik vol guzekar. Vol fogetir veygadik ba intafa klaa. Sopron, sedme ina batcoba tir to tela lokiewafa wazdera da bat nazbeik tir volke jin.

Telduca va opapafa pestaka dile kazokever. Gadya, nope intafa telducapa, vol rodoster da kurenikya va kurenikyé ortar. Mani tegi va gruspéra kaatoer maneke batcoba vol tir rena. Ede tí fertik ke Marthe, pune batcoba sedme gadya sugdalar da ine va aryon dikir. Gadye grupecker eke mana ovara rotir rolafa neke skalteteson va jinafa gloğa is titfitison va Marthe vaon faver. Levğildar da ant tí megrupes. Dulzavá da ine golde intafa rena mu jin batinde zo emodar. Gadye, medjumeson da va batyonu nisu belundá, ruyecker da sinu va cinafa skedegara is dace inafa kurera abdifiyid.

Va bagaliaf lentor mu cinafa mona al vider, voxere va wontera drasur, numen kotviele mali konak viel me al dimlanir, pune va kwik den Marthe stakser, dem lipi dirgasi va jinafa kwitafa dimlanira ; edeme va jinafa yatera pu ardialxe co dakter ise va L- W<sup>ya</sup> nope dantera va pinepik co di malyegar.

Marthe va laviaceem giwodar, nuvelar akoyene, pu kwik kalir da va anamplekuxa ba jinafa taneafa worara deasatar. Kadimion godimlaní, rotapsason va klaansa. Va int vol ropasú. Gadye is gadya pu jin me kopulvid. Va mwak kaljoxá voxere va mek teliz icde pinepik trasí. Ton katcalafa mejiluca, me folí da jinafa linulara ko gaaxe rostar. Tere, giopon puskeyeson va mwak, kan *Grand Larousse* xadola dakí lize va teliz icde « Pinepik » sanon belí voxere va mecoba tikisa va cin kosmá.

fois l'article : « Mineur », sans découvrir rien qui nous concernât.

Le lendemain, mon père me laissait libre encore.

Pour ceux qui rechercheraient les mobiles de son étrange conduite, je les résume en trois lignes : il me laissait agir à ma guise. Puis, il en avait honte. Il menaçait, plus furieux contre lui que contre moi. Ensuite, la honte de s'être mis en colère le poussait à lâcher les brides.

Mme Grangier, elle, avait été mise en éveil, à son retour de la campagne, par les insidieuses questions des voisins. Feignant de croire que j'étais un frère de Jacques, ils lui apprenaient notre vie commune. Comme, d'autre part, Marthe ne pouvait se retenir de prononcer mon nom à propos de rien, de rapporter quelque chose que j'avais fait ou dit, sa mère ne resta pas longtemps dans le doute sur la personnalité du frère de Jacques.

Elle pardonnait encore, certaine que l'enfant, qu'elle croyait de Jacques, mettrait un terme à l'aventure. Elle ne raconta rien à M. Grangier, par crainte d'un éclat. Mais elle mettait cette discrétion sur le compte d'une grandeur d'âme dont il importait d'avertir Marthe pour qu'elle lui en sût gré. Afin de prouver à sa fille qu'elle savait tout, elle la harcelait sans cesse, parlait par sous-entendus, et si maladroitement que M. Grangier, seul avec sa femme, la priait de ménager leur pauvre petite, innocente, à qui ces continuelles suppositions finiraient par tourner la tête. À quoi Mme Grangier répondait quelquefois par un simple sourire, de façon à lui laisser entendre que leur fille avait avoué.

Cette attitude, et son attitude précédente, lors du premier séjour de Jacques, m'incitent à croire que Mme Grangier, eût-elle désapprouvé complètement sa fille, pour l'unique satisfaction de donner tort à son mari et à son gendre, lui aurait, devant eux, donné raison. Au fond, Mme Grangier admirait Marthe de tromper son mari, ce qu'elle-même n'avait jamais osé faire, soit par scrupules, soit par manque d'occasion. Sa fille la vengeait d'avoir été, croyait-elle, incomprise. Niaisement idéaliste, elle se bornait à lui en vouloir d'aimer un garçon aussi jeune que moi, et moins apte que n'importe qui à comprendre la « délicatesse féminine ».

Les Lacombe, que Marthe visitait de moins en moins, ne pouvaient, habitant Paris, rien soupçonner. Simplement, Marthe, leur apparaissant toujours plus bizarre, leur déplaisait de plus en plus. Ils étaient inquiets de l'avenir. Ils se demandaient ce que serait ce ménage dans quelques années. Toutes les mères, par principe, ne souhaitent rien tant pour leurs fils que le mariage, mais désapprouvent la femme qu'ils choisissent. La mère de Jacques le plaignait donc

Direvielon, gadye va jin nuyaf gire isker.

Mu kontan co koaneyas va vrati ke jinafa divulafa linulara, ton baroya conya vildé : ine isker da eron rotegí. Azon tir kinokafe. Dratcer, yatkafe kev int lodam jin. Azon, kinokuca nope zidera jupar da ine fexanyur.

Grangier W<sup>ya</sup>, ina, ba dimlapira mal tawaday gan arlafa bibera ke yon vegungik al zo elogar. Nujifolison da tí berik ke Jacques, sin gu cinafa dofa blira kocenkad. Larde, ostik, Marthe va jinaf yolt icde betcoba vol latiyar ike va koncoba jinon askiyina iku kaliyina vol lamunester, inafa gadikya va geltrafa ilkuca ke berikye ke Jacques fure sonker.

Wan ixer, laner da nazbeik fotis ke Jacques, va skedegara tenuketer. Va mecoba pu Grangier W<sup>ye</sup> pwader, kivason va vinustara. Voxe va bata tixolua gu gijuca ke gloga krupter, i gu gijuca gowalzemba va Marthe gonogrewatase. Enide pu nazbeya wazder da va kotcoba gruper, pune dun kugdar, levgildason dun pulvir, vox fofkapon eke Grangier W<sup>ye</sup> djiar da kurenik va sintafa nazbeya volgunafa di fromer konakviele ant do in tigrir, i va nazbeya tere enromplekutuna gan batyona gronafa levaykara. Grangier W<sup>ya</sup> kan kicegara kevon dulzer maninde ine mbi levgildar da nazbeya al kowelidar.

Bata tila is inafa tela darefa bal taneafa jonvielera ke Jacques, plataed da folí da Grangier W<sup>ya</sup> lente kurenye is amazbeik va Marthe co gwer, kore va nazbeya vol co vanovar, ta tanafa keldaskira va kiovundara va sin. Sopron, Grangier W<sup>ya</sup> va Marthe ortase va kurenik mafelar, da wegayeson ok merovoskuyuson meviele al rovebaskir. Nazbeya co jaxadar da ina al tir megrupena, ~ rotir folir. Trawon klokusafa, anton sater da nazbeya va jin tise jotapafe yikye volrodegildase va « ayikyafa gedelua » renar.

Lacombe yasa, leleon worana gan Marthe, va mecoba uculer kire koe Paris irubar. Neken, Marthe dun nutir abidafe nume ilpuver. Ina va stekeugal dwir. Nuer dacoba bata exoma arti abica tanda titir. Kota gadikya, nope nelkot, va kurera mu nazbeye sokuranipir neke va naranikya vol vanovar. Kle gadikya ke Jacques va batman kurenik dun temar. Luxe Lacombe nazbeikya, dalafa lazava ke inafa bulbinara tir kiren Marthe ant va birga ke rezatc

d'avoir une telle femme. Quant à Mlle Lacombe, la principale raison de ses médisances venait de ce que Marthe détenait, seule, le secret d'une idylle poussée assez loin, l'été où elle avait connu Jacques au bord de la mer. Cette sœur prédisait le plus sombre avenir au ménage, disant que Marthe tromperait Jacques, si par hasard ce n'était déjà chose faite.

L'acharnement de son épouse et de sa fille forçait parfois à sortir de table M. Lacombe, brave homme, qui aimait Marthe. Alors, mère et fille échangeaient un regard significatif. Celui de Mme Lacombe exprimait : « Tu vois, ma petite, comment ces sortes de femmes savent ensorceler nos hommes. » Celui de Mlle Lacombe : « C'est parce que je ne suis pas une Marthe que je ne trouve pas à me marier. » En réalité, la malheureuse, sous prétexte qu'« autre temps autres mœurs » et que le mariage ne se concluait plus à l'ancienne mode, faisait fuir les maris en ne se montrant pas assez rebelle. Ses espoirs de mariage duraient ce que dure une saison balnéaire. Les jeunes gens promettaient de venir, sitôt à Paris, demander la main de Mlle Lacombe. Ils ne donnaient plus signe de vie. Le principal grief de Mlle Lacombe, qui allait coiffer Sainte-Catherine, était peut-être que Marthe eût trouvé si facilement un mari. Elle se consolait en se disant que seul un nigaud comme son frère avait pu se laisser prendre.

Pourtant, quels que fussent les soupçons des familles, personne ne pensait que l'enfant de Marthe pût avoir un autre père que Jacques. J'en étais assez vexé. Il fut même des jours où j'accusais Marthe d'être lâche, pour n'avoir pas encore dit la vérité. Enclin à voir partout une faiblesse qui n'était qu'à moi, je pensais, puisque Mme Grangier glissait sur le commencement du drame, qu'elle fermerait les yeux jusqu'au bout.

L'orage approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces. Puis, je réfléchissais. Mme Grangier cacherait les lettres à son mari. Du reste, l'un et l'autre avaient intérêt à ce qu'un orage n'éclatât point. Et j'étouffais. J'appelais cet orage. Ces lettres, c'est à Jacques, directement, qu'il fallait que mon père les communiquât.

Le jour de colère où il me dit que c'était chose faite, je lui eusse sauté au cou. Enfin ! Enfin ! il me rendait le service d'apprendre à Jacques ce qui importait qu'il sût. Je plaignais mon père de croire mon amour si faible. Et puis, ces lettres mettraient un terme à celles où Jacques s'attendrissait sur notre enfant. Ma fièvre m'empêchait de comprendre ce que cet acte avait de fou, d'impossible. Je commençai seulement à voir juste lorsque mon père, plus calme, le lendemain, me rassura, croyait-il, m'avouant son mensonge. Il l'estimait inhumain. Certes. Mais où se

dagir, i ke rezatc vanplatipiyin bak idulugal edje ina va Jacques kene bira rungrupeyer. Bata berikya va orikapafa stekeuca pu exoma dun abdikalir, ruyeson da Marthe va Jacques ortatar, isen batcoba xuye rotir ixam al dilizer.

Ubzera ke kurenik is nazbeikya dile vebar da Lacombe W<sup>ye</sup>, i sintaik karolas va Marthe, zo divazegar. Bam, gadikya is nazbeya va sugdalasa disukera zilikeved. Tela ke Lacombe W<sup>ya</sup> muxar : « Wil, pinya, mankane manteca ayikya va minafe ayikye grukodiwar. » Tela ke Lacombe W<sup>yama</sup> : « Me tí tece Marthe to batdume me lajukuré. » Ae geltron, bata kimtikya volins dun askir da rotis kurenik yater, golde yonta vas « are sare numu lida » is larde kurera kare savsafa cava mea zo zolter, is vanyeson tcumivansafa. Inafa pokolera va kurera jjar liedje piludaf cadim tiskir. Yone yikye abdiplekud da ba tigira koe Paris va Lacombe W<sup>yama</sup> di jukud. Voxe azon va meka blisa sugda vanzilid. Dalaf famint ke Lacombe W<sup>yama</sup>, sure edjitisa gu leca ke Sainte-Catherine, rotir tir da Marthe va kurenik drikarson al trasir. Va int vinur unt kalison da ant akoydik bro berye al zo rovogralomber.

Neken, nekev beta uculera ke kota yasa, metan trakur da nazbeik ke Marthe va Jacques wetce gadikye me co tikir. Batcoba va jin natcupur. Lanviele va Marthe gu nyuduca dace kagá kiren ine men al ageltur. Larde va axuca anton tisa jinafa kotliz dun wí, isen larde Grangier W<sup>ya</sup> va toza ke piza tuflovar, pune trakú da ina kali tena itabudeter.

Xefto vanstir. Gadye dratcer da va yona twa pu Grangier W<sup>ya</sup> fu stakser. Co djumé da va dratcera skur. Azon undé. Grangier W<sup>ya</sup> va twa pu kurenik co di palser. Ostik, dulap ke battel is bantel tir da xefto me toz dur. Numen belké. Va bata dura rozá. Va batyona twa, jinafe gadikye to pu Jacques gogoler.

Ede lanviele pu jin vudeson co kalir da batcoba co al zo askir, pune ben berga co grablé. Adim ! Adim ! Va jin co zanar, givason va Jacques gu coba gogrupetena. Temá da gadye folir da jinafa rena co tir axarsafa. Ison, bata twa va telyona ke Jacques tukrenugawes tove cinaf nazbeik co tenuked. Jinafa vozera tatcer da va oviskuca ke bati tegi isu merotira rogildá. Biwe toz wickí viele direvielon gadye lovumeltafe, movuson va rotuxadara, va jin fokaravaldar. Karolar da ina tir volayafa. Efe. Voxen toklize aye is volaye tigid ?

trouvent l'humain et l'inhumain ?

J'épuisais ma force nerveuse en lâcheté, en audace, éreinté par les mille contradictions de mon âge aux prises avec une aventure d'homme.

L'amour anesthésiait en moi tout ce qui n'était pas Marthe. Je ne pensais pas que mon père pût souffrir. Je jugeais de tout si faussement et si petitement que je finissais par croire la guerre déclarée entre lui et moi. Aussi, n'était-ce plus seulement par amour pour Marthe que je piétinais mes devoirs filiaux, mais parfois, oserai-je l'avouer, par esprit de représailles !

Je n'accordais plus beaucoup d'attention aux lettres que mon père faisait porter chez Marthe. C'est elle qui me suppliait de rentrer plus souvent à la maison, de me montrer raisonnable. Alors, je m'écriais : « Vas-tu, toi aussi, prendre parti contre moi ? » Je serrais les dents, tapais du pied. Que je me misse dans un état pareil, à la pensée que j'allais être éloigné d'elle pour quelques heures, Marthe y voyait le signe de la passion. Cette certitude d'être aimée lui donnait une fermeté que je ne lui avais jamais vue. Sûre que je penserais à elle, elle insistait pour que je rentrasse.

Je m'aperçus vite d'où venait son courage. Je commençai à changer de tactique. Je feignais de me rendre à ses raisons. Alors, tout à coup, elle avait une autre figure. À me voir si sage (ou si léger), la peur la prenait que je ne l'aimasse moins. À son tour, elle me suppliait de rester, tant elle avait besoin d'être rassurée.

Pourtant, une fois, rien ne réussit. Depuis déjà trois jours, je n'avais mis les pieds chez mes parents, et j'affirmai à Marthe mon intention de passer encore une nuit avec elle. Elle essaya tout pour me détourner de cette décision : caresses, menaces. Elle sut même feindre à son tour. Elle finit par déclarer que, si je ne rentrais pas chez mes parents, elle coucherait chez les siens.

Je répondis que mon père ne lui tiendrait aucun compte de ce beau geste. – Eh bien ! elle n'irait pas chez sa mère. Elle irait au bord de la Marne. Elle prendrait froid, puis mourrait ; elle serait enfin délivrée de moi : « Aie au moins pitié de notre enfant, disait Marthe. Ne compromets pas son existence à plaisir. » Elle m'accusait de m'amuser de son amour, d'en vouloir connaître les limites. En face d'une telle insistance, je lui répétais les propos de mon père : elle me trompait avec n'importe qui ; je ne serais pas dupe. « Une seule raison, lui dis-je, t'empêche de céder. Tu reçois ce soir un de tes amants. » Que répondre à d'aussi folles injustices ? Elle se détourna. Je lui reprochai de ne point bondir sous l'outrage. Enfin, je travaillais si bien qu'elle consentit à passer la nuit avec moi. À condition que

Va noglafo po ton nyuduca is pirtuca puské, kuncanon gan kunoya kevkalira ke jinafa klaa ebiduna gan ayikyefa stuva.

Rena va kotcoba ke jin me tisa Marthe gripestar. Cwe gadye me romejer. Va kotcoba rolapon is pinapon malyedá eke tere folí da geja wal ine is jin tir. Batdume va jinyoni nazbeafi goni nugapé, osk nope rena mu Marthe voxosk dile nope djuzauzera, gomovú.

Va twa ke gadye staksena den Marthe ilobrá. To ine dun voser da ko mona lofereon dimlaní, da becú. Kotviele dieviegá : « Kas rin dere va pako kev jin fu naral ? » Talgalicá, nugadendá. Kotviele maninde linulá, trakuson da ile ine konakbartivon fu tigí, pune Marthe va sugda ke ske torigir. Laner da zo renar nume tir acafe dum meveli. Laneson da va dalint di trakú, karakter enide di dimlaní.

Kalion sonké lizu inafa takreluca fir. Va pendaropa toz betá. Nope inyona lazava nujidunú. Bam, laizon, ine va ara vola narara. Wison da tí maneke proyaf ( ok foktaf ), kivar da leeke di rená. Silukon voser enide zavzagí, zo godegrivudesipir.

Neken, lanviele, mecoba tcedewer. Mali ixam barka, den gadikeem me al laní, ise pu Marthe ruyé da va tanoy mielcek do ine ware djutiskí. Va kotcoba yovar enide va jin gu bata gorara danter : va santara is dratcera. Silukon dace lajustetar. Tere dakter da, ede den gadikeem me di denlaní, pune dene tel intaf kenibeter.

Dulzé da gadye va bata zatcanya mu ine me nyurnatar. « Kle, xabe ! » Ine den gadikya me lanitir. Pok Marne kuksa lanitir. Ve fenteter aze mulufteter ; adim gu jin zo tunuyatar. « Icle va minaf nazbeik saal !! ~ Marthe kalir. ~ Va inafa blira ins me rotplekul !! » Kagar da gu dalintafa rena va int deasé, da va kima djugrupé. Kev mana karakera, va draga ke gadye gin kalí : « Ine va rin do bettan ortar, voxen me zo resteté. » « Antafa lazava, ~ kalí, ~ tatcer da dunul. Resielon va tan fertik vedgobel. » Va tokcoba kev mana malyaca co rodulzer ? Mangir. Uculé da nope situndara me welver. Tere, jupapá eke va mielcek do jin djuprotiskir. Ant ede batcoba dene ine me fu tir. Ine vol gruper da pilkotik pu staksenik ke jinaf gadikeem direvielon co rokalitid da banlize tigiyr.

ce ne fût pas chez elle. Elle ne voulait pour rien au monde que ses propriétaires pussent dire le lendemain au messenger de mes parents qu'elle était là.

Où dormir ?

Nous étions des enfants debout sur une chaise, fiers de dépasser d'une tête les grandes personnes. Les circonstances nous hissaient, mais nous restions incapables. Et si, du fait même de notre inexpérience, certaines choses compliquées nous paraissaient toutes simples, des choses très simples, par contre, devenaient des obstacles. Nous n'avions jamais osé nous servir de la garçonnière de Paul. Je ne pensais pas qu'il fût possible d'expliquer à la concierge, en lui glissant une pièce, que nous viendrions quelquefois.

Il nous fallait donc coucher à l'hôtel. Je n'y étais jamais allé. Je tremblais à la perspective d'en franchir le seuil.

L'enfance cherche des prétextes. Toujours appelée à se justifier devant les parents, il est fatal qu'elle mente.

Vis-à-vis même d'un garçon d'hôtel borgne, je pensais devoir me justifier. C'est pourquoi, prétextant qu'il nous faudrait du linge et quelques objets de toilette, je forçais Marthe à faire une valise. Nous demanderions deux chambres. On nous croirait frère et sœur. Jamais je n'oserais demander une seule chambre, mon âge (l'âge où l'on se fait expulser des casinos) m'exposant à des mortifications.

Le voyage, à onze heures du soir, fut interminable. Il y avait deux personnes dans notre wagon : une femme reconduisait son mari, capitaine, à la gare de l'Est. Le wagon n'était ni chauffé ni éclairé. Marthe appuyait sa tête contre la vitre humide. Elle subissait le caprice d'un jeune garçon cruel. J'étais assez honteux, et je souffrais, pensant combien Jacques, toujours si tendre avec elle, méritait mieux que moi d'être aimé.

Je ne pus m'empêcher de me justifier, à voix basse. Elle secoua la tête : « J'aime mieux, murmura-t-elle, être malheureuse avec toi qu'heureuse avec lui. » Voilà de ces mots d'amour qui ne veulent rien dire, et que l'on a honte de rapporter, mais qui, prononcés par la bouche aimée, vous enivrent. Je crus même comprendre la phrase de Marthe. Pourtant que signifiait-elle au juste ? Peut-on être heureux avec quelqu'un qu'on n'aime pas ?

Et je me demandais, je me demande encore, si l'amour vous donne le droit d'arracher une femme à une destinée, peut-être médiocre, mais pleine de quiétude. « J'aime mieux être malheureuse avec toi... » ; ces mots contenaient-ils un reproche inconscient ? Sans doute, Marthe, parce qu'elle

Toklize fu kenibev ?

Tiv rumeik ranyes moe rova, oklaf da batkane sotre tanoya taka tiv ontinaf loon dam milgik. Goaspil va cin ticapted, voxen wan tiv merogrupes. Ison, ede nope cinafa volbagala konakcoba esafa sedme cin nutid opelackafa, pune voxon arcoba opelapafa vanpir vakor. Va kaelikaxo ke Paul meviële al rovezaniev. Me trakú da pu lipoksusik co ropebuv da dile di laniv, kore va talolk co fargiev.

Kle koe gida fu gokenibev. Mevieli al laní. Trakuson va kaiklanira va pikay, skotcé.

Rumeugal va yonta sokaneyar. Larde pu gadikeem dun govengar, pune soye rotuxadar.

Dace tove unenik ke gidaja, guzeká da fu govengá. Batdume, yontason da abicote grita is konaka xa ta tcatara olegatav, vebá da Marthe va zolpa egar. Va toloya mawa erutuv. Bevulatav berik. Va tanoya mawa co vol roveberú, kiren jinafa klaa va jin gu plukera konedir, ba klaa ke aloyara div liwuxe.

Koyara ba sielon san-tane bartiv tir teniskafa. Toloy korik koe omaze tigid : kurenikya dositasa va kurenye redakik kal Est golda. Omaze me zo tuidular meie zo koafir. Marthe va taka kev abdafa ralpa winder. Va rinta ke udutafe sardikye levgar. Tí kinokackaf ise mejedá, trakuson eke Jacques loon dam jin va rena co riwer kire dun tir krenugaf tove ine.

Vol lavengá, pudomason. Ine takabotcer : « Abdualbá, ~ prejar, ~ da di tí volkalaf do rin lodame kalaf do in. » Manyona renewa va koncoba somesugdalar numen tí kinokaf gu munestera, neke tuizakad kire gan renan art zo tiyad. Va blayak ke Marthe dace fogildá. Neken, in va tokcoba dye sugdalar ? Kaskase tit kalaf do kontel merenan ?

Isen nué, dun nueté, kase rena va ayikya gu bali rovosoltiolter, i gu dilintafi bali rotir rotakafi nek wiyapafi. « Abdualbá da di tí volkalaf do rin... » ; kas bata ewa va mejilafa culimera donarid ? Ape. Kiren Marthe va jin renar, pune va yona kalaca do jin fu

m'aimait, connu-elle avec moi des heures dont, avec Jacques, elle n'avait pas idée, mais ces moments heureux me donnaient-ils le droit d'être cruel ?

Nous descendîmes à la Bastille. Le froid, que je supporte parce que je l'imagine la chose la plus propre du monde, était, dans ce hall de la gare, plus sale que la chaleur dans un port de mer, et sans la gaieté qui compense. Marthe se plaignait de crampes. Elle s'accrochait à mon bras. Couple lamentable, oubliant sa beauté, sa jeunesse, honteux de soi comme un couple de mendiants !

Je croyais la grossesse de Marthe ridicule, et je marchais les yeux baissés. J'étais bien loin de l'orgueil paternel.

Nous errions sous la pluie glaciale, entre la Bastille et la gare de Lyon. À chaque hôtel, pour ne pas entrer, j'inventais une mauvaise excuse. Je disais à Marthe que je cherchais un hôtel convenable, un hôtel de voyageurs, rien que de voyageurs.

Place de la gare de Lyon, il devint difficile de me dérober. Marthe m'enjoignit d'interrompre ce supplice.

Tandis qu'elle attendait dehors, j'entrai dans un vestibule, espérant je ne sais trop quoi. Le garçon me demanda si je désirais une chambre. Il était facile de répondre oui. Ce fut trop facile, et, cherchant une excuse comme un rat d'hôtel pris sur le fait, je lui demandais Mme Lacombe. Je la lui demandais, rougissant, et craignant qu'il me répondît : « Vous moquez-vous, jeune homme ? Elle est dans la rue. » Il consulta des registres. Je devais me tromper d'adresse. Je sortis, expliquant à Marthe qu'il n'y avait plus de place et que nous n'en trouverions pas dans le quartier. Je respirai. Je me hâtai comme un voleur qui s'échappe.

Tout à l'heure, mon idée fixe de fuir ces hôtels où je menais Marthe de force m'empêchait de penser à elle. Maintenant, je la regardais, la pauvre petite. Je retins mes larmes et quand elle me demanda où nous chercherions un lit, je la suppliais de ne pas en vouloir à un malade, et de retourner sagement elle à J... moi chez mes parents. Malade ! sagement ! elle fit un sourire machinal en entendant ces mots déplacés.

Ma honte dramatisa le retour. Quand, après les cruautés de ce genre, Marthe avait le malheur de me dire : « Tout de même, comme tu as été méchant », je m'emportais, la trouvais sans générosité. Si, au contraire, elle se taisait, avait l'air d'oublier, la peur me prenait qu'elle agît ainsi, parce qu'elle me considérait comme un malade, un dément. Alors, je n'avais de cesse que je ne lui eusse fait dire qu'elle n'oubliait point, et que, si elle me pardonnait, il ne fallait pas cependant que je profitasse de sa clémence ; qu'un jour, lasse de mes mauvais

ugalar, i va kalaca merietayana do Jacques. Voxen kas bat kalaf gemelt rictad da tí udutaf ?

Koe Bastille recela volrundanyav. Va fent tcizá kire folí da in tir tela loparvuafa coba ke tamava, voxe koe bate goldagijaxe tir zionaf loon dam idul koe biramolt is a lumisasa itupuca. Marthe va deza temer. Va jinafa ma nubagir. Kimtafa tolonga, vulkusa va intafa listuca isu jotuca, kinokafa gu int dum wipitesikafa tolonga !

Krupté da nazbera ke Marthe tir kipeafa, nume itomason laní. Ton gadikyefa intotcuca vol tí.

Leve fentapafa muvara wale Bastille viga is Lyon golda krabev. Ba kota gida, mekolanitison, va pararaja gandú. Pu Marthe kalí da va xariafa gida aneyá, i va koyasikafa gida lize koyasik anton co tigid.

Moe Lyon golda viga, mea rovokrulá. Marthe granser da va bata rejdera nonú.

Edje diveon ker, va zeria kolaní, awe djupotrasison va koncoba. Unenik erur kase va mawa jugemé. Enkalira co tir drikafa. Batcoba dye tir drikarsafa, numen, aneyason va parara bro onsen gidadubiesik, va Lacombe W<sup>ya</sup> erú. Tugeraweson askí, kivason da in fu dulzer : « Kas nulel, yikye ? Ina koe vavila tigrir. » Va vertok ruper. Va mane ape roklá. Divlaní, pebuson pu Marthe da kona runda mea tir isen koe revava va meka fu trasiv. Gin gaelé. Ton yates dubiesik ampú.

Sure, jinafe ne ta yategara va batyona gida liz va Marthe poason stayá, tatceyer da va ine trakuyú. Re, va ine disuké, i va kimtya. Va ikuza kagí azen viele ine erur liz va ilava fu aneyav, pune vosé da va akolesik me fu sater nume proyon fu dimdenlaniv, ine ko J- is jin va gadikeem. Akolesik ! proyon ! Gildeson va batyona volebokafa ewa, balkon kicegar.

Jinafa kinokuca va dimdenlanira tupizar. Kotviele, kaiki tecbatyona udutaca, Marthe goxe kalir : « En tire, al trukul ! », pune perlé, krupté da tir medisafe. Volson, ede amlitar ise nuvilsetiker, pune toz vudé kiren batinde co tegir kire co krupter da tí akolesik, i bakestik. Battode dun jupá da kalir da me ilsetiker isen kore ixer, pune va inafa koxuca soe gomeimpavantá ; lanviele titir legafe gu jinyona askipera numen inafa arga gu cinafa rena watar, numen ine va jin tuantatar. Kotviele poá da pu jin kan mana fa pulvir, ise kore va intyona dratcera me

traitements, sa fatigue l'emporterait sur notre amour, et qu'elle me laisserait seul. Quand je la forçais à me parler avec cette énergie, et bien que je ne crusse pas à ses menaces, j'éprouvais une douleur délicieuse, comparable, en plus fort, à l'émoi que me donnent les montagnes russes. Alors, je me précipitais sur Marthe, l'embrassais plus passionnément que jamais.

— Répète-moi que tu me quitteras, lui disais-je, haletant, et là serrant dans mes bras, jusqu'à la casser.

Soumise, comme ne peut même pas l'être une esclave, mais seul un médium, elle répétait, pour me plaire, des phrases auxquelles elle ne comprenait rien.

Cette nuit des hôtels fut décisive, ce dont je me rendis mal compte après tant d'autres extravagances. Mais si je croyais que toute une vie peut boiter de la sorte, Marthe, elle, dans le coin du wagon de retour, épuisée, atterrée, claquant des dents, comprit tout. Peut-être même vit-elle qu'au bout de cette course d'une année, dans une voiture, follement conduite, il ne pouvait y avoir d'autre issue que la mort.

Le lendemain, je trouvais Marthe au lit, comme d'habitude. Je voulus l'y rejoindre ; elle me repoussa, tendrement. « Je ne me sens pas bien, disait elle, va-t'en, ne reste pas près de moi. Tu prendrais mon rhume. » Elle toussait, avait la fièvre. Elle me dit, en souriant, pour n'avoir pas l'air de formuler un reproche, que c'était la veille qu'elle avait dû prendre froid. Malgré son affolement, elle m'empêcha d'aller chercher le docteur. « Ce n'est rien, disait-elle. Je n'ai besoin que de rester au chaud. » En réalité, elle ne voulait pas, en m'envoyant, moi, chez le docteur, se compromettre aux yeux de ce vieil ami de sa famille. J'avais un tel besoin d'être rassuré que le refus de Marthe m'ôta mes inquiétudes. Elles ressuscitèrent, et plus fortes que tout à l'heure, quand, lorsque je partis pour dîner chez mes parents, Marthe me demanda si je pouvais faire un détour, et déposer une lettre chez le docteur.

Le lendemain, en arrivant à la maison de Marthe, je croisai celui-ci dans l'escalier. Je n'osai pas l'interroger, et le regardai anxieusement. Son air calme me fit du bien : ce n'était qu'une attitude professionnelle.

J'entrai chez Marthe. Où était-elle ? La chambre était vide. Marthe pleurait, la tête cachée sous les couvertures. Le médecin la condamnait à garder la chambre, jusqu'à la délivrance. De plus, son état exigeait des soins ; il fallait qu'elle demeurât chez ses parents. On nous séparait.

Le malheur ne s'admet point. Seul, le bonheur semble dû. En admettant cette séparation sans

folí, pune va pluktaf kranav satolé, i va kranav rodolunen vox pof loon dam kontia nekina gan stoyembela. Bam kotviele va Marthe ipé aze skeuson loon dam meviele kutcá.

— Gire kalil da va jin bulutul !! ~ cepiteson kalí, is loeke dabluson va ine.

Guideweson bro tcelmasuk vols bet levetirik, is puveteson va jin, ine va blayak inton volgildan tolkalir.

Bat mielcek dem gida tiyir gorukaf, voxen kaiki jontikara testaca di sonkensé. Neke ede foliyí da varafa blira maninde soketer, pune Marthe, puskene is nolyene is talgermitase koe alava ke dimstase omaze, va kotcoba luxeon ve naruyur. Dace rotir, koe direm oviskon stan, arti bata tandafa lidixaca, ve wiyir da ant awalk di tiyir tenulera.

Direvielon, va Marthe koe ilava trasí, dum gubeon. Djukazokevé ; ine malplatir, krenugon. « Pesté vijis, ~ kalir, ~ mallanil, pokeon me zavzagil !! Bas jin fu ermialel. » Bober, vozer. Menuculimeteson, kiceson kalir da darevielon ape al fenter. Nekev radeyera, weyonar da va kurmik di kevlaní. « Xabe, ~ kalir. ~ Idulon anton godezavzagí. » Tire, va jin den kurmik me djustakser kire tove bat abrotcif yasanik va int me djurotplekur. Godegrivudé maneke vewara ke Marthe va jinafa dwira deswar. Ina gin tir, lagoon dam kabdion, viele ba mallanira ta sielestura dem gadikeem, Marthe erur kase va kelda di rotaranamá aze va twa den kurmik di dayká.

Direvielon, artlanison va mona ke Marthe, va mil kurmik koo fogelom gamdá. Me rovekoerú ise wesidon disuké. Inafa vumeltafa tiva va jin dramgur : batcoba anton tir ebafa tila.

Den Marthe kolaní. Toklize ine tigr ? Mawa tir vlaradafa. Marthe borer, ton taka preytana leve moek. Kurmik al kovebar da ine koe mawa kali radekara di gozavzagir. Ison, inafa vira va trumara diner ; ine dene gadikeem gozavzagir. Zo solparsav.

Volkaluca zo somenaler. Ant kaluca zo nudanur.



révolte, je ne montrais pas de courage. Simplement, je ne comprenais point. J'écoutais, stupide, l'arrêt du médecin, comme un condamné sa sentence. S'il ne pâlit point : « Quel courage ! » dit-on. Pas du tout : c'est plutôt manque d'imagination. Lorsqu'on le réveille pour l'exécution, alors, il entend la sentence. De même, je ne compris que nous n'allions plus nous voir, que lorsqu'on vint annoncer à Marthe la voiture envoyée par le docteur. Il avait promis de n'avertir personne, Marthe exigeant d'arriver chez sa mère à l'improviste.

Je fis arrêter à quelque distance de la maison des Grangier. La troisième fois que le cocher se retourna, nous descendîmes. Cet homme croyait surprendre notre troisième baiser, il surprenait le même. Je quittais Marthe sans prendre les moindres dispositions pour correspondre, presque sans lui dire au revoir, comme une personne qu'on doit rejoindre une heure après. Déjà, les voisines curieuses se montraient aux fenêtres.

Ma mère remarqua que j'avais les yeux rouges. Mes sœurs rirent parce que je laissais deux fois de suite retomber ma cuillère à soupe. Le plancher chavirait. Je n'avais pas le pied marin pour la souffrance. Du reste, je ne crois pouvoir comparer mieux qu'au mal de mer ces vertiges du cœur et de l'âme. La vie sans Marthe, c'était une longue traversée. Arriverais-je ? Comme, aux premiers symptômes du mal de mer, on se moque d'atteindre le port et on souhaite mourir sur place, je me préoccupais peu d'avenir. Au bout de quelques jours, le mal, moins tenace, me laissa le temps de penser à la terre ferme.

Les parents de Marthe n'avaient plus à deviner grand-chose. Ils ne se contentaient pas d'escamoter mes lettres. Ils les brûlaient devant elle, dans la cheminée de sa chambre. Les siennes étaient écrites au crayon, à peine lisibles. Son frère les mettait à la poste.

Je n'avais plus à essayer des scènes de famille. Je reprenais les bonnes conversations avec mon père le soir, devant le feu. En un an, j'étais devenu un étranger pour mes sœurs. Elles se réapprivoisaient, se réhabituèrent à moi. Je prenais la plus petite sur mes genoux, et, profitant de la pénombre, la serrais avec une telle violence, qu'elle se débattait, miriante, mi-pleurante. Je pensais à mon enfant, mais j'étais triste. Il me semblait impossible d'avoir pour lui une tendresse plus forte. Était-je mûr pour qu'un bébé me fût autre chose que frère ou sœur ?

Mon père me conseillait des distractions. Ces conseils-là sont engendrés par le calme. Qu'avais-je à faire, sauf ce que je ne ferais plus ? Au bruit de la sonnette, au passage d'une voiture, je tressaillais. Je guettais dans ma prison les moindres signes de

Dosteson va bata meexuna solparsara, vanyé metakrelaf. Opelon, me gildá. Akoydaf, va yarduks ke kurmik terekta, dum lanzanik va restali. Ede in me tuzwawer, pune kalit : « Man takrelik ! » Vol, batcoba kre tir gestansa. Viele ta klibura in zo divmodar, bam va restali gilder. Milinde, gildá da va sint mea di wiv ant viele direm stakseyen gan kurmik pu Marthe zo dakter. Metel al zo walzer kiren Marthe al diner da den gadikya wotron di artlapir.

Gransé da direm eze mona ke Grangier W<sup>eem</sup> zo azavzar. Ba bareafa rwodera ke diremstasik divrundanyav. Battan va cinafa bareafa kutcara folonser, voxé va mila tire onser. Egayason va mecoba ta direfa daalara, is kalison va vuga donera, va Marthe bulú, dumede arti tanoy bartiv gire fu kevlaní. Ixam rilitafa vegungikya kak diilk awid.

Gadya katcalar da tí ton tukeraweyes iteem. Berya kipegad kire jinafa aabreforia tolon kaluber. Azeba opser. Ta mejera va totaranuga me dí. Ostik, cwe, ant mana fansila ke takra ik gloza gu biramejera zo rodoluner. Blira voldo Marthe titir abrotcifa remlapira. Kas fu jupaskí ? Dum ba taneaf prist ke biramejera, va artlapira va molt sonulet ise batlize djumawalket, numen va direkeugal viunsunsú. Arti konak viel, rotok lion gíaf va ugal ta trakura va siday mu jin isker.

Gadikeem ke Marthe va cugcoba al diepíler. Va jinyona twa riander nume tuvaleawer. Kabdue ine va sina koe keldega ke inafa mawa moanteyar. Inafa twa kan ogalt zo suted nume tid biwe robelina. Inafe berikye gikopiuter.

Va yasanyalera mea gobosolá. Kabdue tey va gadye sielon gin giprilanyá. Arti tanoya tanda, sedme kota berya al vanpí diveik. Sina va int gin grigovitad, gu jin gin giltaved. Va tela ironokafa mo bade narí, aze impavantason va orika tizapon licar eke ina kipeson is boreson kuzur. Va jinaf nazbeik trakú voxé tí gabentaf. Cwe mekase co tí toveon loon krenugaf. Kas tí lukrackaf enide pintik me co tir tec berik ?

Gadye pirdar da suské. Mana pirdara gan auluca zo nekid. Va tokcoba gonaskí, vaxe coba mea askitina ? Ba kota lorara ke mamlesiki ik pokonira ke direm skotcoté. Koe jinaf flint va beta tunuyasa tcala

délivrance.

À force de guetter des bruits qui pouvaient annoncer quelque chose, mes oreilles, un jour, entendirent des cloches. C'étaient celles de l'armistice.

Pour moi, l'armistice signifiait le retour de Jacques. Déjà, je le voyais au chevet de Marthe, sans qu'il me fût possible d'agir. J'étais perdu.

Mon père revint à Paris. Il voulait que j'y retournasse avec lui : « On ne manque pas une fête pareille. » Je n'osais refuser. Je craignais de paraître un monstre. Puis, somme toute, dans ma frénésie de malheur, il ne me déplaisait pas d'aller voir la joie des autres.

Avouerais-je qu'elle ne m'inspirât pas grande envie. Je me sentais seul capable d'éprouver les sentiments qu'on prête à la foule. Je cherchais le patriotisme. Mon injustice, peut-être, ne me montrait que l'allégresse d'un congé inattendu : les cafés ouverts plus tard, le droit pour les militaires d'embrasser les midinettes. Ce spectacle, dont j'avais pensé qu'il m'affligerait, qu'il me rendrait jaloux, ou même qu'il me distrairait par la contagion d'un sentiment sublime, m'ennuya comme une Sainte-Catherine.

Depuis quelques jours, aucune lettre ne me parvenait. Un des rares après-midi où il tomba de la neige, mes frères me remirent un message du petit Grangier. C'était une lettre glaciale de Mme Grangier. Elle me priait de venir au plus vite. Que pouvait-elle me vouloir ? La chance d'être en contact, même indirect, avec Marthe, étouffa mes inquiétudes. J'imaginai Mme Grangier, m'interdisant de revoir sa fille, de correspondre avec elle, et moi, l'écoutant, tête basse, comme un mauvais élève. Incapable d'éclater, de me mettre en colère, aucun geste ne manifesterait ma haine. Je saluerais avec politesse, et la porte se refermerait pour toujours. Alors, je trouverais les réponses, les arguments de mauvaise foi, les mots cinglants qui eussent pu laisser à Mme Grangier, de l'amant de sa fille, une image moins piteuse que celle d'un collégien pris en faute. Je prévoyais la scène, seconde par seconde.

Lorsque je pénétrai dans le petit salon, il me sembla revivre ma première visite. Cette visite signifiait alors que je ne reverrais peut-être plus Marthe.

Mme Grangier entra. Je souffris pour elle de sa petite taille, car elle s'efforçait d'être hautaine. Elle s'excusa de m'avoir dérangé pour rien. Elle prétendit qu'elle m'avait envoyé ce message pour obtenir un renseignement trop compliqué à demander par écrit, mais qu'entre-temps elle avait eu ce renseignement. Cet absurde mystère me tourmenta plus que

pitcá.

Tre pitcara va lorara rodaktesa va koncoba, lanviele jinaf oblakeem va biotara gilder. To telyona ke gejatenera tid.

Sedme jin, gejatenera va dimlanira ke Jacques sugdalar. Ixam va in drume Marthe wí voxe mekane rotegí. Tí buktaf.

Gadye ko Paris dimlapir. Kuranir da doon dere dimlapí : « Metan va mana jora rogracar ! » Me rovevewá. Kivá da fu nutí rostaza. Azon, sopron, koe jinafa volkalafa boluca, wira va daava ke korikaf arak me mepuveter.

Kas ronomovú da jora jekunsur ? Pesté ant rosatoles va pestaka fotisa ke tari. Va gugafamuca aneyá. Jinafa memalyuca, rotir, va saipuca ke wotraf udor anton nedir : zazda tid lowaveon runkafa, sayakikye va yikya ronokutcad. Al trakú da bata disukexa va jin di vanmanar, di tulickar ike dace di deaser, uzertanon gan lugodafa pestaka, neke bro beta Sainte-Catherine jora argar.

Mali konak viel, meka twa artnir. Ba tan ríaf kiel viele nolda dumur, berye va staksa ke Grangier nazbeikye pu jin bulkad. To tufentapasa twa ke Grangier W<sup>ya</sup> tir. Djar da va ina vere di denlaní. Va tokcoba ke jin ina rokuránir ? Va intafa bemuoca soe belkusí kire poke Marthe dace merontion di rovtogí. Va Grangier W<sup>ya</sup> gestí, i va ina pouna da va nazbeya gire wítí ike daalatá, solve dum ravesikaj takomason co kevterektatá. Tití volrovinustas ik volrozides isen meka zatca va jinafa bogera exaksatar. Dolon kiavatá, azen tuvel kotvieli zo budeter. Bam, va dulzera is volfonkafa dusiva is fezasa ewa trasítí, i va kotcoba co deasa pu Grangier W<sup>ya</sup> va ewava ke fertik va inaf nazbeik, i va ewava seitafa leon dam tela ke bet onsen reilik. Va nakila sotre verast abdiwí.

Viele va bontama kolaní, va jinafa taneafa worara gire nuvgalá. Bana worara bam sugdalayar da konkase va Marthe mea gire di wiyí.

Grangier W<sup>ya</sup> kolanir. Nope inafe ontineme ikaon mejé, kiren ina lasutir calgafa. Parar da ta mecoba va jin al mazuker. Espur da seotason va cenxaxa wavdarsafa gu sutena erura, va bata staksa al stakser, voxen batedje vaon al dadir. Bata solovafa bula lodam betara skaya va jin olyaster.

n'importe quelle catastrophe.

Près de la Marne, je rencontrai le petit Grangier, appuyé contre une grille. Il avait reçu une boule de neige en pleine figure. Il pleurnichait. Je le cajolai, je l'interrogeai sur Marthe. Sa sœur m'appelait, me dit-il. Leur mère ne voulait rien entendre, mais leur père avait dit : « Marthe est au plus mal, j'exige qu'on obéisse. »

Je compris en une seconde la conduite si bourgeoise, si étrange, de Mme Grangier. Elle m'avait appelé, par respect pour son époux, et la volonté d'une mourante. Mais l'alerte passée, Marthe saine et sauve, on reprenait la consigne. J'eusse dû me réjouir. Je regrettais que la crise n'eût pas duré le temps de me laisser voir la malade.

Deux jours après, Marthe m'écrivit. Elle ne faisait aucune allusion à ma visite. Sans doute la lui avait-on escamotée. Marthe parlait de notre avenir, sur un ton spécial, serein, céleste, qui me troublait un peu. Serait-il vrai que l'amour est la forme la plus violente de l'égoïsme, car, cherchant une raison à mon trouble, je me dis que j'étais jaloux de notre enfant, dont Marthe aujourd'hui m'entretenait plus que de moi-même.

Nous l'attendions pour mars. Un vendredi de janvier, mes frères, tout essoufflés, nous annoncèrent que le petit Grangier avait un neveu. Je ne compris pas leur air de triomphe, ni pourquoi ils avaient tant couru. Ils ne se doutaient certes pas de ce que la nouvelle pouvait avoir d'extraordinaire à mes yeux. Mais un oncle était pour mes frères une personne d'âge. Que le petit Grangier fût oncle tenait donc du prodige, et ils étaient accourus pour nous faire partager leur émerveillement.

C'est l'objet que nous avons constamment sous les yeux que nous reconnaissons avec le plus de difficulté, si on le change un peu de place. Dans le neveu du petit Grangier, je ne reconnus pas tout de suite l'enfant de Marthe – mon enfant.

L'affolement que dans un lieu public produit un court-circuit, j'en fus le théâtre. Tout à coup, il faisait noir en moi. Dans cette nuit, mes sentiments se bousculaient ; je me cherchais, je cherchais à tâtons des dates, des précisions. Je comptais sur mes doigts comme je l'avais vu faire quelquefois à Marthe, sans alors la soupçonner de trahison. Cet exercice ne servait d'ailleurs à rien. Je ne savais plus compter. Qu'était-ce que cet enfant que nous attendions pour mars, et qui naissait en janvier ? Toutes les explications que je cherchais à cette anormalité, c'est ma jalousie qui les fournissait. Tout de suite, ma certitude fut faite. Cet enfant était celui de Jacques. N'était-il pas venu en permission neuf mois auparavant. Ainsi, depuis ce temps, Marthe me

Poke Marne kuksa, va Grangier ironokikye altogise va polku kevlaní. Ine va noldafixu ko vola su kazawar. Boredar. Marté, gu Marthe bibé. Kalir da berya va jin dun rozar. Gadikya vol djugildar, voxen gadikye al kalir : « Marthe cugeke roter, diné da zo veeger. »

Tanveraston va glastedafa is divulapafa linulara ke Grangier W<sup>ya</sup> gildá. Tarkatason va kurenik is kuranira ke awalkesik, va jin al rozar. Voxen kadimi elogara, nope Marthe gire galafe is vawelafe, gransera al zo dimnarir. Co gowauné. Batcé da deona me al slar numen va akolesik co rowí.

Arti toloy viel Marthe pu jin suter. Va jinafa worara me aftar. Ina ape al zo riander. Marthe va cinaf direkeugal, kan anulaf kom wiyaf is keltaf skaltemes va jin. Kas ageltaca co tir da rena sotir lotizaf tazuk ke ketsuca ? Kiren, aneyason va lazava icde jinafa skaltera, trakú da tí lickaf gu cinaf nazbeik re dure keyaksen gan Marthe.

Va in bal bareaksat kev. Ba lan teveaviel ke taneaksat, jinafe berikye cepitese dakted da Grangier jotik va nutikye re dikir. Va sinafa xultusa tiva me gildá, meien dume maneke al vulted. Efe va cugunaykuca ke warzot mu jin me vantrakud. Voxen sedme jinyone berikye, kone ziavikye tir klaackik. Acum ede Grangier jotik tir ziavik, pune batcoba tir zulta, numen walzilitison va intafa skebura al vanvulted.

Plek dure tigus leve ita wavdapon zo sokagruper viele zo arplekumur. Vey nutye ke Grangier jotik, va nazbeik ke Marthe vere me kagrupé, i va jinafe nazbeye.

Wemoyera koe sanegaxo va radeya sonekir, jin vere tí mano xo. Laizon, ebelte koe jin dur. Koe bat miel, jinafa pestaka va sint nolied ; va int aneyá, va yona evla isu elimaca uzeustason kalaneyá. Mo gelteem patá milinde va Marthe askise dile al wí, banugale meuculeson va ine gu relmera. Ison bata ksubera tir favlafa gu mecoba. Mea rodepatá. Tokcoba bat nazbeik ken bak bareaksat vox koblis bak taneaksat tir ? Latrasin pebureem va bata mepreksuca gan to jinafa lickuca zo kaldafur. Vere, jinafa lanera tickir. Bat nazbeik tir vey Jacques. Kas weti lerdoy aksat va udorcek me al tiskir ? Batinde, banvielu, Marthe pu jin rotuxadar. Ison, va bat udor ixam al rotuxadar ! Kas taneon me al kalvogar da remi ban san-aluboy rotapsan vielcek va Jacques al beldar aze vamoion al movur da konakviele ganon al

mentait. D'ailleurs, ne m'avait-elle pas déjà menti au sujet de cette permission ! Ne m'avait-elle pas d'abord juré s'être pendant ces quinze jours maudits refusée à Jacques, pour m'avouer, longtemps après, qu'il l'avait plusieurs fois possédée !

Je n'avais jamais pensé bien profondément que cet enfant pût être celui de Jacques. Et si, au début de la grossesse de Marthe, j'avais pu souhaiter lâchement qu'il en fût ainsi, il me fallait bien avouer, aujourd'hui, que je croyais être en face de l'irréparable, que, bercé pendant des mois par la certitude de ma paternité, j'aimais cet enfant, cet enfant qui n'était pas le mien. Pourquoi fallait-il que je ne me sentisse le cœur d'un père, qu'au moment où j'apprenais que je ne l'étais pas !

On le voit, je me trouvais dans un désordre incroyable, et comme jeté à l'eau, en pleine nuit, sans savoir nager. Je ne comprenais plus rien. Une chose surtout que je ne comprenais pas, c'était l'audace de Marthe, d'avoir donné mon nom à ce fils légitime. À certains moments, j'y voyais un défi jeté au sort qui n'avait pas voulu que cet enfant fût le mien ; à d'autres moments, je n'y voulais plus voir qu'un manque de tact, une de ces fautes de goût qui m'avaient plusieurs fois choqué chez Marthe, et qui n'étaient que son excès d'amour.

J'avais commencé une lettre d'injures. Je croyais la lui devoir, par dignité ! Mais les mots ne venaient pas, car mon esprit était ailleurs, dans des régions plus nobles.

Je déchirai la lettre. J'en écrivis une autre, où je laissai parler mon cœur. Je demandais pardon à Marthe. Pardon de quoi ? Sans doute que ce fils fût celui de Jacques. Je la suppliais de m'aimer quand même.

L'homme très jeune est un animal rebelle à la douleur. Déjà, j'arrangeais autrement ma chance. J'acceptais presque cet enfant de l'autre. Mais, avant même que j'eusse fini ma lettre, j'en reçus une de Marthe, débordante de joie. – Ce fils était le nôtre, né deux mois avant terme. Il fallait le mettre en couveuse. « J'ai failli mourir », disait-elle. Cette phrase m'amusa comme un enfantillage.

Car je n'avais place que pour la joie. J'eusse voulu faire part de cette naissance au monde entier, dire à mes frères qu'eux aussi étaient oncles. Avec joie, je me méprisais : comment avoir pu douter de Marthe ? Ces remords, mêlés à mon bonheur, me la faisaient aimer plus fort que jamais, mon fils aussi. Dans mon incohérence, je bénissais la méprise. Somme toute, j'étais content d'avoir fait connaissance, pour quelques instants, avec la douleur. Du moins, je le croyais. Mais rien ne ressemble moins aux choses elles-mêmes que ce qui en est tout près. Un homme

zo ilagir ?

Me al trakuckú da bat nazbeik co rotir vey Jacques. Ison kore titi nazbera ke Marthe va mancoba konkase nyudon al jugemé, pune fotigison lente merobetane is konakaksaton kovdayanon gan lanera va gaduca, re en gomovú da va bat nazbeik rená, i va nazbeik me tis vey jin. Tokdume va gadikyefa takra fodí viele zo givá da me tí gadik ?

Rabatec, tí ton merofolina gojuca is dum mielon mimayan koe lava vols grupujes. Va koncoba mea gildá. Nelkon megildane tir to pirduca ke Marthe zilyise va jinaf yolt pu bat mwedaf nazbeik. Dile va batcoba gu budara krupté, i gu budara va diweda jupayasa da bat nazbeik co tir jinaf ; arviele va milcoba gu wervacansa anton krupté, i gu karolaraja ke Marthe milafa gu telyona konakviele lemisteyesa va jin vox anton tisa slikafa renasa tcala.

Va lutsagasa twa tozú. Fodanú, nope bagaliuca ! Voxen ravlem me artnid kiren jinafa swava arlize tigr, koe loon olukafa gola.

Va twa sollipá. Va ara suté lize jinafa takra pulvir. Pu Marthe ixedá. Va tokcoba ixedá ? Ape kiren bat nazbeik tir vey Jacques. Vosé da ine va jin soe wan renar.

Ayikye jotapafe sotir sulem tcumivaf gu kranav. Ixam va intaf ervay arinde iksantú. Va bat nazbeik vey artel riwe levnalé. Voxen abdi dace tenura va twa, va kona daavapafa ke Marthe kazawá. Bat nazbeik en tir cinaf, kobliyis ba toloy aksat abdi evlacka. Ko cwasiko zo gorundar. « Riwe al xonuké, ~ ine kalir. » Bat blayak dum velaca va jin kicesir.

Kiren va runda ta daava me dadí. Va bat warzot pu varafa tamava co djukalgolé, pu berye co djukalí da sine dere tid zivavik. Ton daava va int vligú : maninde va Marthe al rotiltrakú ! Bata sidjera aotcafa gu jinafa kaluca askir da loon dam mevieli va ine rená, is va cinaf nazbeik dere. Tison mesapaf, va vligura kumzilí. Areldon tí valeaf kire va kranav abicedje su rungrupé. Icle, folí. Voxen va plek, mecoba leon dam coba pokepon tigisa sovektar. Ayik riwe awalkeyes va awalk fogrufer. Somekagrufer lanviele va int puon tere atoer : « Volto in tir,

qui a failli mourir croit connaître la mort. Le jour où elle se présente enfin à lui, il ne la reconnaît pas : « Ce n'est pas elle », dit-il, en mourant.

Dans sa lettre, Marthe me disait encore : « Il te ressemble. » J'avais vu des nouveau-nés, mes frères et mes sœurs, et je savais que seul l'amour d'une femme peut leur découvrir la ressemblance qu'elle souhaite.

« Il a mes yeux », ajoutait-elle. Et seul aussi son désir de nous voir réunis en un seul être pouvait lui faire reconnaître ses yeux.

Chez les Grangier, aucun doute ne subsistait plus. Ils maudissaient Marthe, mais s'en faisaient les complices, afin que le scandale ne « rejaillît » pas sur la famille. Le médecin, autre complice de l'ordre, cachant que cette naissance était prématurée, se chargerait d'expliquer au mari, par quelque fable, la nécessité d'une couveuse.

Les jours suivants, je trouvai naturel le silence de Marthe. Jacques devait être auprès d'elle. Aucune permission ne m'avait si peu atteint que celle-ci, accordée au malheureux pour la naissance de son fils. Dans un dernier sursaut de puérité, je souriais même à la pensée que ces jours de congé, il me les devait.

Notre maison respirait le calme.

Les vrais pressentiments se forment à des profondeurs que notre esprit ne visite pas. Aussi, parfois, nous font-ils accomplir des actes que nous interprétons tout de travers.

Je me croyais plus tendre à cause de mon bonheur et je me félicitais de savoir Marthe dans une maison que mes souvenirs heureux transformaient en fétiche.

Un homme désordonné qui va mourir et ne s'en doute pas met soudain de l'ordre autour de lui. Sa vie change. Il classe des papiers. Il se lève tôt, il se couche de bonne heure. Il renonce à ses vices. Son entourage se félicite. Aussi sa mort brutale semble-t-elle d'autant plus injuste. Il allait vivre heureux.

De même, le calme nouveau de mon existence était ma toilette du condamné. Je me croyais meilleur fils parce que j'en avais un. Or, ma tendresse me rapprochait de mon père, de ma mère parce que quelque chose savait en moi que j'aurais, sous peu, besoin de la leur.

Un jour, à midi, mes frères revinrent de l'école en nous criant que Marthe était morte.

La foudre qui tombe sur un homme est si prompte qu'il ne souffre pas. Mais c'est pour celui qui

~ miltan kalir, awalkeson. »

Koe twa, Marthe pu jin ware kalir : « In va rin vektar. » Va yon koblisik ixam al wí, i va berikeem, ise al grupé da ant rena ke ayikya va djumena vektasuca rokosmar.

« In tir dem jinaf iteem, ~ loplekur. » Isen ant inafa jugemera va cinafa katanara koe tanoy tisik jupar da va intaf iteem kagrufer.

Dene Grangier yasa, beta etrakara mea tir. Sin va Marthe rotapsad voxe vanpid dofugik, enide bilita va yasa me di « bediblar ». Tel kurmik, i ar dofugik ke vura, palseon da bata koblira tir abdievlafa, kan kota kuda pu kurenik, va pebura icde olegara va cwasiko vajuleter.

Bak yon diref viel, krupé da amlitara ke Marthe tir tuwavafa. Jacques pokeon ape tigr. Mekar udor lodamu bat kseran nope koblira ke nazbeik va jin al vanolar. Ton bocafa sardafa vagrablera, dace trakuson kicegá da in va bat udorcek gu jin to danur.

Cinafa mona va auluca divdaaker.

Ageltafa abdipestalera koe aludeve someworane gan minafa swava sotazukawed. Acum, dile, askid da va yona tegira kotkane narujuna raplekut.

Folkí loon krenugaf nope jinafa kaluca nume wivé, grupeson da Marthe koe mona artazukana gu staga gan jinyon kalaf setikeks tigr.

Glusik fure awalkes vols abdigrupes anameon laizon toz vur. Inafa blira betawer. In waveon toz ranyar, megaveon toz senyar. Va fogra koebgar. Pokeikeem sendar. Acum inafa laizafa awalkera nutir volmalyarsafa. In kalon fu blir.

Milinde, warzafa auluca ke jinafa blira tir lanzanikafa tcatera. Fogetí lokiewaf nazbeik kire vaon dikí. Neken krenuguca va jin gu gadye vanplekur, is gu gadya kiren koncoba ke jin gruper da va tela sinafa fure olegatar.

Lanviele, ba miafiz, beryeeem kou bema artlanir, iegason da Marthe al mulufter.

Gleba lubesa mo ayik sotir wilupaf eke in me mejer. Voxen batcoba tir gabentafa disukexa tove kontel dositas. Edje vola ke gadye solponawer, pune

l'accompagne un triste spectacle. Tandis que je ne ressentais rien, le visage de mon père se décomposait. Il poussa mes frères. « Sortez, bégayait-il. Vous êtes fous, vous êtes fous. » Moi, j'avais la sensation de durcir, de refroidir, de me pétrifier. Ensuite, comme une seconde déroule aux yeux d'un mourant tous les souvenirs d'une existence, la certitude me dévoila mon amour avec tout ce qu'il avait de monstrueux. Parce que mon père pleurait, je sanglotais. Alors, ma mère me prit en mains. Les yeux secs, elle me soigna froidement, tendrement, comme s'il se fût agi d'une scarlatine.

Ma syncope expliqua le silence de la maison, les premiers jours, à mes frères. Les autres jours, ils ne comprirent plus. On ne leur avait jamais interdit les jeux bruyants. Ils se taisaient. Mais, à midi, leurs pas sur les dalles du vestibule me faisaient perdre connaissance comme s'ils eussent dû chaque fois m'annoncer la mort de Marthe.

Marthe ! Ma jalousie la suivant jusque dans la tombe, je souhaitais qu'il n'y eût rien, après la mort. Ainsi, est-il insupportable que la personne que nous aimons se trouve en nombreuse compagnie dans une fête où nous ne sommes pas. Mon cœur était à l'âge où l'on ne pense pas encore à l'avenir. Oui, c'est bien le néant que je désirais pour Marthe, plutôt qu'un monde nouveau, où la rejoindre un jour.

La seule fois que j'aperçus Jacques, ce fut quelques mois après. Sachant que mon père possédait des aquarelles de Marthe, il désirait les connaître. Nous sommes toujours avides de surprendre ce qui touche aux êtres que nous aimons. Je voulais voir l'homme auquel Marthe avait accordé sa main.

Retenant mon souffle et marchant sur la pointe des pieds, je me dirigeais vers la porte entrouverte. J'arrivais juste pour entendre :

— Ma femme est morte en l'appelant. Pauvre petit ! N'est-ce pas ma seule raison de vivre.

En voyant ce veuf si digne et dominant son désespoir, je compris que l'ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses. Ne venais-je pas d'apprendre que Marthe était morte en m'appelant, et que mon fils aurait une existence raisonnable ?

va mecoba pestalé. Ine va kote berye platir. « Divlanic !! ~ neuzeson kalir. ~ Tic oviskaf, oviskaf ! » Jin, pestalé da tuolgawé ise tufentewé ise turaporawé. Azon, milinde verast va kot setikeks ke blira kev ita ke awalkesik sogritanamer, pune lanera va jinafa rena do inafe kotafe steze basitalar. Kiren gadye borer, pune buwejé. Bam gadya va jin toz viunsur. Ton rodaf iteem, fentalon is krenugon roper dumede nope rumeafa akola co mejé.

Jinafa takrumera va amlitara ke mona remi yon taneaf vielcek pu beryeem pebur. Azon sin mea gildad. Va lorasa vefara mbi poud. Stivawed. Voxen kotmiafizon, sinafa bora moe tilmu ke zeria va jin bindesid dumede kotviele va awalkera ke Marthe co dakted.

Marthe ! Larde jinafa lickuca va ine kal naboxa radimfir, pune jugemé da mecoba kaiki awalkera di krulder. Acum tigira ke renanik do jontiktan koe kapa sotir beomara, i koe kapa lize me rotigí. Jinafa takra tigr ugale va direkeugal men trakut. Gue, va to mekak jinon jugemen mu Marthe lodam kona warzafa tamava konviele kazokevetena tir.

Ant lanviele va Jacques kozwí, radimi konak aksat. Grupeson da jinafe berikye va konak lingeks ke Marthe digir, in al djukosmar. Sotit pegaf gu onsera va bet icdeks ke renan tisik. Va jukambik ke Marthe al djuwí.

Kagison va gaelera is tranodon avlason, va budeyemen tuvel vanlaní. Viele fu artlaní pune gildé :

— Kurenja rozason va in al awalker. Kimtafe ocye ! Kas ine me tir jinafa antafa lazava ta blira ?

Wison va bat nyobrik bagaliapaf is kofelis va piksa, al gildá da vura anam cobeem artion is darpeon sorundawer. Kas me su grupé da Marthe al awalker rozason va jin, numen nazbeye va bliracka ugalatar ?